

du sorgho. Grâce à l'admirable fertilité du sol, les blancs pouvaient désormais compter sur des récoltes suffisantes pour nourrir le personnel pendant plusieurs mois et se soustraire de cette façon au mauvais vouloir des marchands indigènes de la contrée.

Soit que les Bayanzi fussent revenus à des sentiments plus calmes, soit que l'attitude décidée de l'officier d'artillerie et le langage persuasif et ferme à la fois de Brunfaut eussent favorablement impressionné les chefs du district, les conflits sanglants disparurent, et les rapports redevinrent amicaux entre les blancs de la station, le roi Ibaka et son peuple.

Pendant le mois de novembre, Brunfaut visita assidûment les mfoums des villages environnants et parvint à se les concilier par ses bons procédés.

Le ministre des affaires étrangères du gouvernement civilisé de Bolobo sut tirer parti de ses déplacements diplomatiques; il se fit partout des amis et des frères de sang bayanzi et put dès lors explorer sans crainte, avec une faible escorte, une portion considérable du district d'Ibaka.

L'explorateur a consigné dans une très longue lettre ses impressions et ses observations ethnographiques sur les Bayanzi. Compatriote du capitaine Hanssens, Brunfaut s'est appliqué à compléter les renseignements fournis sur cette peuplade par le fondateur de Bolobo-Station. Nous sommes heureux de reproduire ici quelques fragments de cette intéressante correspondance.

« Le royaume d'Ibaka, écrit Brunfaut, est fort beau dans son ensemble; il offre certains paysages réellement magnifiques. Malgré les incendies allumés par les indigènes à certaines époques de l'année dans le but de détruire les broussailles et les hautes herbes qui atteignent rapidement de quatre à cinq mètres de hauteur, la végétation y est permanente et vigoureuse.

« Dans le bas Congo, au contraire, ces mêmes incendies volontaires plus fréquents détruisent tout et donnent au paysage un aspect lugubre.

« L'archipel de Bolobo que l'on découvre de notre poste présente une succession d'îlots boisés, que peuplent les crocodiles et des hippopotames et où volent en grand nombre des oiseaux dont le plumage aux couleurs éclatantes compense la voix stridente; car il n'est pas un seul de ces oiseaux dont le chant ait quelque chose d'agréable. On croirait qu'ils se ressentent de l'état sauvage du pays et de ses habitants humains.

« Les rives sont montagneuses et boisées, les tecks, les gaïacs, les mangliers rouges, noirs, des variétés infinies d'acacias, les mahogonis (acajou) s'y rencontrent abondamment, ainsi que les palmiers et les bananiers à larges feuilles, sans lesquels tout paysage africain serait incomplet.

« La flore de ces parages est d'une richesse inappréciable : les orchidées de toute espèce, le réséda sauvage, le gloxinia, de ravissantes liliacées, et bien d'autres plantes équatoriales croissent un peu partout dans un pittoresque pêle-mêle. Les parfums délicieux qu'elles exhalent atténuent fort heureusement pendant la saison sèche les exhalaisons putrides des marécages.

« Le règne animal compte ici, et partout du reste sur les bords du haut Congo, bon nombre d'individus aussi curieux qu'intéressants. Les oiseaux qui visitent et charment le plus assidûment notre résidence, sont : le vulgaire moineau, le perroquet gris à queue rouge, les bengalis rouge, bleu, gris, orange, les colibris, les aigles pêcheurs.

« Mais au-dessous de ces charmants hôtes aériens qui jettent la note gaie dans le va-et-vient journalier et monotone de la station, rampent une infinité de désagréables et dangereux reptiles, variant de dimensions, de couleurs, mais tous plus nuisibles, plus venimeux les uns que les autres.

« On s'arrête parfois saisi d'une peur instinctive au moment d'écraser une petite vipère verte, grosse comme un crayon ordinaire ; plus loin, on est glacé d'effroi devant un monstrueux typhon ou devant un boa qui ne sont pas fort heureusement aussi redoutables que l'ont affirmé certains voyageurs.

« Dans le sous-bois et les forêts du voisinage, les éléphants et les variétés les plus nombreuses de l'antilope se rencontrent par troupeaux.

« Les léopards et les panthères y cherchent de jour un abri contre les chasseurs, et ces ignobles fauves se hasardent aux heures propices de la nuit noire aux abords des parages habités pour dévorer en toute sécurité les malheureux volatiles des poulaillers, ou les faibles brebis des étables.

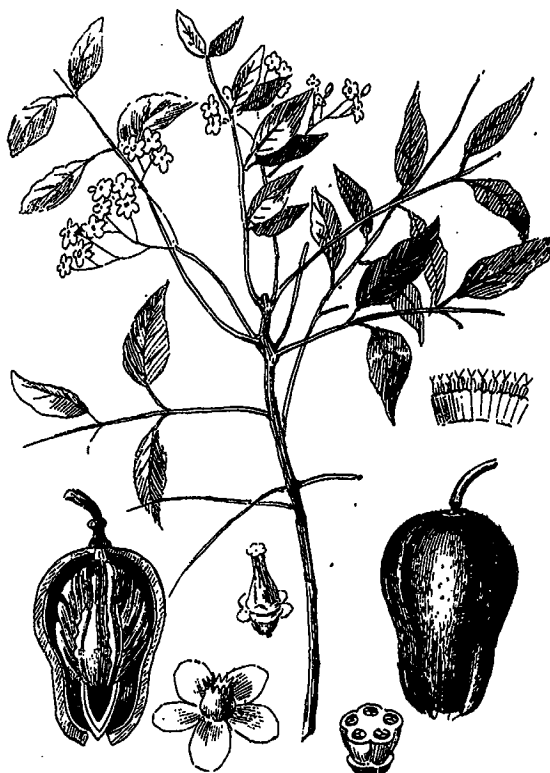
« Le buffle est l'objet d'une chasse spéciale de la part des indigènes. Pour le prendre, on creuse d'énormes fosses, plus larges en bas qu'en haut, de façon que l'animal qui y tombe ne puisse s'en échapper, et on les couvre des herbes et des feuilles dont les buffles sont les plus friands. Il est ainsi facile d'achever à coups de fusil ou de lance la bête tombée dans le piège. C'est de la même manière que les nègres du haut Congo chassent l'éléphant.

« Le lion n'est pas commun ; mais parfois on signale la présence du roi des forêts dans les environs de Bolobo. Nous avons entendu, fréquemment au coucher du soleil ses rugissements lointains.

« Un autre quadrupède remarquable, que je crois être l'antilope bubale,

a été rencontré dans le district de Bolobo. D'une taille à peine inférieure à celle du bœuf, il lui ressemble assez quant à la forme de la tête et du corps. De couleur rousse, il a des cornes polies et d'un noir luisant, mais implantées de telle sorte que l'animal ne peut s'en servir pour frapper son ennemi. Sa peau, comme celle du buffle, pourrait servir à la confection de vêtements inusables.

« Je ne suis, hélas ! qu'un profane en fait de sciences naturelles et je dois



FLEURS ET FRUITS DU MAHOGONI (ACAJOU).

arrêter ici mon énumération incomplète des richesses vivantes du district de Bolobo. Mon instruction sur les denrées négociées et négociables chez les Bayanzi laissera peut-être moins à désirer que mes connaissances en botanique et en zoologie.

« Les Bayanzi, quoique possesseurs de nombreux villages, forment une espèce de peuplade nomade détachant dans toutes les directions des cara-

vanes commerçantes. Pour la facilité de leurs transactions commerciales, ils ont bâti leurs cabanes sur les bords du Congo; à cent cinquante ou deux cents mètres du rivage, il est fort rare de rencontrer des groupes d'habitations.

« Les terres qu'ils occupent et cultivent appartenaient primitivement à une peuplade paisible, refoulée aujourd'hui à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, vers l'orient.

« Les Bayanzi sont cupides, voleurs, querelleurs et batailleurs; ils exploitent leurs voisins de toutes les façons et ne se montrent jamais disposés à se laisser exploiter eux-mêmes.

« Les marchandises qui font l'objet le plus important de leur trafic sont l'ivoire, des poudres de diverses couleurs, rouges, jaunes et blanches, et du poisson fumé.

« L'ivoire leur arrive de divers points du pays de Bolobo, aussi bien que des districts de l'Iribou et de Bannkala.

« Les riverains ne chassent pas l'éléphant; ils achètent l'ivoire en seconde et troisième main. Du reste pour toutes les denrées dont ils trafiquent, à l'exception du poisson qu'ils pêchent et fument eux-mêmes, ils sont plutôt des commissionnaires en marchandises, des agents transitaires entre les nègres des contrées d'amont et les habitants des rives du Pool.

« Ils sont très experts dans le choix des défenses d'ivoire, que les Bannkala et les Bakouti viennent leur offrir en vente. J'ai remarqué au village d'Ibaka de superbes pointes d'éléphant destinées au transit; une d'elles, entre autres, mesurant plus de deux mètres de longueur, pesait cent soixante trois livres anglaises (soit soixante-quatorze kilogrammes). Le pachyderme dépouillé de cet ornement avait dû promener longtemps dans quelque forêt tropicale un poids de cent quarante huit-kilogrammes d'ivoire!

« Un des chefs de la maison Daumas Béraud et C^o de Paris possède une défense pesant quatre-vingt-quinze kilos.

« Les poudres de couleurs diverses servent à la toilette des indigènes. C'est surtout aux époques fréquentes de troubles et de combats, de guerres civiles, que la consommation de ces ingrédients colorants atteint le chiffre le plus élevé.

« Les guerriers, outre leur peinturlurage habituel qui les enlaidit, se teignent de façon à devenir hideux. L'un se peint un lorgnon blanc, une ligne jaune le long du nez, un cercle rouge au milieu du dos; l'autre dessine un signe multicolore sur le gros orteil et trace une ligne rouge ou bleue coupant bizarrement la figure de l'œil gauche à la partie inférieure droite du menton.

« Ainsi affublés, ils revêtent les pagnes les moins fanés de leur garde-robe, se munissent de tout un attirail de fusils à silex, de couteaux, de lances, d'arcs et de flèches, se parent de plumes et de peaux de fauves et partent, en criant, chantant et gambadant, à la rencontre de l'ennemi.

« En les voyant se mettre en route, on pourrait croire que le sang humain coulera à flots. Il n'en est rien. Lorsque les adversaires sont en présence, ils se bornent à tirer le plus grand nombre de coups de fusil possible, sans épauler, sans viser, au-dessus, à droite ou à gauche des troupes ennemies, en évitant presque avec soin, à moins que le motif de la guerre ne soit d'une gravité incontestable, de tuer ou de blesser plus d'un combattant.

« Si quelque maladroit tireur a mis hors de combat un guerrier ennemi, les hostilités cessent aussitôt. On palabre pendant plusieurs jours, le camp auquel appartient le blessé ou le mort réclame et obtient en mitakos un dédommagement. On boit alors du malafou, et l'on se sépare bons amis comme auparavant.

« Les armes des Bayanzi, à l'exception du fusil à silex importé d'Europe, se composent d'arcs, de flèches, de lances et de couteaux de fabrication locale.

« Les arcs et les flèches sont des engins de guerre actuellement dédaignés par les indigènes aussi, n'en voit-on que fort rarement. La corde de l'arc est fabriquée de fibres d'aloès. Les natifs tissent également avec les fibres de l'aloès une étoffe fort solide habituellement ornée de dessins réguliers et de différentes couleurs.

« Les flèches, très légères, sont faites d'un bois flexible et terminées par un morceau de fer façonné tantôt en forme de fer de lance, tantôt en forme d'hameçon, ou encore simplement pointu et muni dans sa longueur de plusieurs crochets.

« Les lances aux longues hampes de bois de teck sont armées d'une lame de fer, plate, à double tranchant, le plus souvent ornée d'incrustations et percée à jour de petits trous étoilés et disposés symétriquement à intervalles égaux.

« Les couteaux méritent une description particulière. Ils sont parfaitement bien confectionnés, ils servent en général à orner la ceinture des hommes libres et varient de forme, de dimensions et de finesse d'exécution, suivant le degré d'importance, de fortune et d'adresse de leurs possesseurs. Les lames mesurent généralement de trente à quarante centimètres de longueur, et de cinq à sept centimètres de largeur à la base. Les uns s'élargissent sensiblement et se terminent en forme arrondie à leur

extrémité; les autres sont recourbés en croc; d'autres affectent la forme d'une serpe ou bien encore figurent deux petites faucilles reliées par un tranchant droit et court.

« Les manches de ces couteaux sont d'un bois très solide et recouverts de fil de laiton, de plaques de cuivre à ornements repoussés, remarquables par la finesse et la régularité du dessin.

« En général ces couteaux sont aiguisés de manière à couper aussi bien que les rasoirs de nos barbiers.

« J'ai pu voir à Bolobo, à l'occasion d'une guerre entre les populations de deux villages voisins, un petit chef peu vigoureux, presque chétif et qui m'avait toujours paru un être inoffensif, venir à moi et me montrer d'un air triomphant son couteau ensanglanté.

« Le mfoum avait blessé dans le combat un ennemi d'un coup de fusil et il l'avait fait prisonnier; la paix conclue entre les deux camps, il avait plus tard tranché d'un seul coup de couteau la tête du captif impropre à tout travail en raison de sa blessure, et ce crâne humain paraît encore la toiture de la hutte du vainqueur.

« Mon homme était tout fier de son hideux trophée; il parut assez mécontent des reproches que je lui adressais au sujet de l'acte barbare qu'il avait commis.

« C'est que, avec le même orgueil qui pousse les États conquérants de notre vieille Europe à collectionner dans les musées les drapeaux ou les canons pris à l'ennemi, auprès des armes favorites de leurs héros, les Bayanzi collectionnent et piquent au faite de leurs cabanes les têtes humaines coupées aux cadavres de leurs adversaires d'un jour, à côté de celles de leurs épouses favorites décédées ou sacrifiées.

« Il résulte de cette atroce coutume que la plupart des villages bayanzi offrent un spectacle répugnant et hideux à la vue.

« Les maisons de ces bourgades sont cependant beaucoup mieux construites que celles du bas Congo.

« La régularité des lignes, la symétrie, quoique n'étant pas parfaite, sont cependant plus heureusement observées que dans les autres districts.

« Certains villages sont formés par trois seules rangées de huttes, parallèlement disposées et laissant entre elles des espaces fort larges ou rues, assez bien entretenues, mais le plus souvent encombrées d'enfants sales, nus et dégoûtants, grouillant, pataugeant là dedans en nombre incalculable.

« Les huttes sont toujours spacieuses et possèdent rarement d'autre ouverture que la porte. Les parois sont fabriquées avec deux claies de

rotang appliquées l'une sur l'autre, mais laissant entre elles une sorte de rainure où l'on fait glisser des feuilles de palmier qui se couvrent, se tassent et finissent par clore hermétiquement la cloison.

« Le toit construit avec les tiges séchées du loango est à double pente, et garantit aussi bien des ardeurs du soleil que des ondées diluviennes.

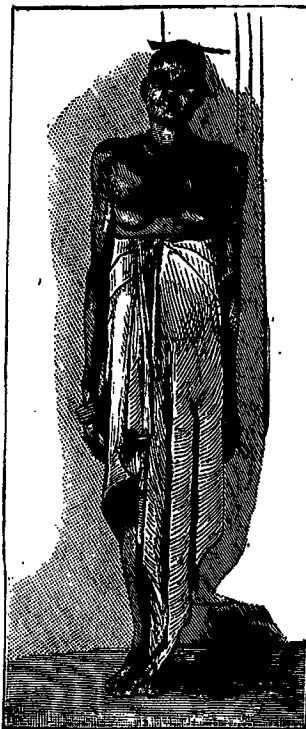
« Au-dessus de la porte de chaque hutte, pendent ou sont fixés un certain nombre de mkissis, fétiches lares, se composant des objets les plus disparates qu'il soit possible d'imaginer.

« Ici l'on remarque un bouquet de plumes de coq ou d'aigle pêcheur; là un morceau de fer de lance, une écaille d'œuf, un crâne de singe, une arête dorsale de poisson... Bref tout ce qui est tombé sous la main des propriétaires toujours à la recherche de nouveaux gri-gris.

« Autour des habitations croissent les inévitables palmiers, élaïs ou *Raphia vinifera*, et les bananiers dont le fruit peut être à volonté mangé cru, cuit et en compote. Quelques plantes légumineuses et autres herbacées sont également cultivées par les femmes indigènes à proximité de leurs cases.

« C'est, on le sait, la négresse qui vaque aux besoins du ménage, cultive les champs et porte les fardeaux. La femme bayanzi sert de bête de somme; lorsque les années ont courbé ses épaules et l'ont rendue impuissante à remplir son rôle laborieux, elle est vendue par son maître et mari aux parents de quelque notable décédé, pendue haut et court, ou décapitée afin que son âme éternelle plane dans l'espace en compagnie de celle du défunt.

« Quant au nègre bayanzi, soit chez lui, soit en voyage d'affaires, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, que le moment soit à la paix ou à la guerre, il emploie la plus grande partie de sa journée à se tatouer ou à se peinturlurer, à fumer ou à se griser et à goûter sous l'ombrage d'un arbre séculaire les douceurs ineffables du *far niente*.



UNE FEMME BAYANZI.

« Le culte des fétiches absorbe les trois quarts de l'existence d'un Bayanzi puissant et découvert.

« Il m'a été donné de visiter bien des fois le grand roi Ibaka, le plus fanatique sauvage, le plus superstitieux fétichiste, la plus paresseuse créature de tout le district de Bolobo.

« J'ai scrupuleusement noté les occupations quotidiennes de ce personnage couronné. Aussitôt levé, le matin au petit jour, Ibaka n'oublie pas de mettre son chapeau, tandis qu'il oublie quelquefois d'attacher son pagne; il sort immédiatement de chez lui et à l'aide d'un petit tube creux il va siffler aux quatre coins de sa maison; puis, tenant à la main une bûche allumée, il gesticule aux mêmes angles de sa demeure en prononçant des mots incompréhensibles qui, à l'en croire, sont doués d'un pouvoir cabalistique susceptible de réduire à néant les invocations aux fétiches malveillants proférées dans la nuit par ses épouses, toutes désireuses au même degré de voir arriver bientôt la mort de leur royal époux, afin de jouir de leur liberté et de leurs richesses.

« Ibaka sait fort bien à quoi s'en tenir sur les sentiments de ses femmes. Il en possède par douzaines : les unes vieilles, les autres jeunes, fort laides pour la plupart. « Les plus âgées, dit-il, se sont enrichies à mon service, et elles souhaitent ma mort pour reconquérir leur liberté; les plus jeunes sont des créatures coquettes et ingrates; je les ai à peine tirées de l'esclavage pour en faire mes épouses, qu'elles désirent se débarrasser de moi et aller papillonner librement avec mes jeunes courtisans. »

« Ibaka ne dit pas qu'il est jaloux à l'excès et qu'il se montre d'une sévérité féroce envers ses épouses coupables seulement de flirtage avec les élégants de Bolobo. Tout récemment, il surprit une de ses jeunes belles en conversation criminelle avec un beau gars du pays.

« Les deux flirteurs furent condamnés séance tenante à être noyés dans le Congo. On les lia ensemble, face à face, très étroitement avec des lianes, et on les jeta ainsi dans le courant, « pour aller disait leur juge, goûter dans une autre patrie les joies impures de l'amour défendu. »

« Après la cérémonie de désensorcellement de sa hutte, le roi de Bolobo rentre chez lui pour terminer sa toilette. Ses favorites du jour retouchent habilement son maquillage, plaquant deçà, delà, sur ses épaules, sur son dos, le long de son nez, autour des yeux, quelques couches épaisses de couleur, rouge, bleue, jaune, noire ou blanche. Ibaka, coiffé depuis son lever, boucle lui-même sa ceinture, passe en sautoir unealebasse pleine de gin ou de vin de palme, attache son collier de verroteries, et se rend armé du soi-disant sceptre royal sur la place de son village, où la foule servile

vient le saluer. Un courtisan lui offre à boire, un autre lui donne à manger; et le roi, sans paraître fâché le moins du monde, accepte les victuailles qui lui sont offertes, boit et mange, non sans avoir au préalable accompli les cérémonies qui président à toutes ses libations.

« Par défiance de ses pourvoyeurs, Ibaka n'avale jamais rien sans que l'un de ses serviteurs, ou à l'occasion l'une de ses épouses, n'ait goûté aux aliments ou trempé les lèvres dans le liquide qu'il doit ingurgiter.

« Depuis l'incendie de la station, le roi de Bolobo ne termine pas une seule de ses journées sans se rendre avec l'une de ses épouses préférées à l'endroit où le steamer de Stanley stoppe d'habitude. Là Ibaka et sa royale moitié lancent dans l'eau quelques menus cailloux, et plongent par trois fois dans l'onde pure de la baie une statuette en bois grossièrement sculptée, fétiche privilégié du souverain. Cette ordalie a été inventée par Ibaka dans le but de se concilier les faveurs de Boula Matari.

« Avant de se coucher, lorsque la nuit est calme et sereine, le makoko bayanzi, très friand de spectacles dansants et chantants, se déplace avec une suite nombreuse et court assister, dans l'un ou l'autre des villages soumis à son sceptre, à quelque bruyante fête improvisée en l'honneur d'un illustre défunt, ou à l'occasion du mariage d'un personnage de marque.

« Les chœurs des Bayanzi, toujours scandés par des battements de tambour, des tintements de gong et des grincements arrachés à des instruments primitifs, sont d'une monotonie désespérante et énervante.

« La principale danse consiste en un balancement lascif du haut du corps, et en contorsions qui, les vapeurs de la boisson aidant, ne tardent pas à prendre un caractère fort risqué.

« Ibaka possède deux cents esclaves mâles et femelles. Il y aura donc à sa mort quarante victimes humaines sûrement immolées; la coutume étant chez les Bayanzi de sacrifier, à la mort d'un chef, le cinquième de ses gens de service.

« Au village de Bolobo, on a généralement recours à la strangulation ou à la pendaison, lorsqu'on procède aux horribles réjouissances des sacrifices humains.

« Les étranglés et les pendus sont seulement décapités lorsqu'ils ne donnent plus aucun signe de vie, leurs crânes, comme je l'écrivais plus haut, sont alors exposés, jusqu'à décomposition entière, sur la toiture du personnage en l'honneur duquel ont eu lieu ces odieuses immolations. »

Ici s'arrêtent les notes de voyage de l'explorateur Brunfaut.

Comme nos lecteurs ont pu en juger, les renseignements concernant les peuplades bayanzi et leur bizarre monarque ne font pas défaut dans le présent ouvrage. Ils sont dûs au talent observateur de deux Belges, deux Yprois, qui ont songé l'un et l'autre à faire profiter la science ethnographique de leurs études, en même temps qu'ils coopéraient efficacement à la réalisation de l'œuvre philanthropique élaborée, organisée et magnanimement soutenue par S. M. Léopold II.

De son côté, le lieutenant Liebrechts recueillait de nombreuses observations sur les habitudes bayanzi.

Il nous serait impossible, sans nous exposer à des redites fatigantes pour le lecteur, de citer de longs passages de la correspondance du lieutenant d'artillerie. Voici l'extrait d'une de ses lettres, traitant de la division du temps chez les Bayanzi.

« Les indigènes de Bolobo divisent l'année en quatre saisons : le *njovoro* (avril et mai), pendant laquelle les pluies tombent avec abondance; l'*isebo* (juin, juillet et août), saison sèche, presque exempte de pluies; le *mpira* (septembre, octobre, novembre et décembre), époque des grandes pluies, au cours de laquelle les eaux atteignent leurs plus hautes crues et où les natifs se livrent surtout à la pêche au filet; enfin le *moanga* (janvier, février et mars), où il tombe assez régulièrement une petite averse tous les huit jours. »





CHAPITRE X

Loukoléla-Station. — Le *Mahogoni* (acajou). — Le *Moka lancifolia*. — Van Gele et Coquilhat à la station de l'Équateur. — Un tremblement de terre à Ikengé. — Le bombax et le cotonnier. — Un féroce justicier. — Funérailles du moucounzou Seko Tounghi. — Van Gele, roi des Baroumbé. — Le Kassaï.

PARTIS de Bolobo le 16 septembre 1883, ainsi qu'il a été dit dans les pages précédentes, Stanley et Roger, arrivaient six jours après, à Loukoléla-Station.

Ce poste, en voie d'installation, qui comptait une garnison de trente-cinq hommes de couleur sous les ordres d'un jeune agent anglais, M. Glave, s'élevait en pleine forêt vierge, sur la rive gauche du Congo, à trois kilomètres en amont de Loukoléla.

Les arbres abattus par la hache des bûcherons fournissaient, il est

vrai, les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments, mais on n'obtenait ces matériaux qu'au prix d'écrasantes fatigues pour un personnel numériquement trop faible.

Pour défricher les quelques hectares de terrain indispensables à la station on avait engagé une véritable lutte de Titans avec les tecks, les gaïacs, les *Mahogoni Swietenia* et les platanes qui, depuis des siècles, s'étaient développés dans des proportions gigantesques et avaient fécondé, dans les enfourchures de leurs rameaux, des millions de végétaux parasites d'une surprenante vigueur.

M. Glave espérait néanmoins venir à bout en quelques mois de ces obstacles formidables. L'agent anglais montrait avec un légitime orgueil à ses visiteurs les conquêtes chaque jour plus étendues, et les découvertes pleines de promesses, que l'Association devait au travail soutenu de ses serviteurs.

Dans la forêt primitive, dont on surprenait peu à peu les secrets, se révélaient à chaque instant quelques-unes de ces richesses naturelles que l'Europe et les deux Amériques s'empressent d'exploiter à l'aide d'un outillage perfectionné.

Les *Mahogoni Swietenia*, d'un bois analogue à celui de l'acajou, abondent en effet dans cette forêt vierge, droits comme des pins-parasols, gigantesques et superbes comme les chênes de nos forêts septentrionales. Les noix de ces arbres, aux multiples vacuoles pleines d'un suc visqueux couleur pourpre noir, fournissent un excellent caustique, et leurs pédoncules, appelés pommes d'acajou, simulent un fruit ayant la forme d'une poire et dont la saveur légèrement acidule est agréable au goût. Les branches exsudent une gomme ressemblant à l'ambre jaune pour les caractères physiques, et susceptible d'être utilisée comme astringent par la médecine, et dans la fabrication des vernis par l'industrie.

Au-dessous de cette végétation puissante, dans le fouillis des fougères arborescentes, des lianes qui grimpent au sommet des arbres et retombent en festons capricieux, croissent des arbrisseaux variés à l'infini, dont l'un, le caféier, enrichira les indigènes du district de Loukoléla.

Avant l'arrivée de M. Glave, les natifs, ignorant les qualités de cet arbrisseau, n'avaient jamais songé à le cultiver. Peut-être, maintenant qu'ils en connaissent la valeur, secoueront-ils leur paresse invétérée et s'adonneront-ils à la culture du *Moka lancifolia*.

Ce précieux arbuste, qui atteint, à l'état sauvage, une hauteur de plus de dix mètres, porte des rameaux arrondis disparaissant à la fois sous des

monceaux de fleurs blanches odorantes et sous une multitude de petites baies contenant une ou deux fèves.

Il n'est personne, sous toutes les latitudes, qui n'ait savouré la boisson délicieuse fournie par le cotyle doré du caféier; mais qu'ils sont rares ceux qui connaissent l'arbuste et les soins particuliers que réclame sa culture.

Le caféier est un arbre essentiellement capricieux; il vient à merveille dans certaines contrées couvertes de forêts vierges, où la terre est meuble et légère; il végète parfois misérablement dans les terres fortes et fertiles



FLEURS ET FRUITS DU CAFÉIER.

Il semble ne se plaire à croître qu'à l'ombre de certains végétaux; il recherche surtout dans l'Amérique centrale l'ombrage d'un acacia à fleurs rouges ravissantes, nommé *Punciana imperialis*.

Mais en confiant en Afrique le caféier cultivé à la tutelle du bananier prodigue à la fois d'ombre et de fruits, on obtiendra des plantations doublement productives et qui offriront au regard un riant aspect.

L'arbre à quinquina, l'un des plus beaux végétaux tropicaux, croissait aussi dans la forêt vierge de Loukoléa. On y distinguait çà et là ses larges

feuilles vertes, et l'air était embaumé par le parfum de vanille qu'exhalent ses fleurs blanches comme la neige. Il n'est pas besoin de rappeler ici les précieuses qualités fébrifuges de l'écorce de cet arbre magnifique.

Nous ne pouvons, dans la crainte d'être entraîné trop loin, décrire toutes les richesses végétales charmant les yeux et l'odorat, qui s'entremêlaient et formaient un rempart de verdure au poste hospitalier de Loukoléla. N'était le témoignage unanime des nombreux explorateurs qui ont visité cet établissement, on hésiterait à croire que toutes les espèces végétales utiles et précieuses des latitudes tropicales sont représentées dans un espace de quelques lieues carrées; cette merveille est due au climat invariablement chaud et humide de Loukoléla.

Le 25 septembre, Stanley et Roger continuaient leur voyage vers le nord et s'arrêtaient, le 29, à la station de l'Équateur.

En débarquant, l'agent supérieur de l'Association ne put que témoigner aux lieutenants Van Gele et Coquilhat son étonnement, ou mieux son admiration pour les heureuses transformations qu'avaient subies les hectares de terre concédés.

Aux ronces et aux broussailles de la savane avaient succédé des maisons d'habitation, des magasins, des champs de maïs, de manioc et des jardins potagers où s'épalaient, dans un réjouissant pêle-mêle, les feuillages variés des plantes légumineuses d'Europe : oignons, radis, carottes, navets, petits pois, haricots, choux, salades, betteraves, tomates, etc., etc., à côté de légumes indigènes d'une vitalité prodigieuse.

Le fondateur de la station de l'Équateur située sur la rive gauche du Congo, à cinq kilomètres en aval du confluent de la rivière Noire, par 6° de latitude nord, avait réalisé en trois mois ce changement complet de décor, à l'aide de brigades de négresses bakouti.

Les femmes bakouti, comme celles de tous les districts de l'Afrique centrale, ont l'apanage exclusif des travaux des champs et de l'élevage des nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Les hommes, au lieu de cultiver la terre, préfèrent perdre leur temps à se disputer entre eux, à batailler, à fumer, à se coucher, à bâiller, à boire et à dormir.

Lors de l'arrivée des blancs sous l'Équateur, Van Gele et Coquilhat, avaient inutilement conféré avec les chefs des villages environnants d'obtenir un contingent de travailleurs mâles. L'un des mfoums visité, un certain Molyra, chef de Macouli, avait déclaré que les hommes ne pouvaient s'abaisser à labourer les champs, aussi bien pour le compte des mundelés que pour leur propre compte; mais il avait consenti à racoler

dans son village une brigade de quinze femmes, au courant de la culture, et à les enrôler au service de l'Association.

Cette escouade féminine s'était mise aussitôt à émonder les terrains concédés propres aux plantations, tandis que le personnel mâle, Zanzibarites, Haoussas et Kroomen, taillait, équarrissait, façonnait des troncs d'arbres, confectionnait des briques d'argile et construisait un petit village de huttes et de demeures réellement somptueuses, étant donnée la situation.

L'exemple du chef Molyra avait été imité par le *moucounzou* Seko Tounghi, grand chef des Baroumbé et d'Ibonga-Wangata, important village situé près de la station. Trente femmes indigènes furent mises par le *moucounzou* à la disposition des *mundelés*, pour activer les travaux des champs. Seko Tounghi s'était ainsi créé de beaux revenus; il percevait près de deux *mitakos* par journée de travail de chacune de ces femmes.

Outre la concession primitivement accordée à Stanley, les premiers officiers belges en station sous l'Équateur avaient acquis des naturels une île qui s'étendait au milieu du fleuve, en face du poste.

Cette île, autrefois déserte, possédait maintenant une maison en argile et se couvrait de plantations importantes de maïs et de bananiers.

Une bonne entente avait toujours existé entre les Bakouti et les blancs vivant sur leur terres; la présence de ces derniers semblait même avoir amené chez les indigènes une sensible transformation morale.

Les conflits très fréquents entre les populations des villages voisins, et terminés naguère par de terribles effusions de sang, étaient toujours pacifiquement réglés par l'intermédiaire de Van Gele ou de Coquilhat.

L'ascendant moral que les hommes blancs, exerçaient sur les nègres bakouti, fut à diverses reprises invoqué par le fétichiste Ikengé, makoko du district équatorial, non seulement contre ses propres sujets révoltés, mais encore contre les éléments rebelles aux injonctions des prêtres-féticheurs.

Il existe en effet sous les latitudes constamment pluvieuses de l'Équateur une secte spéciale de sorciers, mystificateurs grossiers, disant à leur superstitieux entourage qu'ils peuvent disposer à leur gré des phénomènes atmosphériques, faire en un mot la pluie et le beau temps.

Comme sous l'Équateur la pluie tombe en abondance durant toute l'année, excepté dans la période qui s'étend de la mi-janvier à la fin de février, les peuplades indigènes s'estimeraient fort heureuses d'avoir, dans

ce long intervalle de plus de dix mois de pluie, quelques bienfaites journées de soleil.

Mais les fétichistes attirés, quelles que fussent leurs jongleries, n'ont jamais satisfait les désirs des populations qui leur demandaient le beau temps, et Ikengé, convaincu de l'incapacité de ses sorciers noirs, suppliait instamment les mundelés de commander au ciel lui-même.

Obsédés, un après-midi, par les instances réitérées du makoko, Van Gele et Coquilhat, de ce ton que prennent les grands parents répondant avec impatience à un enfant gâté qui demande la lune, lui promirent d'enjoindre au soleil d'avoir à resplendir le lendemain dans le plus beau ciel qu'on ait jamais vu.

Ikengé, enchanté de cette promesse banale, courut de hutte en hutte dire aux notables de son village que les mundelés consentaient à faire le beau temps. Des explosions de joie, des cris, des chants, des rires, des danses et surtout de copieuses libations accueillirent cette nouvelle.

Les natifs, dont l'impatience était au comble, se disposèrent à passer la nuit en réjouissances publiques.

Contrairement aux soirées précédentes, le firmament fut cette nuit-là d'une sérénité parfaite; les nombreuses constellations du ciel bleu-noir de l'Équateur firent flamboyer dans le ciel des milliers de saphirs.

Rassemblés autour d'Ikengé, sur la place qu'ombrageait le bombax traditionnel du village, les naturels les moins ivres devisaient ou mieux discutaient encore à minuit sur la puissance des mundelés; les plus naïfs, essayant de convaincre les incrédules, leur faisaient remarquer la traînée sinieuse et brillante de la Croix du sud étalant au-dessus de leurs têtes une incomparable rivière de diamants.

Aux pieds des discoureurs, çà et là sur la pelouse où le bombax doucement agité par la brise avait semé des flocons d'un blanc neigeux, d'autres natifs lassés par la danse ou cédant aux vapeurs soporifiques du malafoû mêlaient au bruit des discussions le vacarme de leurs ronflements sonores.

Soudain une violente secousse de tremblement de terre renverse sur le sol les veilleurs encore debout, et, par un effet contraire, réveille les ronfleurs, les redresse un instant, pour les rejeter ensuite dans la position horizontale qu'ils occupaient. La secousse dura huit secondes, le mouvement fut horizontal.

Des paroles précipitées, des exclamations d'effroi se croisaient dans cette assistance effarée, tandis que de chaque hutte s'échappaient en poussant des cris de détresse, et avec la rapidité de daims effarouchés, des

enfants et des femmes arrachés en sursaut à leurs songes par les oscillations du sol.

Ikengé et les notables expliquèrent à leur façon ce phénomène aussi imprévu que terrifiant.

« Les mundelés, disaient-ils, ont battu leur fétiche pour commander aux éléments. La terre n'ayant point voulu suivre leurs ordres, ils l'ont secouée, jusque dans ses profondeurs; elle est vaincue maintenant et docile aux volontés des hommes blancs. Voyez, dans le ciel qui blanchit on ne distingue plus un seul nuage. Nous aurons sûrement une journée d'azur. »

Cette interprétation fit cesser l'effroi des natifs; ils attendirent plus calmes, au pied du bombax, l'aurore du beau jour promis.

Nous avons plusieurs fois nommé le bombax dans le cours de cet ouvrage, sans donner la description de cet arbre aussi majestueux qu'utile. Réparons cette omission momentanée.

Le bombax jette, partout où il s'élève, une agréable fraîcheur due à l'abondance de son feuillage; il se couvre, à certaines époques de l'année, de larges fleurs blanches exhalant un doux parfum. A la floraison succèdent des fruits ayant la ressemblance d'un cône à angles saillants. Le fruit contient un duvet blanchâtre, sorte de coton utilisé depuis longtemps par les Anglais dans l'industrie manufacturière.

Il ne faut pas confondre ce gigantesque végétal avec le cotonnier des Indes, petit arbrisseau n'ayant pas trois mètres de hauteur et dont le tronc mesure à peine quelques centimètres de diamètre. Cet arbuste est très rameux; son écorce mince et lisse, verte d'un côté et rougeâtre de l'autre, est marquée de petits points noirs; ses feuilles blanchâtres sont garnies en dessous d'un duvet rude au toucher; ses fleurs, d'une couleur jaune soufre, sont remplacées par des fruits ovoïdes de la grosseur d'une noix, et contenant de cinq à neuf graines brunes environnées de flocons d'une grande blancheur. Ces flocons débordent de toutes parts lorsque la matu-



FLEURS ET FRUITS DU COTONNIER.

rité fait éclater la capsule ; ils sont recueillis pour être utilisés sous le nom de coton.

Mais revenons aux noirs qui ont attendu l'aurore au pied du bombax et qui ont vu avec un indescriptible transport d'admiration et de joie le soleil se lever radieusement dans l'azur le plus pur. Ikengé leur expliqua de nouveau que ce grand phénomène était dû à la toute-puissance des mundelés Van Gele et Coquilhat qui avaient imposé leur volonté à la terre, et que cette dernière en avait inutilement tremblé de fureur pendant la nuit.

Les deux officiers étaient loin de s'attendre à un pareil honneur. Ils n'avaient pas ressenti à la station la moindre secousse terrestre, et, réveillés par les natifs aux premiers rayons du soleil, ils attribuaient tout simplement l'enthousiasme de leurs visiteurs à l'apparition de l'astre promise dès le jour précédent.

Mis au courant du phénomène nocturne par les récits des noirs émerveillés, les blancs se gardèrent de détromper leurs crédules admirateurs.

L'oscillation horizontale peu intense qui avait troublé durant quelques secondes l'équilibre des habitants d'Ikengé, eut les plus heureuses conséquences ; elle jeta les Bakouti dans une adoration perpétuelle devant les mundelés, autrefois demi-dieux, élevés désormais au rang de tout-puissants, et leur assura une sécurité pleine et entière dans le district équatorial riverain du Congo.

Des circonstances fortuites, tout à fait indépendantes de la volonté humaine, ont parfois amené les plus importants résultats. Christophe Colomb, menacé d'être abandonné par ses compagnons dans une île des Antilles peu de jours avant de découvrir un nouveau monde, fut sauvé grâce à l'intervention d'un phénomène céleste : une éclipse totale de soleil, dont l'immortel navigateur avait prédit l'apparition à jour fixe et déterminé la durée.

Puisse l'avenir réserver au district bakouti, si subitement inféodé aux mundelés en raison d'un jour de soleil succédant à une nuit tourmentée, les bienfaits qu'une éclipse totale de ce même astre permit à la civilisation de répandre sur l'immense continent américain !

Puissent aussi les innocents mensonges des lieutenants Van Gele et Coquilhat maintenir les sujets d'Ikengé dans la louable habitude de vénérer les hommes blancs à l'égal de leurs dieux que, dans leur pieuse reconnaissance, ils comblent d'offrandes consistant, la plupart du temps, en produits alimentaires !

Disons, pour expliquer ce dernier souhait, que Van Gele et Coquilhat,

adorés par la population d'Ikengé depuis la manifestation de leur puissance sur le soleil, furent chaque jour abondamment pourvus d'aliments de toute nature.

« A six heures du matin, écrit Van Gele, notre premier déjeuner, assuré par la piété des fidèles, se compose d'œufs frais, d'une pinte de lait de chèvre avec biscuits ou galettes de maïs.

« A midi, le dîner comprend : un bouillon ou potage aux légumes européens récoltés dans nos jardins, un poulet étuvé aux tomates, un rôti avec compote de bananes, un pudding aux bananes avec œufs battus; des galettes de maïs au miel, du vin de palme, du café au lait, pas de liqueurs.

« A six heures du soir, nous soupçons des reliefs du dîner et nous prenons en outre une tasse de thé.

« C'est là notre ordinaire, auquel nous ajoutons parfois une pièce de gibier, ou bien, suivant le nombre et la qualité de nos invités, une chèvre ou un mouton entier rôtis.

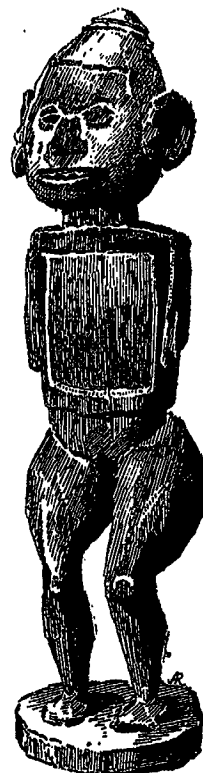
« Dans de telles conditions l'existence est fort supportable à la station de l'Équateur, où le thermomètre centigrade marque à l'intérieur des maisons, au moment de la plus forte chaleur, trente-deux degrés. »

Van Gele et Coquilhat mirent à profit les bonnes dispositions des natifs pour augmenter le personnel féminin attaché à la culture des hectares défrichés, et ils obtinrent d'Ikengé une nouvelle brigade de négresses qui furent employées à des plantations de canne à sucre.

La canne à sucre a le port d'un grand roseau comme le bambou et le sorgho, mais elle est remarquable par l'élévation et la grosseur de ses chaumes, l'ampleur de sa panicule et l'abondance de ses fleurs argentées et soyeuses.

Elle est appelée à devenir une source de richesses dans les districts équatoriaux de l'Afrique où seront installés les postes de l'Association Internationale.

Pendant que les négresses d'Ikengé préparaient le terrain destiné aux plants de canne à sucre, il survint un événement dramatique, qui témoi-



FÉTICHE

(COLLECTION DE M. FLEMING.)

gna du barbare intérêt que portait à la prospérité de la station la noire majesté bakouti.

L'un des nyamparas préposés à la surveillance des négresses, vint se plaindre aux commandants de la station du mauvais vouloir d'une esclave maniant paresseusement la pioche d'émondage. Van Gele manifesta une heure après, pendant le repas du soir auquel étaient invités le mfoum Ikengé et quelques notables, la mauvaise humeur que lui avait causée le rapport du Zanzibarite.

Ikengé garda le silence, mais il tint compte des plaintes du lieutenant et parut méditer longuement le genre de punition qu'il infligerait à la coupable. Il quitta ses hôtes en promettant de corriger la paresseuse d'une façon exemplaire.

Le lendemain un messenger du roi bakouti apportait aux mundelés la tête de l'indolente négresse plantée au sommet d'une pique.

On peut juger des regrets des officiers belges, qui jurèrent, mais un peu tard, de ne plus soumettre à la justice sommaire d'un souverain sauvage l'un ou l'autre de leurs serviteurs indigènes.

Les plus sévères remontrances furent adressées par les blancs au cruel Ikengé, qui ne put rien comprendre au courroux des mundelés contre lui.

« Cette négresse, disait le stupide justicier, avait presque atteint l'âge où la femme bakouti, ne pouvant plus rendre de services d'aucune sorte, vaut à peine les mitakos que payent, pour la posséder et la décapiter sur une tombe, les parents d'un notable défunt. »

Van Gele et Coquilhat, voyant que leurs admonestations toutes philanthropiques étaient inutiles et qu'ils ne parviendraient jamais à convaincre Ikengé de son cruel excès de zèle, ne voulurent point garder rigueur à ce sanguinaire monarque et finirent, dans l'intérêt à venir de la station, par l'inviter de nouveau à leur table.

Au mois d'octobre 1883, quelques semaines après le départ de Roger et Stanley d'Équateur-Station, le pays des Baroumbé fut agité par la mort du grand moucounzou Seko Tounghi.

Van Gele fut convié aux funérailles solennelles de ce monarque.

Le lieutenant, qui ne pouvait se soustraire à cette invitation, se rendit avec une escorte nombreuse au village d'Ibonga-Wangata, théâtre de la cérémonie funèbre.

« En approchant du village, écrit le généreux officier belge, nous entendîmes des rumeurs effroyables, et peu à peu nous pûmes distinguer des chants et des cris de désolation. Le moucounzou était mort la veille.

« Des processions de femmes s'organisèrent dès notre arrivée; elles por-

taient triomphalement les objets ayant appartenu au défunt, tels que bouteilles, gobelets, pagnes, calebasses, etc., etc.

« Elles parcoururent ainsi l'unique rue du village; leur va-et-vient était continu, et leurs chants accompagnés de déhanchements lascivement cadencés. Leur toilette, composée uniquement de quelques feuilles de bananier, rappelait celle d'Ève dans le paradis terrestre.

« Pendant ce temps les notables s'emparèrent de la poudre du mort, chargèrent ses fusils, et tirillèrent jusqu'à épuisement complet de munitions.

« Le soir, tous les gongs et les tambours furent réunis près de la hutte mortuaire : on chanta, on dansa, on grinça des dents, on continua les salves de mousqueterie.

« Le lendemain, une députation vint me prier de faire exécuter quelques décharges par mes hommes d'escorte. J'acquiesçai à ce désir. On me désigna un superbe bananier dont il fallait abattre la tête à coups de fusil. Ma coopération eut un plein succès; le végétal tomba sous une pluie de balles; lors de sa chute, ce fut une joie délirante : les mauvais esprits qui habitaient l'arbre étaient vaincus, devenus inoffensifs, impuissants. On me supplia dès lors d'assister à toutes les cérémonies ultérieures.

« Ce que je venais de voir et d'entendre n'était que le prologue du drame terrible qui se préparait. Des informations m'apprirent en effet qu'on achetait, pour les décapiter, des esclaves mâles dans les villages environnants; six des femmes favorites du défunt devaient, me disait-on, compléter l'hécatombe.

« Je fis des remontrances répétées concernant l'exécution, et je m'efforçai d'y faire renoncer; ce fut peine inutile : un des notables me répondit même : « Chez vous, où les chefs sont si riches, on doit en tuer beaucoup plus; ne faudra-t-il pas sacrifier au moins deux mille têtes lors de la mort de Boula-Matari. »

« Que répondre à ces frénétiques ignorants?

« Le temps est, hélas! bien loin encore où l'on pourra faire comprendre par la persuasion à ces misérables brutes toute l'horreur de pareilles tueries.

« Le lendemain vers midi devait avoir lieu la première exécution. On vint me chercher pour me placer au meilleur endroit du spectacle. Je ne pouvais décliner cet honneur sous peine de mécontenter gravement tout ce peuple; je voulais d'ailleurs m'assurer jusqu'à quel point ces sauvages poussaient la barbarie.

« De la cabane où je logeais j'avais à peine quinze minutes de trajet à

faire pour me rendre sur les lieux de l'effroyable cérémonie. Au détour d'un sentier la scène se présenta à moi dans son ensemble hideux.

« A gauche, les porteurs de tambours, gongs, trompes en ivoire, produisaient par les sons des divers instruments une cacophonie énervante; à droite, se massaient en foule des spectateurs, hurlant à tue-tête; au fond, devant moi, s'étalait le lieu du supplice où se trouvait déjà l'un des misérables voués à la mort.

« C'était un gaillard gros et fort, et paraissant compter à peine vingt printemps. Complètement nu, il était assis sur le sol, à côté des bourreaux, les jambes allongées et, ainsi que les mains, attachées à des piquets fichés en terre.

« Malgré ses liens, le patient aurait pu parfaitement se débattre, mais du premier coup d'œil je jugeai qu'il ne tenterait aucun effort pour échapper à la mort violente qu'on lui réservait. Son visage était d'une impassibilité parfaite, le regard indifférent, la respiration régulière.

« Caton n'a pas plus stoïquement avalé la ciguë.

« La victime paraissait attendre le moment fatal avec la résignation que donne l'espoir d'une autre vie.

« Les notables vinrent me serrer la main et me remercier d'être venu; ils m'assurèrent que la *fête* ne tarderait pas. J'intervins encore en faveur du malheureux esclave et je demandai à le racheter.

« On refusa d'abord mes propositions, on exigea ensuite un prix tellement exagéré, que je reculai devant une telle dépense. Que faire? si je rachetais celui-ci le double ou le triple de ce qu'il avait coûté, les vendeurs auraient en toute hâte dépensé leur avoir à acheter trois nouvelles victimes. Le pauvre gars était condamné sans rémission.

« Les apprêts commencèrent. On plaça entre les jambes du supplicié un pieu auquel il fut solidement lié par le milieu du corps, puis on lui passa au cou un collier fait de lianes.

« De ce collier partaient d'autres lianes qui toutes aboutissaient au-dessus de la tête où elles étaient réunies en un seul lien terminé en oeillet au milieu duquel passait l'extrémité de la tige d'un jeune arbre planté en terre à cinq mètres en avant du patient et recourbé vers lui. Après la décollation, la tête devenue libre devait se trouver projetée en avant, et décrire une parabole sanglante, par suite du redressement brusque du végétal.

« Ces opérations préliminaires durèrent environ trois quarts d'heure. L'appareil du supplice se faisait sur mesure, les bourreaux l'essayaient au patient, le retouchaient, le corrigeaient absolument comme chez nous les tailleurs essayent un paletot.



IPAMBI, ARMÉ D'UN ÉNORME COUTEAU, MESURE SON ÉLAN.



« Entre temps, quelques spectateurs loustics prenaient à tour de rôle la place du sacrificateur et simulaient l'action de couper la tête de la victime; au préalable, ils marquaient sur le cou du patient le point où devait s'abattre le couteau, ils plaisantaient le malheureux, lui offraient des consolations banales, triviales, et le chargeaient de leurs commissions pour le monde des esprits fétiches. Le condamné par persuasion, toujours impassible, se prêtait à ces tracasseries avec une docilité parfaite et des sourires nullement contraints.

« Tout étant bien ajusté, on couvrit de terre blanche la tête et le corps de la victime, puis on lui banda les yeux.

« L'action se précipita : l'assistance avait soif de sang. Des bandes armées de lances, de vieux sabres et de couteaux, se formaient en file indienne et s'élançaient sur la scène en simulant un combat.

« Le prêtre sacrificateur arriva aussitôt, en jupon blanc, manteau rouge écarlate et portant une coiffure énorme formée de plumes d'oiseaux variés.

« Il était précédé par une de ses femmes exécutant des danses lascives, et suivi par un cortège immense d'hommes armés.

« La mission méprisable de ce personnage était certes enviée par plus d'un assistant; sa présence imposa un instant le silence respectueux de l'admiration.

« Je reconnais en lui l'un des sous-chefs du moucounzou défunt : Ipambi presque un de mes bons amis, ma foi, une créature d'un naturel paisible, aux instincts pacifiques, qui m'a toujours affirmé son horreur pour la guerre et les massacres et qui par là s'était toujours distingué en paroles de ses semblables dont la guerre est la plus captivante distraction.

« Après deux ou trois minutes de pause, Ipambi, armé d'un énorme couteau, prend position, mesure son élan et frappe un coup sec.

« L'arbre se redressa et projeta à dix mètres au loin, en décrivant la courbe prévue, la tête du supplicié. Elle fut immédiatement enlevée; je ne la vis plus, mais j'appris qu'on l'avait dégarnie de ses chairs et que le crâne fut exposé sur un pieu au milieu du village.

« Immédiatement après la décapitation, les sauvages se précipitèrent avec leurs couteaux sur le corps mutilé d'où s'élançaient deux jets de sang, et ils le dépecèrent. J'en avais vu assez, ou plutôt j'en avais vu trop! mon indignation débordait; je me sauvai.

« J'appris le lendemain qu'on avait découpé le corps par quartiers. Le cœur et le foie devaient servir à faire de la médecine tétichiste : celui qui en mangeait devenait invulnérable à la guerre.

« Deux versions me furent rapportées quant à la destination des autres

parties du corps. D'après la première, les débris humains furent jetés dans le Congo; d'après la seconde, après qu'on eut découpé les bras, les jambes, séparé le tronc en deux, on avait envoyé ces parties dans différents villages voisins pour permettre aux habitants de festoyer en l'honneur de feu Seko-Toungui.

« Pendant six jours, deux, trois, quatre autres victimes furent sacrifiées de la même façon.

« Le septième jour eut lieu la promenade du cercueil. Car chez les Bakouti contrairement à ce qui se pratique dans certain district du bas Congo, on ne brûle pas le corps, on l'enterre. L'enfouissement est l'occasion d'une nouvelle fête sanglante.

« Le cercueil est taillé tout d'une pièce dans un arbre; il a la même forme que ceux fabriqués en Europe, mais sa section est pentagonale et ses extrémités sont terminées par des appendices en forme de grandes dents entrecroisées. Sur le couvercle, qui est de deux pièces, on avait placé deux fusils en bois assez bien taillés et le chapeau du mort.

« La mise en bière entraîna la décapitation d'une des épouses favorites de Seko. On m'a raconté que l'infortunée veuve n'acceptait pas son sort avec résignation. Elle avait essayé de se soustraire au sacrifice, ses tentatives avaient eu pour résultat de provoquer la fureur de l'assistance et d'augmenter les horreurs du supplice. Il se passa des scènes ignobles dans lesquelles le sexe de la victime ne fut pas même respecté avant et après la décapitation.

« Le huitième jour, à l'occasion de l'enterrement, je consentis à retourner à Ibonga-Wangata.

« Avec quel serrement de cœur j'ai dû assister à l'horrible spectacle auquel les circonstances ne m'ont pas permis de me soustraire! En arrivant à Ibonga, j'appris que quatre nouvelles victimes avaient été désignées pour être sacrifiées sur la tombe du moucounzou.

« Je les vis avant leur départ, pendant qu'on procédait à leur toilette. J'intervins de rechef en faveur de ces malheureuses créatures; mais aucune offre, aucune remontrance ne put modifier leur sort.

« L'une d'elles était une petite fille de trois ans à peine, toute potelée, pleine de vie; la pauvre enfant était sérieuse comme si elle comprenait sa destinée, et je vis des traces de larmes sur ses joues grassouillettes. Puis ce furent une jeune fille de onze à douze ans, une de dix-huit, et une dernière passant pour vieille. Elles représentaient les quatre âges de la vie.

« A l'exception de la dernière, ces infortunées victimes n'étaient pas rés-

gnées, bien qu'elles ne fissent aucun mouvement de révolte, tout à fait inutile d'ailleurs.

« Leur dernière toilette était fort simple: on les mit complètement à nu; puis elles furent lavées, raclées et enduites sur tout le corps de la poudre rouge végétale, la *goula*, dont tous les Bakoumbé se servent pour leur maquillage.

« C'est dans ce très simple appareil qu'elles furent amenées processionnellement jusqu'à la fosse où Seko-Toungui devait être enterré: dans un endroit caché, aux abords du village et sur la lisière d'un bois épais; là, on pendit les malheureuses et leurs cadavres servirent de litière au cercueil.

« Le jour suivant eut lieu un défilé général de tous les sauvages du district dans leurs costumes de guerre: peintures symboliques, coiffures à plumes ou en peau de singe et armés de boucliers, de flèches, de couteaux, de lances et de javelots.

« La procession terminée, ces guerriers simulèrent un combat dans lequel l'adversaire était représenté par une épouse du défunt. Celle-ci était libre de toute entrave et sa toilette extrêmement légère ne la gênait pas pour essayer de fuir.

« Néanmoins la malheureuse, sûre d'avance de l'issue de cette lutte inégale, ne bougea pas et enleva par son impassibilité tout intérêt à la fête sauvage. La meute des bourreaux, brandissant lances et couteaux, se rua sur cette victime qui tomba et fut mise en pièces, déchirée, lacérée par les dents, les ongles et les armes de ces êtres humains plus féroces que les plus féroces carnassiers.

« Enfin les funérailles se terminèrent comme elles avaient commencé, par un nouveau et dernier sacrifice. On décapita une femme de la même façon qu'on avait immolé les esclaves mâles.

« C'était la neuvième victime femelle de cette sanglante cérémonie.

« Le sacrificateur en chef, le pacifique Ipambi, m'avoua avoir décollé dans son existence plus de cent individus... Et ce bourreau n'a que trente-cinq ans! Ce chiffre ne peut me surprendre, car je sais que pour la mort de tout homme libre, on tue au moins un esclave.

« Les natifs trouvent très naturels ces actes épouvantables; ils m'ont même demandé de leur vendre à l'occasion quelques-uns de mes vigoureux Zanzibarites. Je leur exprimai en termes indignés toute ma répulsion pour leurs agissements; mais mes tirades philanthropiques n'ont abouti qu'à me faire prendre en pitié. J'ai obtenu plus de succès près des femmes, qui m'ont répondu en joignant les mains: « Mabil mabil » (*c'est bien mal!*) ».

Le témoin oculaire et le narrateur de ces inqualifiables tueries, ne se doutait guère, à l'heure où il flétrissait en termes énergiques la conduite des sujets de feu Seko-Toungui, qu'il serait peu de jours après appelé par les vœux unanimes de cette même population à remplacer le défunt en qualité de moucounzou.

Le lieutenant Van Gele fut nommé grand roi des Baroumbé, par les notables habitants d'Ibonga-Wangata réunis en une palabra solennelle.

Il eût été peu habile de la part de l'explorateur de refuser une telle distinction, preuve de confiance sans égale accordée pour la première fois à un blanc par une tribu riveraine du fleuve Congo.

Ce fait, tout à l'honneur du commandant de l'Équateur-Station, témoigne hautement du bon accord qui régnait entre les indigènes et l'agent de l'Association.

Van Gele accepta le trône laissé vacant par la mort de Seko-Toungui, en stipulant toutefois que s'il venait à mourir dans l'exercice de ses fonctions royales ses sujets devraient s'abstenir de toute manifestation sanglante sur son tombeau. Cette clause faillit décider les natifs à porter leur choix sur un candidat moins ennemi des sacrifices humains; mais, après délibération, elle fut acceptée par la majorité des hommes libres d'Ibonga-Wangata, tous électeurs et éligibles à la royauté.

C'étaient là des résultats dont l'œuvre africaine avait le droit de s'enorgueillir et dont elle devait aussi bénéficier. Il fut loisible au moucounzou blanc de ranger pacifiquement sous le protectorat du drapeau bleu le riche et peuplé district des Baroumbé.

Les terres de ce royaume s'étendent dans l'intérieur africain entre le Congo et la large rivière connue sous les noms différents d'Ourouki, Mohindu ou rivière Noire.

Van Gele put en outre tenter après Stanley la reconnaissance partielle du cours inférieur de cet important tributaire de la rive gauche du Congo. En certaines places l'Ourouki est, à quelques milles de son embouchure, large comme le fleuve lui-même et également parsemé de vastes îlots boisés.

L'explorateur belge, obligé cependant de se dévouer plus au développement de la station de l'Équateur qu'à la gestion du gouvernement des Baroumbé, n'eut pas le loisir de faire l'ascension de la rivière Noire, dont la longueur et la direction sont encore inconnues.

Des informations qu'il ne faut admettre que sous réserve, car elles émanaient de caravaniers indigènes, firent présumer au lieutenant que l'Ourouki se confond dans la partie supérieure de son cours avec le Kassaï,

rivière considérable qui prend sa source par douze degrés environ de latitude méridionale, non loin de celle du Koango et d'un affluent du Zambèze.

Le Kassaï est déjà connu dans une partie de son cours par les explorations successives de Livingstone, de Büchner, du docteur Pogge et du lieutenant Wissmann.

Au mois de novembre 1883, l'explorateur allemand Wissmann accepta de suivre le cours entier du Kassaï, pour le compte de l'Association internationale. Sa mission était d'établir une station hospitalière à l'endroit même où le cours d'eau reçoit un affluent nommé la Louloua, de confier ensuite ce poste à la garde de trois blancs protégés par une garnison d'hommes de couleur, et de descendre la rivière inconnue avec une petite flottille de canots indigènes construite par les charpentiers de l'expédition.

Wissmann, lors d'un premier voyage entrepris en 1881-82, en compagnie du docteur Pogge son compatriote, avait découvert le village de Louboukou, situé près des bords du Kassaï et résidence du kalamba Moukengé, chef de la tribu indigène des Balouba.

Ce prince noir fit à son ancienne connaissance blanche un accueil chaleureux et l'autorisa à fonder non loin de sa résidence, sur la rive gauche de la Louloua, la station de Loulouabourg (6° latitude sud, 22 °15' longitude est de Greenwich).

Une lettre à l'adresse du roi des Belges, qui fut écrite par le lieutenant Wissmann sous la dictée du kalamba Moukengé, après la concession des terrains de Loulouabourg, mérite d'être reproduite; en voici la teneur :

« O toi, qui es grand comme les cieux. Souverain de tous les blancs, envoie-moi un remède afin que mes guerriers ne meurent pas, avec de belles armes qui se chargent par derrière et qui ont deux tuyaux de fer. Si tu fais cela, je serai prêt à accompagner tes enfants où tu voudras. Je veux aussi une statue, une idole grande comme un homme, avec de beaux vêtements de soie et un casque à plumes. Je serais heureux de posséder aussi une boîte à musique, une glace et des vases de cette belle terre brillante où l'on dessine dessus des fleurs et des oiseaux. Envoie-moi aussi un bel uniforme. Alors j'accompagnerai tes fils partout; je suis ton allié, ton frère, envoie-moi aussi beaucoup de poudre à tirer. »

Sans attendre, bien entendu, la réponse à cette bizarre missive, Moukengé se mit entièrement au service de M. Wissmann pour l'exploration du Kassaï.

Le chef de cette expédition scientifique, tentée sous les auspices de S. M.

Léopold II, obtint le concours des natifs dans la construction des bâtiments principaux de Loulouabourg, et reçut en cadeaux, de son frère de sang Moukengé, des plants de manioc, trente chèvres et moutons, quelques porcs, des poulets et des pigeons en quantité suffisante pour garnir une ample basse-cour.

Tout en surveillant l'édification de la station, le lieutenant allemand prit toutes les dispositions qui pouvaient assurer le succès de sa mission. Il fit construire deux immenses pirogues et acquit, en échange de présents, cinq canots indigènes.

Il décida le roi Moukengé à l'escorter avec deux cents guerriers jusqu'aux rives du gigantesque fleuve.

Ce voyage d'un chef des peuplades intérieures du centre africain aux stations civilisées du Congo équatorial, où une réception enthousiaste ne fera pas défaut aux visiteurs amis, activera sans nul doute l'introduction du progrès dans ces contrées admirablement disposées, écrit l'explorateur allemand, à recevoir la civilisation.

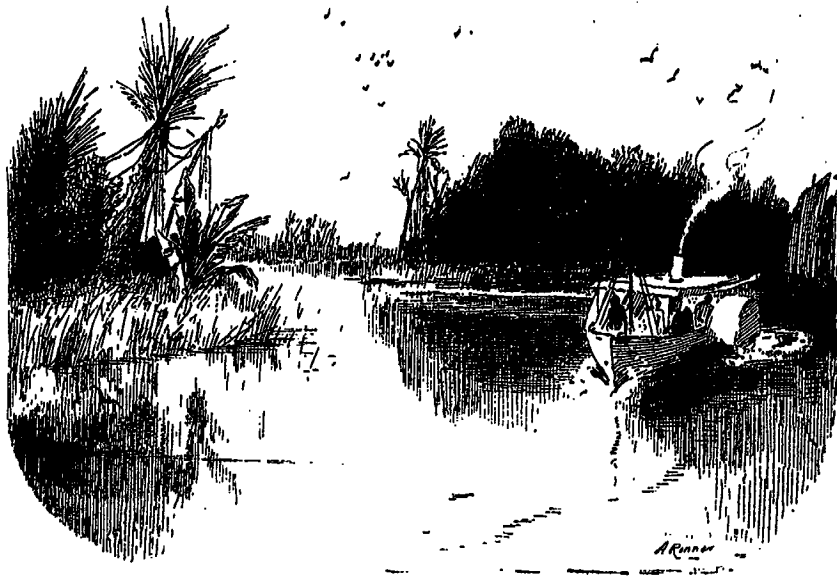
La confiance des Balouba dans les Européens est entière; ces indigènes n'ont jamais vu sur leur territoire certains de ces traitants d'origine européenne, gens d'ordinaire enclins à tromper les natifs.

Dans la prévision peut-être fondée que le Kassai et l'Ourouki étaient le même cours d'eau, le lieutenant Van Gele reçut de Stanley des instructions particulières pour faire surveiller à l'embouchure de la rivière Noire l'arrivée de l'expédition exploratrice commandée par le lieutenant Wissmann.

Le moucounzou des Baroumbé, usant de ses prérogatives royales, enjoignit à ses sujets riverains de l'Ourouki de guetter sans relâche sur leur rivière l'approche d'un mundelé.

Les noirs administrés de Van Gele accomplirent cette consigne durant des mois avec une constance admirable. Mais jamais, hélas ! sur les eaux noires de l'Ourouki ces braves gens ne devaient entrevoir la pirogue portant l'explorateur blanc attendu.





CHAPITRE XI

Le oagage d'un explorateur africain. — Au pays de l'Ouranga. — Mirages. — Chez Matamviké.
— Échange de sang. — Prise d'armes à Moutembo.



QUICONQUE n'a jamais quitté ses paisibles foyers se fait difficilement une idée du nombre et de la variété des objets qui doivent être emportés pour un voyage dans l'Afrique centrale.

En voici la nomenclature incomplète : un nécessaire de toilette, des ustensiles de cuisine et de table, une baignoire en caoutchouc, une caisse de produits pharmaceutiques contenant notamment une grande quantité de quinine, un sextant, un horizon artificiel, des thermomètres,

des baromètres, des hypsomètres, des compas d'épaisseur et des compas ordinaires, des boussoles azimuthales, des caisses pour conserver les échantillons de zoologie et de géologie, des herbiers, un appareil photographique, un assortiment complet de papeterie avec pastels et crayons de diverses couleurs pour le dessin, un arsenal varié comme la devanture d'un armurier des mieux achalandés, des tentes, des hamacs, des moustiquaires, des vêtements et des chaussures de rechange, des chemises de flanelle, sans oublier les accessoires du fumeur, pipes, tabac, boîtes de cigares, allumettes, amadou, briquets, pierres à feu, et l'outillage compliqué du charpentier et du menuisier.

A ce bagage il faut joindre les caisses de biscuits, de conserves alimentaires, les boîtes de thé, de café, de sucre, de riz, les fûts de cognac, qui s'entassent pêle-mêle à côté des courroies reliant ensemble des couvertures de laine, des parasols, des parapluies, des bâtons de touriste, des lunettes d'approche, des pioches, des pelles, des couteaux de chasse, des haches, etc., etc.

Puis viennent les colis, les marchandises d'échange, ou, si l'on veut, les ressources financières de l'explorateur africain, à savoir d'innombrables ballots contenant les variétés connues des tissus ordinaires, depuis la cotonnade commune jusqu'aux foulards de soie; des caisses où sont emballées avec soin des bouteilles de gin ou d'eau-de-vie aux étiquettes resplendissantes, des essences, des épiceries, des parfums, des joujoux d'enfant, de la bijouterie en doublé, de la verroterie, des bracelets en cuivre, des colliers de perles et de corail, de petits miroirs, des poteries, du plomb, une grande quantité de poudre à fusil, des gravures, un stock de journaux illustrés, des livrées râpées, hors d'usage, de la ferraille, des sabres aux lames ébréchées ou bossuées, bref tout ce que, dans sa fantaisie excentrique le nègre recherche le plus parmi les marchandises du monde parcourant les latitudes équatoriales africaines.

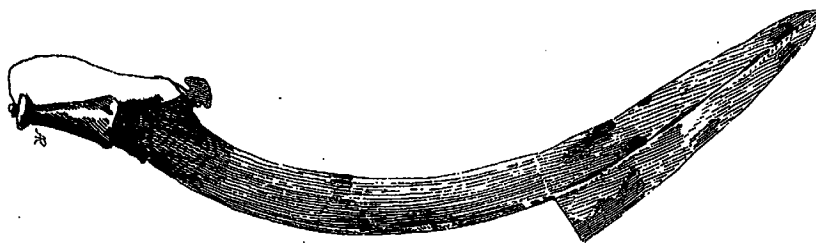
Le 15 octobre 1883, la flottille du haut Congo, composée des steamers à vapeur *l'En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.*, et de la baleinière à rames *l'Éclairer*, reprenait sa navigation en amont de l'Équateur. Elle emportait Stanley, Roger et soixante-huit hommes de couleur. Inutile de dire qu'outre les vivres et les bagages des voyageurs les bâtiments étaient munis des articles nombreux et variés qui viennent d'être énumérés.

Dans la matinée du lendemain, la flottille doublait, sous une pluie battante, l'embouchure de la rivière Ikalemba aux eaux couleur d'encre, cours d'eau sans importance, confondu longtemps bien à tort avec l'Ourouki, cet affluent bien autrement considérable.

Il était réservé à un missionnaire anglais, M. Greenfell, de reconnaître en 1884 le cours entier de l'Ikalemba. Longue d'environ deux cent quarante kilomètres, cette rivière se dirige d'abord au nord-est, puis à l'est; ses rives sont tortueuses, basses, et présentent à droite et à gauche de nombreux petits villages disséminés çà et là.

Le soir du même jour, 16 octobre, les bateaux circulaient dans un canal aux eaux calmes, entre les îles d'un archipel et le populeux district d'Ouranga, qui s'étend sur la rive gauche, à quelques mètres en aval du confluent du Loulemgou.

Ce dernier affluent, inférieur à l'Ourouki pour l'importance, mais beaucoup plus considérable que l'Ikelemba, est, au dire des natifs, à plusieurs milles de son embouchure aussi large que le Congo lui-même. L'explora-



COUTEAU DE SACRIFICATEUR (COLLECTION DE M. FLEMING).

tion pouvait seule vérifier ces assertions; mais Stanley, se conformant aux instructions venues de Bruxelles, avait hâte d'arriver aux *Falls*, but prescrit de son déplacement.

Le soleil près de se coucher obligea néanmoins les navigateurs à s'arrêter non loin du confluent du Loulemgou et à jeter l'ancre devant Ouranga, au moment où les habitants de ce village, hommes, femmes, enfants, se divertissaient, buvaient, fumaient ou dansaient. L'arrivée de la flottille transforma en une explosion de joie délirante l'entrain de cette population.

Les voyageurs essayèrent en vain de se soustraire aux ovations prolongées des noirs. Il fallut, avant de songer à l'établissement d'un camp de nuit, palabrer amicalement avec les chefs indigènes, ingurgiter du malafou et assister à la reprise des divertissements momentanément interrompus des natifs.

Ces gens si empressés, offraient une physionomie repoussante sous les

rayons argentés de la lune. Des tatouages horribles, peints de couleurs diverses, couvraient leurs faces et leurs poitrines, des colliers de dents humaines entremêlées de dents de singe constituaient, avec les rouleaux de laiton qu'ils portaient aux bras et aux jambes, des ornements peu attrayants pour le regard des Européens. Les hommes avaient autour de leur ceinture un ample jupon végétal, court comme celui de nos ballerines; les femmes semblaient avoir oublié dans leurs huttes pagnes ou vêtements quelconques.

Stanley et Roger, depuis longtemps blasés des spectacles nocturnes gratuitement offerts par les populations nègres, avaient mis à profit l'enthousiasme général pour ébaucher avec les chefs de la localité des traités d'alliance et un projet d'installation future d'une colonie blanche à Ouranga.

Le 17 au matin, les traités d'amitié furent scellés par l'échange du sang et la population sympathique d'Ouranga salua de ses plus bruyantes acclamations le départ de la flottille.

Ces bateaux à vapeur, qui émerveillaient les peuplades riveraines, étaient loin de rappeler aux explorateurs les paquebots spacieux et confortables des compagnies de navigation maritime. Bondés de marchandises, ayant des ponts étroits encombrés par les hommes d'équipe, ils réduisaient à l'immobilité presque absolue les passagers de toutes couleurs.

« Assis du matin au soir, écrit Roger, à l'arrière de nos bateaux minuscules, où tout exercice est impossible, abrités imparfaitement sous un mauvais tendelet, nous sommes tantôt exposés pendant de longues heures aux ardeurs d'un soleil de plomb, tantôt aux averses diluviennes de la saison des pluies. »

Le paysage seul en captivant les yeux peut calmer l'impatience que fait éprouver l'immobilisation prolongée des membres.

Mais en aval de l'Équateur, et durant plusieurs milles, la navigation présente une désespérante monotonie; à droite et à gauche, sur les rives dont il est impossible de calculer la distance en raison du nombre toujours renaissant des îlots et des bancs de sable qui coupent le courant, s'étendent à perte de vue de vastes et mystérieuses forêts primitives avec leurs taillis impénétrables et leur inextricable lacis de lianes et de vignes vierges.

Ici les croupes arrondies des montagnes dénudées qui enserrent le cours du Congo inférieur, ont fait place à des plaines sans fin, où des croupes boisées émergent touffues, massives, immobiles derrière des masses verdoyantes ou dorées par le soleil. La vie tropicale semble disparaître dans le lointain des horizons du district d'Ouranga.



UNE DES FILLES D'IBAKA (D'APRES UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).



De loin en loin un monstrueux hippopotame, barrant le courant à l'instar d'un écueil massif, s'ébranle au bruit des steamers à vapeur et s'enfonce dans les profondeurs des eaux.

Du sein des forêts ténébreuses sortent les jacassements des perruches et les appels criards de grands oiseaux sauvages ressemblant à des toucans. Parmi les arbres et les lianes, des singes montrent leurs faces grimaçantes, s'ameutent, crient, gesticulent, gambadent, et semblent faire des efforts désespérés pour capter l'attention des voyageurs...

Le 17 vers midi, le large estuaire du Loulemgou n'apparaissait plus aux membres de l'expédition que comme un simple ruisseau ; sur la rive gauche, le regard cherchait en vain une trace quelconque de l'industrie humaine.

Mais parfois, au fond d'une clairière liquide s'étendant entre deux flots, les voyageurs distinguaient sur la rive droite des toits de chaume rousâtre tranchant sur la crudité du feuillage des palmiers borassus.

Cet arbre s'efforce de compenser par la beauté de son port et par la magnificence de ses frondes en forme d'éventail l'inutilité relative de son fruit, ressemblant quant à la forme à la noix du cocotier. « Inutilité relative, » disons-nous, car la noix du borassus, sans valeur pour les indigènes, est très recherchée par les éléphants.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les plaines du centre africain des étendues naguère ombragées par les frondaisons majestueuses de ces palmiers et réduites à l'état de nécropoles par suite de la gourmandise des pachydermes. L'éléphant, qui ne peut saisir avec sa trompe le fruit mûri à la cime du borassus, brise à coups d'épaule le tronç de ce palmier, qui ressemble par son élégance et la régularité de ses saillies aux plus belles colonnes de nos palais.

Dans le voisinage des centres peuplés, le borassus, qui échappe aux attaques de l'éléphant, se développe dans toute sa beauté. Il formait autour des villages entrevus par les pionniers de ravissantes ceintures

Ces villages étaient les premiers repaires des féroces Bangala rencontrés sur la rive droite en remontant le fleuve. Par un étrange contraste tandis que les agglomérations de huttes se succèdent à de courtes distances à l'ouest du courant, la rive orientale est, en amont du Loulemgou, entièrement dépourvue de villages.

Cependant les deux rives sont également basses et sujettes à l'inondation lors des crues du fleuve, et la rive occidentale présente autant de dépression marécageuse et d'obstacles végétaux que la rive opposée.

Stanley, qui avait gardé de son premier passage devant les terres des Bangala les plus désagréables souvenirs, évita de suivre la côte habitée;

il maintint la route de la flottille au plus près de la rive gauche, dans les mille et un canaux d'un innombrable archipel.

Chacune de ces îles basses, merveille de végétation tropicale, est un foyer d'insectes dévorants, une citadelle de vampires gardée par des nuées bourdonnantes de moustiques, de taons et de mouches tsetsés, qui volaient à l'attaque des équipages de la flottille, et leur occasionnaient des blessures plus cuisantes que ne l'eussent pu faire les armes réunies des tribus bangalas.

On fut néanmoins obligé de chercher, à la nuit tombante, un gîte dans l'un de ces repaires infestés d'ennemis acharnés. Le débarquement troubla aussi d'autres habitants des roseaux, des papyrus, des rotangs, des massifs de palmiers et de cypéracées, véritables sentinelles avancées de la forêt vierge sur les bords de l'îlot. Des marabouts, des grues baléariques, des flamants roses, des ibis, des aninghas, des aigrettes, et tout un monde de gibier d'eau, s'enfuirent à tire-d'aile avec des cris d'effroi et de colère contre les hommes qui pénétraient dans leurs demeures jusque-là inviolées.

Pendant la nuit, les gardiens préposés à l'entretien des feux furent effrayés par des bandes de lémures qui glissaient, suivies de légions de singes minuscules, dans les ramilles des grands arbres et semblaient protester par leur vacarme effroyable contre le sommeil de ces audacieux visiteurs.

Au petit jour, le 18 octobre, on se remit en route, le cap au nord, mais en décrivant d'interminables allées et venues dans un labyrinthe de canaux où fourmillaient par centaines des crocodiles, des hippopotames et des moniteurs.

Au détour d'un îlot, d'où l'on apercevait l'embouchure d'un affluent de droite, on rencontra une trentaine de canots indigènes remorquant vers le sud des cargaisons de denrées d'échange. Les payeurs bangala nagèrent vaillamment pour accoster les embarcations à vapeur.

On apprit d'eux que les gens du district d'Iboko attendaient avec impatience l'arrivée déjà signalée de Boula Matari.

La rivière en vue sortait, au dire des indigènes, d'un grand lac intérieur appelé Ngiri, situé à peu de distance du fleuve.

Cette rencontre de bon augure mit fin aux hésitations de Stanley; il donna l'ordre aux timoniers de se rapprocher de la rive droite.

Devant cette plaine boisée se confondant avec l'horizon, il y eut des illusions d'optique singulières.

On perdait totalement le sentiment des dimensions.

Le capitaine de l'*En Avant* fit subitement stopper la chaloupe, au grand

ébahissement de Stanley. Le marin avait pris pour une flottille de pirogues de guerre une douzaine de crocodiles qui séchaient au soleil sur un banc de sable à fleur d'eau leurs écailles boueuses.

Plus loin, Roger confondant une bande d'oiseaux aquatiques avec une armée de sauvages, sonnait à bord du *Royal* le branle-bas de combat.

Stanley, pensant peut-être à l'existence du lac Ngiri, s'imaginait tout à coup distinguer parmi les dômes de feuillage une immense nappe d'eau, sorte d'expansion lacustre, fuyant, fuyant toujours devant ses yeux.

Ces phénomènes de mirage causaient de francs éclats de rire, quand l'erreur était reconnue. Mais d'autres surprises non moins étranges étaient réservées aux explorateurs.

Suivant l'heure, au gré de la lumière, l'aspect du même site paraissait se transformer. En arrivant, au coucher du soleil, non loin d'un village nommé Ousimbi, ils crurent débarquer au milieu d'un ravissant Eldorado, parc tropical idéal où les rayons rosés du soir s'arrêtaient sur de gracieux palmiers, et empourpraient des talus gazonnés, des berges fantastiques contrastant avec les plaines étendues uniformément boisées, observées en aval. Mais lorsque les dernières lueurs rouges eurent cessé d'illuminer le lieu de campement, les palmiers, les talus, les berges s'effacèrent comme un rêve.

Le lendemain, quand le soleil eut chassé les vapeurs du matin, les ondulations du même site paraissaient évanouies dans la clarté rayonnante qui les baignait; on distinguait vaguement une lande presque déserte où de chétifs roseaux végétaient à côté de quelques bouquets d'arbres adossés à des huttes.

Dans la soirée du 19 octobre, la flottille stoppait devant un important village appelé Bolombo, et situé sur la rive gauche du fleuve par 1° 25' de latitude nord, à quelques milles en aval d'Iboko, capitale du district bangala.

Bolombo n'offrait pas, à la tombée d'une nuit sereine, l'aspect accoutumé



UNE DES FEMMES DIBAKA.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

des villages indigènes. Les habitants paraissaient plongés dans la désolation. Ils ne manifestèrent aucune hostilité aux étrangers et ne mirent aucun empressement à les recevoir.

La famine, la hideuse famine exerçait ses ravages sur cette population nègre insouciant qui, pendant les beaux jours de la saison sèche, avait chanté, dansé, guerroyé, mais en revanche avait totalement négligé de cultiver les terres fertiles des environs.

Les notables de Bolombo, éprouvés par la faim comme les derniers de leurs esclaves, se traînèrent péniblement au-devant des mundelés; ils consentirent, en échange de provisions alimentaires, à tous les traités que Stanley leur proposa. Les vivres dont étaient bondés les bateaux, firent en partie les frais des négociations amicales, et les derniers chevreaux de la localité furent abattus pour consacrer l'union fraternelle du sang entre Stanley, Roger et les mfoums du village.

Deux jours après, la flottille, toutes précautions prises en cas d'attaque des indigènes, armes chargées, caisse de munitions ouverte, côtoyait la rive nord du fleuve où se succèdent presque sans interruption des agglomérations de huttes, de villages bangala.

Un bruit de tambours énormes roulant incessamment comme un tonnerre, des détonations ininterrompues de mousquets, des exclamations en chœur, des ya-ya bangala, des cris dont il était impossible d'interpréter le sens hostile ou sympathique, saluaient de la rive le passage de la flottille.

Cependant aucun de ces projectiles meurtriers, de ces morceaux de minerai de fer et de cuivre dentelés, que les Bangala envoient d'habitude contre les étrangers, n'atteignaient les flancs des navires, et grâce aux lunettes d'approche Stanley et Roger pouvaient lire sur les physionomies des riverains plus de gaieté sincère que de férocité.

Les tambours n'appelaient pas aux armes, les détonations étaient simplement des salves joyeuses, les exclamations n'avaient rien du cri de guerre terrible des Bangala.

Les rapports des marchands rencontrés en aval étaient vrais, les gens de l'Iboko attendaient avec une impatience dont il ne fallait pas se défier le débarquement de Boula Matari.

L'un des interprètes indigènes, passager de l'*En Avant*, désigna à Stanley un immense village nommé Mankanza ou Iboko, résidence habituelle du grand chef Mata-Bouyki, makoko des Bangala.

Sans se laisser influencer par l'aléa d'une réception hostile ou bienveillante, Stanley enjoignit aux capitaines du *Royal*, de l'*A. I. A.* et de l'*Éclaireur* de stopper dans un étroit canal circulant entre deux flots, puis il poussa

sur l'*En Avant* pavoisé comme aux plus grands jours de fête, jusqu'à Matamviké.

La population de ce village et d'innombrables curieux accourus des centres voisins formaient sur le rivage une haie mouvante dont l'attitude pacifique décida l'explorateur à débarquer en compagnie d'un seul interprète.

Tous deux furent solennellement conduits devant la hutte de Matamviké. Ce chef suprême de l'Iboko était un vrai géant dont la large carrure était proportionnée à la haute taille. Vieillard robuste, il avait une épaisse chevelure presque blanche, tressée et disposée de façon à former une coiffure ressemblant, moins le panache, au bonnet carré des lanciers. Sur ses bras, sur ses jambes, à son cou, étincelait une profusion d'ornements de laiton, de cuivre et d'acier poli; tout un arsenal de lances, de mousquets, de couteaux et de sabres, armait ses mains, ses épaules et sa ceinture. Ses yeux noirs, expressifs, étaient doués d'un regard profond, fascinateur. Sa voix sonore avait par instants des éclats pareils aux notes sourdes et vibrantes de l'ophicléide.

Ses nombreux enfants de tout âge et de tout sexe l'entouraient, et une vingtaine de jeunes et vigoureux noirs formaient sa garde d'honneur.

Matamviké les présenta un à un par leur nom au célèbre Boula Matari, depuis longtemps connu chez les Bangala, sous le nom de « Tandeley »; mais, en dépit de sa politesse, il se montra très sobre de paroles et refusa d'entamer le moindre pourparler d'affaires avec Stanley, avant de pouvoir considérer ce dernier comme « son frère de sang ».

Cette cérémonie fort simple n'eut lieu que le lendemain avec quelques variantes qu'il est bon d'indiquer en passant.

Une légère entaille fut pratiquée dans le bras droit de chacun des deux futurs frères à l'aide d'un coutelas à lame ondulée et portant au centre une double cannelure, puis chacun des bras incisés fut rapproché l'un de l'autre de manière à mettre les deux plaies en contact. Les serment furent prêtés de part et d'autre suivant la forme accoutumée.



MOUBANGA, CHEF BAYANZI.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Mais cet échange du sang ne constituait, aux yeux des Bangala, que la fraternité des corps ; une cérémonie complémentaire devait assurer la fraternisation des âmes.

L'un des palmiers soi-disant fétiches du champ consacré aux cérémonies publiques, celui qui, au dire du grand féticheur Kokoro, hébergeait ce jour-là les âmes des aïeux de Matamviké, fut désigné pour être abattu par les acolytes officiants : les frères de sang, cramponnés l'un et l'autre aux frondes retombantes du végétal, devaient imprimer au tronc dans sa chute une direction préalablement déterminée.

Si les âmes réfugiées sur le palmier ne s'opposaient pas aux efforts réunis des nouveaux frères, c'est qu'elles les reconnaissaient animés l'un et l'autre d'un dévouement réciproque éternel.

Bien entendu, le tronc du palmier fétiche, profondément entaillé par les haches des acolytes de Kokoro, s'inclina docilement dans le sens de la traction exercée par les frères de sang. Les âmes des aïeux de Matamviké ne voyaient donc pas d'inconvénients à l'alliance de leur descendant avec un fils de race blanche.

Dès lors il fut permis à Stanley de soumettre au chef suprême de l'Iboko des propositions touchant l'installation future des blancs sur les terres des Bangala.

Des promesses de concession largement récompensées par des cadeaux permirent à Stanley de croire qu'il avait soumis au protectorat du drapeau bleu la contrée gouvernée par son frère Matamviké. Hanssens, on le verra plus tard, éprouva d'incroyables difficultés pour obtenir de ce félon personnage la réalisation de ces promesses.

Le 25 octobre, la flottille continua sa route. Stanley n'avait pas eu assez de confiance dans la durée des bonnes dispositions des Bangala, pour laisser sur le territoire d'Iboko un seul de ses hommes de couleur.

La navigation était rendue fort difficile, en amont de Matamviké, par le nombre croissant des flots qui parsemaient le cours du fleuve, flots entre lesquels couraient des canaux étroits, dont les infiltrations souterraines produisaient une verdure toujours fraîche et la flore la plus merveilleuse se puisse imaginer.

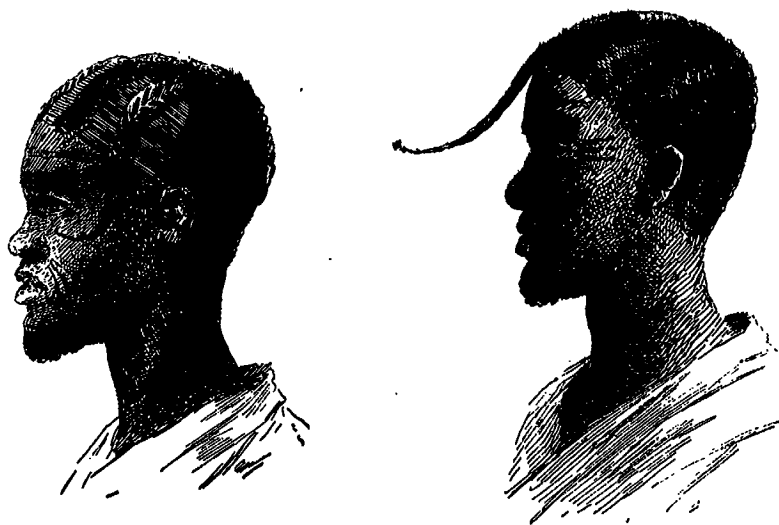
L'air était chargé de senteurs enivrantes ; le silence de ces solitudes verdoyantes n'était troublé que par les modulations, peu harmonieuses il est vrai, de nombreux perroquets gris à queue rouge : nulle pirogue indigène montée par de frénétiques sauvages ne vint, pendant plusieurs milles, troubler les rêves des explorateurs.

Mais en approchant d'un village nommé Moutembo et sis à la limite

nord-est du territoire des Bangala, des rumeurs épouvantables arrachèrent les voyageurs à leurs paisibles contemplations.

Des roulements de tambours, des clameurs assourdissantes, des coups de feu, des tintements de gong, désordonnés, bruyants, des sons de trompe, tout le vacarme habituel des peuplades nègres se disposant au combat, virent inquiéter Stanley et Roger.

Cependant les bateaux de la flottille, que cachait aux riverains la végétation d'une île longue et étroite, n'avaient pu provoquer la prise d'armes des habitants de Moutembo.



PAGAYEURS-ESCLAVES.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Sans aucun doute, pensa Stanley, la guerre civile si fréquente entre gens d'un même village bangala motivait seule le tumulte dont on percevait les bruits à travers un épais rideau de verdure.

Peut-être était-il peu prudent de continuer la navigation et de se découvrir à l'extrémité de l'îlot protecteur; mais débarquer sur des bords hérissés de rotangs, de papyrus, d'arundos et d'écueils végétaux, ou stopper au milieu du canal où l'on s'était engagé et dont les eaux, fouettées par une soudaine bourrasque grossissaient avec rapidité, étaient autant d'alternatives auxquelles on ne pouvait s'arrêter.

La navigation ne fut donc pas interrompue et la flottille ne tarda pas à défilier devant les auteurs de ce grand tumulte inconnu.

La population de Noutembo incapable de prendre les armes, groupée sur le rivage, assistait à l'embarquement des guerriers de la localité. Des centaines de pirogues, d'une coupe élégante, décorées de ravissantes sculptures couvraient la baie assez vaste qui s'étale devant le village.

D'une longueur variant de dix à vingt mètres, ces canots recevaient des équipages de dix à vingt hommes; et chacun des rameurs, armé d'une énorme pagaie en bois léger, devait s'y tenir debout.

L'apparition soudaine des vapeurs de la flottille fut le signal d'une recrudescence de vacarme. Aux batteries redoublées des tambours, aux sons stridents des trompes d'ivoire se mêlèrent des cris d'étonnement et quelques vociférations menaçantes. Mais bientôt le nom de Boula Matari vola de bouche en bouche, et les démonstrations cessèrent d'être hostiles.

Les pirogues s'approchèrent aussitôt des vapeurs; la flottille fut pilotée jusqu'à la rive et aborda au milieu des acclamations unanimes.

Le nom de Boula Matari, à Moutembo comme en aval, était un talisman devant lequel s'inclinaient les peuplades sauvages même les plus disposées à interdire aux étrangers l'entrée de leur territoire.

Boula Matari jouissait chez les Bangala de la réputation d'un grand chef blanc excessivement riche, possédant un nombre prodigieux de fusils perfectionnés et de pirogues monstrueuses aussi rapides que le vol de l'aigle-pêcheur, et les chefs belliqueux du village de Moutembo venaient de calculer les avantages que leur assurerait une alliance avec ce puissant mundelé.

Stanley à peine débarqué put se convaincre en effet du peu de désintéressement que l'on devait attacher à cet accueil.

Les gens de Moutembo prenaient les armes pour aller combattre une tribu d'amont, les Oubika, dont la capitale est à la lisière d'une forêt vierge et dans l'ongle oriental du confluent de la Mongala, rivière aux eaux brunâtres qui mesure son embouchure une largeur d'environ six cents mètres, affluent de droite du Congo limitant au nord-est le district d'Iboko ou pays des Bangala.

De leur propre aveu les chefs de Moutembo reconnurent qu'ils avaient fait à Boula Matari une réception amicale dans l'intention de s'unir à eux contre les Oubika. Dans le cas contraire, ajoutaient-ils, ils se verraient obligés d'empêcher Stanley par tous les moyens en leur pouvoir de poursuivre sa route, avant d'avoir battu leurs ennemis.

Ces intentions étaient loin de sourire au chef de l'expédition, qui avait hâte de se rendre aux Stanley-Falls. Aussi, avec une patience et une douceur

dignes d'un missionnaire apostolique, l'agent général de l'Association essaya-t-il de dissuader de leurs projets de guerre les chefs de Moutembo.

« Pourquoi d'ailleurs allez-vous combattre les Oubika ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? répliqua l'un des notables, gros personnage remarquable par ses dents limées en pointe et les balafres hideuses qui lui labouraient le corps et le visage ; pourquoi ? Mais vous ignorez donc, Boula Matari, que les gens d'Oubika se sont montrés envers nous oublieux des convenances, et qu'ils ont failli aux usages établis depuis des siècles dans notre contrée ? Il y a huit jours, on enterrait chez eux le grand chef de la tribu ; sur sa tombe, plus de cinquante victimes ont été immolées. Ah ! c'était un riche et puissant souverain ! L'une de ses épouses favorites, une jeune négresse bangala, native de Moutembo, a été dépecée à cette occasion ; les sacrificateurs ont négligé de nous faire parvenir les bras et les cuisses de notre fille, que nous comptions manger en l'honneur du défunt. Pour les punir cette inqualifiable négligence, nous avons déclaré la guerre aux Oubika, et, si la victoire nous favorise, nous exigerons des vaincus une rançon de jeunes femmes les plus belles et les plus grasses de celles qui peuplent les huttes de nos voisins. »

Stanley, que rien ne pouvait plus surprendre de la part des sauvages de l'Afrique centrale, après avoir entendu ce singulier motif de déclaration de guerre, répliqua qu'il ne prendrait aucune part à cette levée de boucliers contre les Oubika.

« Jamais un mundelé n'encourage les sacrifices humains, dit-il à son entourage. Si la guerre avait eu un tout autre motif, j'aurais peut-être pris le parti de mes amis bangala contre les gens d'amont ; mais le prétexte invoqué est odieux, inavouable, et Boula Matari ne prêtera pas ni pirogues ni ses fusils. »

Ce langage souleva dans l'assistance de rauques murmures ; le tumulte reprit de plus belle et les guerriers sautèrent de nouveau dans leurs canots, chargèrent leurs fusils, brandirent les lances et les sabres.

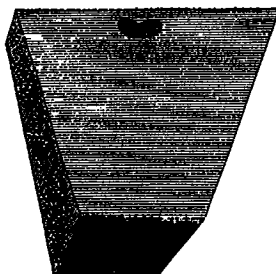
Stanley, jugeant inutile de prêcher la paix à ces créatures altérées de sang humain, ordonna à ses hommes de regagner les steamers.



IPOUKI, MINISTRE D'IBAKA.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Cette retraite, exécutée dans un ordre parfait, s'opéra en quelques minutes et sans coup férir.

La flottille d'exploration laissa les anthropophages de Moutembo désespérés de voir s'enfuir si vite celui dont ils eussent voulu obtenir l'alliance pour réquisitionner par la violence, chez les habitants d'Oubika, douze rôtis de chair humaine.





CHAPITRE XII

Au pays de l'arbre à copal. — Les Roubounga. — Les éleveurs d'iguanes. — La rivière Arouhouimi-Biyerré. — Les chasseurs d'hommes. — L'île Ouana-Rousari. — Stanley-Falls.

LE 26 octobre dès le point du jour, les explorateurs, dont un sommeil paisible avait réparé les forces, étaient sur pied et contemplaient les masses sombres des nombreux îlots de l'archipel d'Oubika qu'ourlait un liseré rose pâle. Le silence n'était troublé que par le vol des oiseaux aquatiques qui s'éveillaient et quittaient par bandes les massifs d'arundos, de papyrus et de rotangs où ils s'étaient abrités pendant la nuit; les rives du Congo, bordés de grands arbres, se proflaient à l'infini et la vaste nappe

d'eau, que masquaient par intervalles les accidents du paysage, les flots boisés ou les épaisses forêts des plaines, paraissait et disparaissait alternativement à droite et à gauche et se confondait avec l'horizon lointain.

La flotille reprit sa marche vers l'est et la baleinière l'*Eclaireur*, toutes voiles dehors et docile aux vigoureux efforts de dix rameurs, glissait dans le sillage des steamers.

Puis le décor changea et les flots n'apparurent plus que comme des points noirs derrière les bateaux. Le Congo s'étalait majestueusement sur une largeur de plus de dix kilomètres entre la rive droite et le cordon ininterrompu de petites îles dérochant à la vue les forêts de la rive méridionale.

Une bourrasque d'ouest-est faisait craquer la mâture, balayait les cimes verdoyantes et arrachait aux forêts vierges leur délicate tapisserie de vignes et de lianes; le ciel soudain obscurci pesait sur l'eau comme un lourd couvercle de plomb; aux éclairs qui le traversaient sans cesse succédaient les formidables roulements du tonnerre et la pluie se mit à tomber avec une effroyable intensité.

L'orage, heureusement ne fut pas d'une longue durée. Vers midi, le ciel s'éclaircit, le vent s'apaisa, la surface du fleuve redevint plus calme, et l'équipage noir, que cette bourrasque inopinée avait glacé d'effroi, reprit courage en voyant s'éloigner toute crainte de naufrage.

On ne tarda pas à atteindre sur la rive droite une rivière, la Wabika, filtrant paisiblement ses eaux limoneuses à travers les mailles serrées d'une luxuriante végétation aquatique. De grands villages oubikas bordent à droite et à gauche cet affluent et de belles plantations de manioc et de sorgho s'étendent au dessus des huttes et des cabanes.

En face, des arbres au port majestueux, à l'écorce lisse et jaunâtre, pointillée d'exsudations gommeuses, se font remarquer dans les fourrés et s'élèvent à une hauteur de neuf ou dix mètres.

Les Zanzibarites reconnaissent avec joie le précieux végétal et se pâment d'aise en présence de l'abondance du mnangou, *Shajar et Sandarus* des Arabes, ou arbre à copal.

Les bateaux stoppent et les équipages débarquent pour préparer le repas du jour.

Stanley et Roger explorent la riche forêt riveraine. A la base de chaque arbre à copal sont épars des morceaux de gomme, dont la millième partie ferait la fortune d'un fabricant de vernis de Bombay.

Cette substance d'une couleur verdâtre, d'un aspect fuligineux, peu

résistante se réduit, plongée dans l'alcool, en une pâte qui acquiert la consistance du mastic.

En creusant le sol, on retrouvait le copal résineux demi-fossile, remède fétiche employé chez les Vounyamouési, comme autrefois chez les peuplades du Mexique pour les incantations et le traitement des maladies.

Le bois de cet arbre est jaune et bien veiné; ses branches menues et basses ont la souplesse du jonc.

A deux heures, la navigation fut reprise. Pendant trois journées consécutives, la route, d'une accablante monotonie, offrit le même paysage, les mêmes flots boisés, les mêmes plaines forestières à travers lesquelles le fleuve roulait solitairement ses eaux brunes reflétant près des bords les tiges élégantes du mnangou.

Le 29 octobre, la flottille expéditionnaire voguait, par environ 1° 40 de latitude nord et 18° 44' de longitude est (Greenwich), en face du village de Roubounga situé sur la rive droite. Elle découvrait peu après, au détour d'une île longue et étroite couverte de jungles, les hauteurs d'Oupoto, chaîne de collines à pentes cultivées et habitées par une population douce et hospitalière.

En cet endroit, le fleuve ne présente plus qu'une largeur de trois kilomètres, coupée par des flots parallèles aux rives.

De toutes parts, des canots indigènes, construits sur le modèle des caïques, se détachent et nagent aussi rapides que des flèches au-devant des steamers.

De bruyantes démonstrations, exemptes de cris hostiles, de batteries de tambours de guerre ou d'appels sinistres de trompes, acclament l'arrivée des mundelés.

Comme en 1877, Stanley et ses compagnons retrouvèrent à Roubounga « cette tranquillité d'esprit qui est le partage du petit nombre d'heureux à qui les soucis et l'anxiété sont inconnus ».

Des vivres de toutes sortes, poisson fumé et poisson frais, limaçons, hultres de marais, viande de chien, chèvres, bananes, plantains, pains de cassave, furent offerts aux voyageurs en échange de nombreux mitakos.

Le fil de laiton est la monnaie que recherchent avec empressement les natifs de Roubounga, et grâce à lui leur amitié fut acquise à Boula Matari, qui dut néanmoins pratiquer avec les chefs indigènes la grossière cérémonie brutale de l'échange du sang.

A Roubounga, ce pacte sauvage est un acte de cannibalisme. Les frères doivent se faire eux-mêmes une incision profonde dans le bras droit et sucer le sang qui s'échappe abondamment des blessures.

Cette nauséuse pratique répugne au frère blanc, qui applique avec dégoût ses lèvres sur le bras ensanglanté du chef indigène. Elle est, au contraire, pour le frère noir l'occasion de déguster le sang d'un mundélé, et il s'en acquitte avec une ferveur dont le patient se passerait fort bien.

Les indigènes de Roubounga sont anthropophages. Comme les riverains des districts d'aval, ils apportent un soin extrême et un art véritable dans l'arrangement de leur chevelure; ils réunissent en touffes une partie de leurs cheveux et les fixent derrière la tête, au moyen d'épingles de fer, comme des chignons; sur le front, ils disposent deux larges tresses terminées en pointe recourbée et qui ressemblent à s'y méprendre à deux cornes de jeune buffle.

Leur corps, de la tête aux genoux, est couvert de tatouages dont les dessins variés à l'infini offrent les multiples figures de la géométrie plane. triangles, carrés, losanges, cercles, lignes parallèles, lignes ondulées, polygones à diagonales, rosaces, etc., etc.

Ces hideuses parures sont obtenues par l'injection sous la peau de matières corrosives, injection pratiquée à l'aide d'incisions et de piqûres préalablement faites avec des couteaux particuliers. Pour mettre le sceau à l'horreur de ces prétendus ornements, chaque natif de Roubounga surcharge son cou et ses épaules de colliers de dents de singe, de monitor, d'homme et de crocodile, ou de lourds carcans faits avec des défenses de sanglier.

Lors de son premier voyage de découverte, en 1877, Stanley avait compté dans ce village quatre fusils à silex; il en retrouvait plus de cent en 1883.

L'importation de ces armes atteint au Congo des proportions inquiétantes, et dans quelques années on ne rencontrera plus au centre africain que des peuplades nègres comptant autant de fusils que d'hommes.

Fort heureusement, les nègres emploient les fusils à pierre plutôt pour faire du bruit que pour semer la mort; ils ne savent ni épauler ni viser.

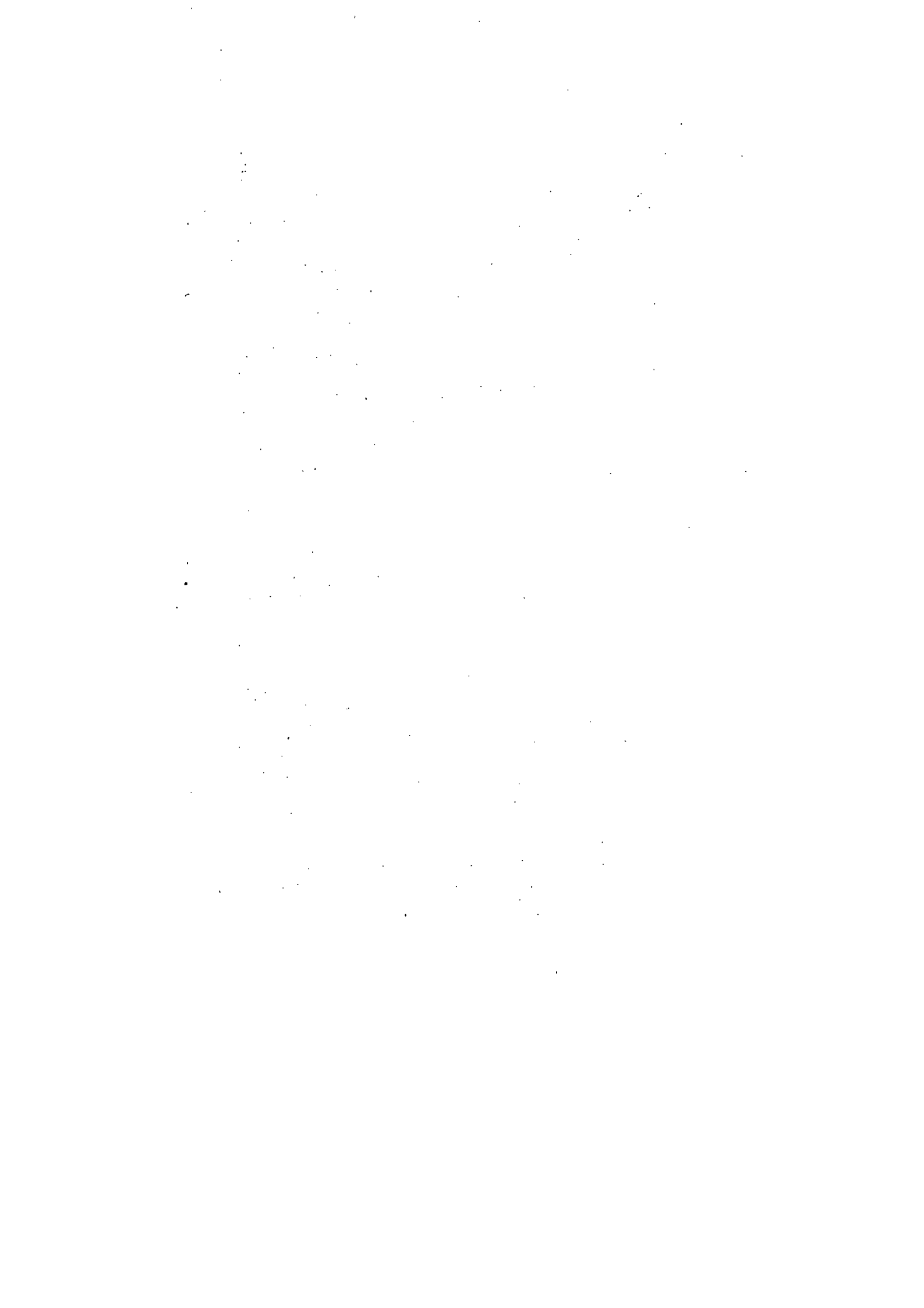
Les Roubounga obtiennent ces armes des marchands bangala, en échange de quantités considérables d'ivoire. Ce commerce n'a lieu que depuis fort peu d'années.

Leur territoire, riche en forêts vierges, en cours d'eau et en oasis de palmiers borassus est l'habitat favori de l'éléphant. Outre les défenses précieuses de ce pachyderme, les natifs recherchent comme ornement les soies épaisses et d'un noir brillant qui garnissent sa queue.

La chasse aux soies de l'éléphant est une entreprise pleine d'audace et de dangers.



UNE FORÊT VIEUX DE L'AFRIQUE CENTRALE



Les naturels s'y livrent au moyen de pièges, sortes de fosses aussi profondes qu'étroites, où l'animal prisonnier ne peut pas se retourner. On l'attaque par derrière, et avec des coutelas affilés comme des rasoirs on le dépouille d'un seul coup de son énorme appendice caudal.

Des troupeaux d'éléphants traversent fréquemment les villages indigènes sans y causer de dommages; on les rencontre près du fleuve, à l'heure de la plus forte chaleur du jour ils entrent à demi dans l'eau et, pour se défendre de l'ardeur du soleil, ils s'administrent des douches à l'aide de leur trompe.

On remarque sur les marchés divers de cette contrée des cornes de rhinocéros dont les sorciers font un usage médical; mais les natifs de Roubounga ne connaissent pas ce redoutable animal.

Le 4 novembre, les explorateurs s'éloignaient de cette localité et passaient devant le coquet village de Yakongo, dernier établissement des Roubounga.

Le fleuve venant directement de l'est se trouve comme à cheval sur le deuxième degré de latitude nord. Son ampleur augmente brusquement au pied de la dernière colline des hauteurs d'Oupoto, elle est supérieure à la largeur du Stanley-Pool, mais entrecoupée par de nombreux flots à rives sinueuses.

La végétation de cet archipel est merveilleuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre un véritable océan de verdure agitée par la brise, au milieu duquel sont comme figées les nappes grises et dormantes d'étroits et tortueux canaux.

Les borassus, les élaïs, les hyphène, les dattiers sauvages, les fougères arborescentes, les tecks, les gommiers gigantesques, les rotangs aux tiges ondulées où pendent des frondes élégantes et légères, les mangliers touffus aux racines innombrables, les bassias, forment des voûtes impénétrables, à l'ombre desquelles végètent des variétés infinies d'arbustes, d'arbrisseaux, de plantes herbacées.

Au bord de l'eau se groupent en épais massifs les arundos aux feuilles en ruban et d'un vert éblouissant, le bois d'amourette, *Mimosa tenuifolia*, dont le moindre souffle égrène les chapelets de fleurs jaune d'or; les *Aralia* aux fleurs en ombelles, plantes arborescentes auxquelles on attribue en Amérique les propriétés de la sausepareille, et dont une espèce, l'*Aralia papyrifera*, produit en Chine le papier de riz; des artocarpées, variétés minuscules de l'*arbre à pain*, arbustes à suc laiteux, à délicates feuilles alternes, laissant sur les rameaux des cicatrices annulaires brillant comme des anneaux de corail.

Et plus bas, empiétant sur le domaine liquide, nageant sur les eaux dormantes des canaux, s'étalent les fleurs et les feuilles emmêlées des nymphéas, des vallisnières et des *Pistia stratiotes*.

Sur les rives très basses, des mangliers rouges, à l'écorce d'un gris brunâtre, tachetée de byssus verdoyants, s'élèvent à des hauteurs de vingt-cinq mètres et offrent l'aspect de profondes galeries voutées, contiguës, où courent en tous sens des ramilles parasites.

La reproduction du manglier offre une particularité fort curieuse. Le premier jet sorti de terre en produit d'autres qui, au lieu de s'élever se recourbent en cerceaux vers le sol, y provignent et représentent en cet état des séries de tonnelles feuillues.

L'écorce du manglier possède une vertu astringente qui la rend propre à faire du tan.

Plus modestes que les mangliers rouges, d'un aspect plus sombre, plus ténébreux, les mangliers noirs croissent sur les rives marécageuses du fleuve à la hauteur de douze ou quinze mètres. A leurs rameaux flexibles, élevés et tendus horizontalement, pendent des filaments qui descendent sur le sol, y prennent racine et forment à leur tour des arbres aussi gros que ceux dont ils proviennent.

Dans le vert foncé de leur feuillage détonnent des fleurs couleur de rouille auxquelles succèdent des gousses allongées contenant des graines noirâtres que recherchent les ramiers et les tourterelles.

Partout la multiplicité des artocarpées et leur surprenante vigueur permettaient de croire que l'intérieur des forêts recèle le fameux arbre à pain, ce gigantesque et précieux végétal, si commun aux îles Taïti.

Le tronc de cet arbre, à peine de la grosseur du corps d'un homme, atteint plus de vingt mètres de hauteur; son écorce est textile, son bois résistant sert à la construction des huttes et des pirogues; son suc visqueux est employé comme glu.

Ses fleurs fraîches servent à faire une conserve pulpeuse à saveur aigrelette; desséchées, elles brûlent comme l'amadou.

Ses fruits globuleux, de la grosseur d'un crâne humain, contiennent une pulpe riche en fécule que l'on peut manger bouillie, grillée, cuite sous la cendre, ou desséchée et conservée. Cette pulpe possède toutes les propriétés nutritives du pain; elle est la base de la nourriture de la plupart des peuplades taïtiennes.

Les graines grillées ou cuites dans l'eau composent aussi un mets nourrissant.

Ainsi qu'on le voit, tout est mis à profit dans l'arbre à pain; sa culture

facile serait pour les habitants des districts équatoriaux de l'Afrique centrale un préservatif contre la famine.

Le 5 novembre, la flottille, suivant la rive nord du fleuve, passait en vue de bourgades dont les huttes abandonnées tombaient en ruine, puis elle découvrait de nombreuses cases d'une propreté engageante, neuves et alignées sur une longueur de deux kilomètres : c'était le village de Ndoobo.

Plus loin, les habitations en clayonnage d'Ibounda apparaissaient comme autant de cages à claire-voie couvertes d'un toit de chaume, d'où sortaient des cris d'alarme, arrachés aux habitants par la vue des steamers à vapeur.



LE MANIOC.

Stanley, se méprenant sur le sens de ces clameurs, hésita tout d'abord à atterrir devant le village.

Il fit accélérer la vitesse des embarcations, qui échappèrent à la vue des riverains derrière un flot boisé. Mais aussitôt, plus de cinquante pirogues furent détachées de la rive et coururent sus à l'escadrille d'exploration.

Les natifs d'Ibounda proposèrent aux étrangers de les escorter jusqu'à Boumba, cité métropolitaine du district de Watomba.

Arrivés dans cette capitale, les explorateurs y furent l'objet d'une manifestation chaleureuse. Myombi, roi de Watomba, sollicita lui-même l'honneur de devenir frère de sang de Boula Matari.

Une branche longue et flexible de palmier borassus fut coupée, dépouil-

lée de son feuillage, tordue et nouée à chaque extrémité. Les nœuds furent couverts de cendre de bois.

Stanley et Myombi saisirent de la main droite chaque extrémité de la branche ainsi disposée, pendant que le grand prêtre féticheur de la localité leur pratiquait sur le bras droit également une incision assez profonde pour faire jaillir quelques gouttelettes de sang.

Ce sang fut recueilli et pétri avec la cendre retenue dans les sinuosités des nœuds; puis la branche de borassus fut divisée en deux et le féticheur remit à Stanley la portion tachée du sang de Myombi, et à ce dernier la seconde portion imprégnée du sang de Stanley.

Les deux frères répétèrent la formule d'un serment dicté par le féticheur, jurèrent de conserver leur vie durant les reliques ensanglantées et se vouèrent réciproquement une amitié inaltérable.

Après cette cérémonie, les explorateurs purent en toute sécurité procéder au ravitaillement de la flottille.

Les sujets de Myombi n'hésitèrent pas à vendre très cher aux étrangers des bananes, des chèvres, des tiges de canne à sucre, des feuilles de tabac, des plants de manioc.

Les racines de cet arbuste, soumises à une préparation particulière, fournissent une nourriture substantielle, mais il faut soigneusement en extraire le suc vénéneux; la partie féculente prend alors le nom de farine de manioc ou pain de cassave.

Le 8 novembre, la flottille touchait à Yambinga, populceux village sis à une heure et demie de navigation de Boumba et aussi sur la rive droite.

La population poussa des cris hostiles en apercevant les steamers à vapeur; elle se calma cependant lorsque l'interprète de Stanley eut annoncé que les blancs venaient rendre hommage au seigneur du village, un certain Moukougou.

Ce Moukougou, flatté d'entendre prononcer son nom par des voyageurs du mpoutou, imposa silence aux braillards de son entourage, fit équiper sa pirogue de guerre, longue et étroite embarcation pouvant contenir plus de quarante pagayeurs debout, et se porta au-devant du vapeur *En Avant*.

Lorsque la pirogue indigène accosta le vapeur, un jeune garçon de la suite de Stanley lâcha par fantaisie sur le pont du navire un jeune chat-tigre peu ou point apprivoisé, maintenu d'habitude à la chaîne dans la cale du steamer. Le fauve, abusant aussitôt d'un instant de liberté, courut à l'avant du navire, bondit par-dessus le sabord et tomba d'aplomb sur ses quatre pattes au beau milieu de l'embarcation indigène.

A cette vue, Moukougou et les pagayeurs jetèrent des cris d'effroi et

s'agitèrent tant et si bien que la pirogue chavira, s'emplit d'eau et coula à pic. Les équipages des steamers opérèrent précipitamment le sauvetage, et furent assez heureux pour ramener sur le rivage tous les plongeurs timorés; quant au chat-tigre, emporté par le courant, il alla s'échouer contre un flot et échappa sous bois à la vengeance implacable de ceux qu'il avait réduits à prendre un bain accidentel.

L'incident n'eut pas les conséquences fâcheuses qu'en redoutait Stanley. Loin de garder rancune aux propriétaires du fauve, Moukougou se montra fort aimable envers les explorateurs et consentit à l'échange du sang et à la cession de terrains, sur lesquels les blancs pourraient séjourner.

D'après les renseignements donnés par Moukougou, renseignements que la science géographique ne peut accepter sans contrôle, le district de Yambinga serait une île considérable enclavée entre le lit du Congo et le cours de deux affluents de droite, dont l'un, situé au nord-est, porte le nom de Ngougiri, mais est plus connu aujourd'hui sous le nom d'Itimbiri.

Cette rivière, d'une largeur remarquable, parsemée d'îlots boisés à l'instar du Congo, fut par erreur remontée par la flottille expéditionnaire dans les journées du 9 et du 10 novembre.

Stanley s'était perdu dans le labyrinthe de canaux et ne s'aperçut de sa méprise que le soir du même jour, en atteignant près de Yankau l'endroit où l'Itimbiri est réduit soudain à une largeur de trois cents mètres. Les habitants de ce village s'offrirent, moyennant quelques articles de pacotille, à remettre les steamers en bon chemin.

Le 11, au matin, les explorateurs doublaient le confluent de l'Itimbiri et découvraient trois villages contigus, fortifiés tout récemment, palissadés, entourés d'une enceinte de broussailles et d'épines.

On distinguait derrière les palissades une forêt de lances et de coutelas brandis par une population frénétique dont les menaces et les hurlements ne laissaient présager rien de bon.

Stanley jugea prudent de n'entamer aucun pourparler avec ses sauvages et la flottille passa à toute vapeur devant ces populations disposées à prendre l'offensive.

Le 12, on longea la rive droite, où s'étend à perte de vue une plaine dépourvue de hautes futaies, mais abondante en pâturages, en prairies naturelles rappelant par la vigueur de la végétation herbacée les pampas de l'Amérique méridionale.

Cette plaine, alors inhabitée, avait été jadis occupée par les Yaloulima, tribu belliqueuse et dévastatrice, insouciante du lendemain, dont la seule industrie se borne à utiliser les ressources fournies par le sol fécond et pri-

mitif, mais qui ignore complètement les premières notions de la culture.

Les Yaloulima campent actuellement dans les nombreux et fertiles flots qui couvrent le Congo en amont de leur ancien territoire. Ils gaspillent les richesses entassées par la nature tropicale dans ces paradis en miniature, vivent de pêche, de chasse et des fruits savoureux des amomes, des bananiers et des arbrisseaux sauvages dont les frondes diverses leurs servent à fabriquer des huttes, à tisser des pagnes, à confectionner des corbeilles et des filets dans lesquels ils recueillent le poisson.

Autour de leurs installations primitives on ne voit aucune plantation, aucun essai de défrichage; leurs habitudes nomades expliquent seules ces négligences, car ils sont moins indolents, plus actifs que certaines peuplades sédentaires du bas Congo.

Sans rapports commerciaux avec les tribus environnantes, les Yaloulima fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs engins de pêche et de chasse; ils forgent très adroitement le fer et sculptent l'ivoire animal aussi bien que l'ivoire végétal.

L'ivoire végétal est contenu dans l'amande à écorce d'un noir d'ébène du *Phytelephas*, arbre magnifique nommé *corozo* par les natifs.

Ces mêmes indigènes, qui négligent l'élevage si facile des poules, des chèvres et des moutons, apportent un soin particulier à la domestication de l'iguane.

L'iguane est une espèce de lézard inoffensif, mais d'un aspect effrayant. Il atteint une longueur de deux mètres environ. Sa tête comprimée par les côtés est aplatie au-dessus; ses dents aiguës sont assez semblables à celles des lézards verts des provinces méridionales de l'Europe. Le museau, les contours des yeux et des mâchoires, sont garnis de larges écailles unies, luisantes et colorées: deux écailles plus larges que les autres placées au-dessous de ses oreilles semblent lui servir de porte-voix; une plus grande écaille de forme ovale, dont l'éclat rappelle celui des métaux polis, protège sa tête comme un bouclier. Les yeux sont énormes, en forme de boule; des tubercules, assez semblables à des pointes de diamant, sont placés au-dessus des narines et de chaque côté du cou. Une espèce de crête dentelée, composée de grandes écailles saillantes, figurant des fers de lance accotés, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure jusque sous la gorge où elle garnit le devant d'une grande poche que l'iguane peut gonfler à son gré.

Ce lézard est ordinairement de couleur verte, mêlée de jaune ou de bleu plus ou moins foncé; le ventre, les pattes et la queue sont panachés. Les teintes varient suivant l'âge du reptile.

C'est environ deux mois après la fin de la saison sèche (hiver), que les iguanes femelles sortent des profondeurs des bois des flots habités par les Yaloulima, pour aller déposer leurs œufs sur les bords du fleuve, œufs aussi gros mais plus longs que ceux des pigeons, dont la coque est blanche et souple comme celle des œufs de tortues de mer. La couvée comprend toujours un nombre impair de ces œufs, depuis treize jusqu'à vingt-cinq.

Les natifs s'en emparent et les font éclore par les iguanes apprivoisés. L'iguane-femelle assiste avec désespoir à ce rapt qu'elle est impuissante à éviter; agitée par la colère elle fait entendre des sifflements aigus, secoue sa longue queue, gonfle sa gorge, redresse ses écailles et relève sa tête hérissée de callosités. Mais, craignant l'homme, elle se retire dans le creux d'un rocher, ou dans les rameaux d'un arbre. On la voit s'élancer avec une agilité surprenante jusqu'aux branches les plus hautes, autour desquelles elle s'entortille de manière à cacher sa tête au milieu des replis de son corps.

Les Yaloulima donnent la chasse à l'iguane et poursuivent cet animal doux et pacifique avec un acharnement facile à expliquer: la chair de ce saurien, surtout celle des femelles, plus grasse et plus tendre que celle des mâles, est excellente à manger. Ils choisissent de préférence le moment où les iguanes repus se reposent sur les rameaux qui penchent au-dessus du fleuve.

La douceur naturelle de ce lézard jointe à l'espèce de torpeur à laquelle il est sujet lorsqu'il a avalé une grande quantité d'insectes et de feuilles d'arbres, lui donne une apathie, une tranquillité qui le rendent, malgré son agilité, incapable de se soustraire aux chasseurs.

Il s'apprivoise facilement et devient aussi familier que le chat domestique, avec lequel il partage la faculté de voir pendant la nuit.

Les yeux de l'iguane peuvent se dilater de manière que la plus faible lumière leur permet de découvrir des proies microscopiques.

En amont des flots habités par les Yaloulima, éleveurs d'iguanes, le fleuve descend du sud-est et sort par un étroit canal de l'expansion lacustre parsemée d'îles verdoyantes qu'il forme en face de l'embouchure de la grande rivière Arouhouimi.

C'est avec une certaine appréhension que Stanley approchait de cet important affluent de droite où en 1877, dans son aventureux voyage de découverte, il avait soutenu de rudes combats pour défendre sa vie et celle de ses compagnons contre la férocité des riverains cannibales.

Il y arriva dans la journée du 15 novembre, vers trois heures de l'après-midi.

Il fit stopper la flottille près de la rive gauche, en face des grands villages occupés par les belliqueuses et puissantes tribus de l'Arouhouimi, et distribuer aux équipages des armes et des munitions pour le débarquement et pour l'installation immédiate d'un camp retranché.

Ces préparatifs et ces mouvements furent aperçus par les indigènes de la rive droite qui se rassemblèrent aussitôt en poussant leur cri de guerre, frappant sur leurs énormes tambours et simulant un combat par leurs gestes désordonnés.

Mais deux pirogues de guerre seulement s'avancèrent en reconnaissance jusqu'à une distance respectueuse du point où les équipages de l'expédition avaient établi le camp et où, conformément aux instructions de Stanley, tous ses hommes, affectant la plus complète indifférence pour les natifs, étaient assis immobiles et envoyant dans l'espace les spirales de la fumée de leurs pipes.

Les vedettes des cannibales, après avoir contemplé pendant plus d'une heure ces pacifiques étrangers fumant autant que les cheminées de leurs embarcations à vapeur, se replièrent vers les villages de la rive droite et, dès leur retour, les roulements des tambours, les cris et les danses caractéristiques reprurent de plus belle.

Stanley, qui s'était déterminé à braver ces frénétiques batailleurs, leva le camp, regagna les bateaux, traversa la rivière et passa à toute vapeur devant les villages hostiles, en serrant la rive de près.

La stupéfaction des natifs fut au comble. Les cris, les batteries de tambours, les contorsions cessèrent, la rive n'offrit plus que des spectateurs ahuris, frappés d'un mutisme subit, suivant des yeux les trois steamers qui, pavillon au vent, chassant bruyamment par leurs cheminées des nuages épais de fumée, révolutionnant les eaux, agitant leurs roues, filant avec une rapidité vertigineuse, étaient montés par des équipages occupés à étaler des étoffes soyeuses et miroitantes, des fusils aux canons d'acier, des bibelots, des articles divers de couleurs éclatantes, et à inviter de la voix et du geste à la paix et à l'amitié.

A peine les steamers furent-ils hors de vue, que les chefs des villages de l'Arouhouimi résolurent d'envoyer des pirogues à la recherche des embarcations des blancs, pour supplier ces derniers d'entrer en négociations avec eux.

Les délégués rencontrèrent les vapeurs ancrés dans une petite baie, derrière les grands arbres d'un flot parallèle aux rives.

Des négociations pacifiques furent aussitôt entamées de part et d'autre; Stanley remit aux chefs indigènes des présents qui furent acceptés et

l'expédition fut autorisée à s'établir près des villages de l'Arouhouimi. Basoko ou Basongo.

Cette rivière, peu profonde et émaillée d'îlots, est la principale tributaire du versant oriental du Congo. Elle prend sa source au pays des Niam-Niam et reçoit sur la rive gauche un affluent très important appelé Népoko, dont la source présumée est voisine du lac Albert-Nyanza.

Visitée par divers explorateurs sur différentes portions de son cours, elle a été baptisée de divers noms : *Ouelli*, par Schweinfurth en 1870; *Beré*, par le docteur grec Potagos en 1876; *Ouerré*, par le docteur Juncker en 1880 et enfin *Arouhouimi-Biyerré*, par Stanley en 1893.

Stanley remonta le Biyerré pendant les journées des 18, 19 et 20 novembre, et son ascension fut arrêtée par les rapides d'Yambouya, à trois cents kilomètres de son embouchure.

Les deux rives de l'Arouhouimi sont couvertes de villages basokos, riches en ivoire et en produits africains. La structure des huttes est fort originale et diffère essentiellement de celle des huttes composant les villages rencontrés sur les bords du Congo : les cabanes en forme de tourelles sont surplombées d'une toiture qui a l'aspect d'un énorme éteignoir.



TANBOUR DE GUERRE.

Les populations sont entièrement sauvages et n'ont pour attaquer ou se défendre que les lances, les arcs, les flèches et les boucliers; fort craintives, elles demeureraient frappées de terreur à la vue des vapeurs et ne tentaient contre eux aucune poursuite. Elles possèdent néanmoins de nombreuses pirogues taillées dans des troncs de teck et ornées sur leurs flancs de sculptures habilement exécutées et représentant le plus souvent des crocodiles, des hippopotames et des pagaies.

Les Basoko sont remarquables par leur haute stature et par leur force musculaire. Leur peau est d'un beau noir foncé; leur chevelure n'est pas, comme chez les tribus d'aval l'objet d'un soin particulier : maintenue courte, elle est enroulée sur le sommet de la tête et couverte d'une coiffure basse ayant la forme du chapeau porté par le clergé arménien.

Le 24 novembre, l'expédition, de retour au confluent de l'Arouhouimi-Biyerré, quitta le district des Basoko et poursuivit sa route vers l'est-sud-est, sur le fleuve réduit à une largeur de trois mille mètres et parsemé d'îlots.

Le lendemain, elle croisait un essaim de petites barques indigènes d'où sortaient des gémissements, des plaintes incessantes.

Stanley redoutait un conflit, mais sa crainte ne fut pas de longue durée, car l'innombrable flottille indigène passa près des vapeurs sans tenter aucune démonstration belliqueuse.

On croyait voir une cité flottante et entendre les clameurs désespérées d'une population surprise par l'inondation ou l'incendie.

Plus loin, de chaque côté du fleuve, des monceaux de cendres noires marquaient l'emplacement de nombreux villages.

Les districts tour à tour côtoyés dans la journée du 26 avaient été récemment dévastés: les villages n'étaient plus que décombres fumants; les plantations, les palmiers et les bananiers étaient roussis par les flammes; les populations ruinées, désarmées, en proie à la plus vive désolation, se pressaient sur les bords du fleuve, s'entassaient dans des milliers de pirogues étroites et s'apprétaient à fuir vers les contrées d'aval. On assistait à l'exode de tout un peuple.

Les explorateurs ne tardèrent pas à connaître la cause de cette lamentable migration. Ils avaient passé à terre la nuit du 26 au 27 novembre, non loin des villages d'Yombourri, presque en face de la rivière Loubiranzi, affluent de gauche.

À l'aube du 27, le campement de l'expédition était enveloppé par un brouillard insolite dû à l'incendie des villages, des landes et des forêts des environs. Vers huit heures, les nuages de fumée s'évanouirent dans l'espace, et les équipages regagnèrent avec armes et bagages les embarcations à vapeur.

La flottille s'éloigna de ces sombres parages et apprit, quelques heures plus tard, sur la rive droite, non loin des villages habités par les peuplades Mawumbé, ce qui avait amené la ruine et la dépopulation des districts côtoyés au cours des journées précédentes.

Les bandes d'Abéd-ben-Selim, les Arabes chasseurs d'hommes venus de Nyangwé, campaient sur les bords du Congo. Ces bandits aux fez écarlates, aux burnous d'une blancheur immaculée, s'étaient abattus, le mousquet d'une main et la torche de l'autre, sur le pays des Basoko.

Comme naguère à Taborah, à Oudjidji, à Nyangwé, Stanley fut le bienvenu parmi les brigands, commerçants de bois d'ébène.

Abéd-ben-Selim fit visiter aux explorateurs ses tentes et les richesses qu'elles contenaient: plus de quinze cents créatures humaines, vieillards, hommes, enfants et femmes, attachés à des chaînes, étroitement gar-

rottes et destinés à former ces bandes d'esclaves, marchandise avidement recherchée sur les marchés de la côte orientale de l'Afrique.

Tandis que les Zanzibarites de l'expédition échangeaient des poignées de main et des accolades avec les bandits parlant la langue du pays natal, Stanley et Roger écoutaient, le cœur plein d'amertume et de rage devant leur impuissance à délivrer les misérables victimes, les récits effrontés d'Abed, cet incurable suppôt de la traite.

Avec une loquacité doublée d'une pantomime cynique et de regards



UN MASSACRE D'ESCLAVES.

où perçaient le triomphe et la joie, Abed-ben-Selim exposait le succès inespéré des razzias infâmes qu'il venait de pousser pour la première fois si avant dans l'ouest. Il escomptait complaisamment le dépit de son rival de Nyangwé, le nabab Dougoummbi, obligé de constater sous peu de jours la valeur et la quantité de marchandise humaine ramenée des districts basoko par les flibustiers d'Abed.

La satisfaction de ce vieillard vil et inhumain navrait les explorateurs blancs. Un instant le projet de délivrer les captifs traversa leur âme généreuse ; malheureusement l'entreprise était au-dessus de leurs forces :

ils ne pouvaient que briser les fers de ces malheureuses créatures; mais comment assurer leur existence? il leur était impossible de les soustraire à la famine.

Le remède était pire que le mal; il pouvait en outre entraver la marche de la civilisation dans ces contrées lointaines et compromettre gravement la sécurité des blancs près de s'y fixer.

Les hordes des traitants, pourvues de fusils perfectionnés, constituaient une armée dix fois supérieure en nombre aux troupes zanzibarites et haoussas dont disposaient les agents de l'Association.

Stanley quitta donc, bien à regret, en excellents termes, le vieil Abedben-Selim, chef de ce ramassis de flibustiers arabes, et se dirigea vers les chutes qui depuis 1876 portent le nom de Stanley-Falls.

Il arriva, le 1^{er} décembre, près de l'île des Vouenya, à un mille en amont des chutes.

En cet endroit le Congo présente une largeur de douze cents mètres. Les steamers ne pouvaient passer entre les falaises rocheuses de l'île des Vouenya et l'escarpement des berges du fleuve, sans être aperçus par les sauvages riverains.

Les trois vapeurs jetèrent l'ancre à une faible distance de la rive septentrionale, et la baleinière *l'Éclaireur*, montée par le guide interprète, s'avança vers les villages vouenya.

Elle revint bientôt ayant à son bord les principaux chefs indigènes désireux de conférer avec Stanley, ce mundélé qu'ils avaient jadis pourchassé comme une bête fauve.

L'entrevue fut des plus cordiales. Après une palabra fort longue et des accolades que les blancs étaient loin de souhaiter, ces derniers obtinrent l'autorisation de parcourir les environs de la première cataracte et de rechercher le meilleur emplacement pour l'édification d'une station.

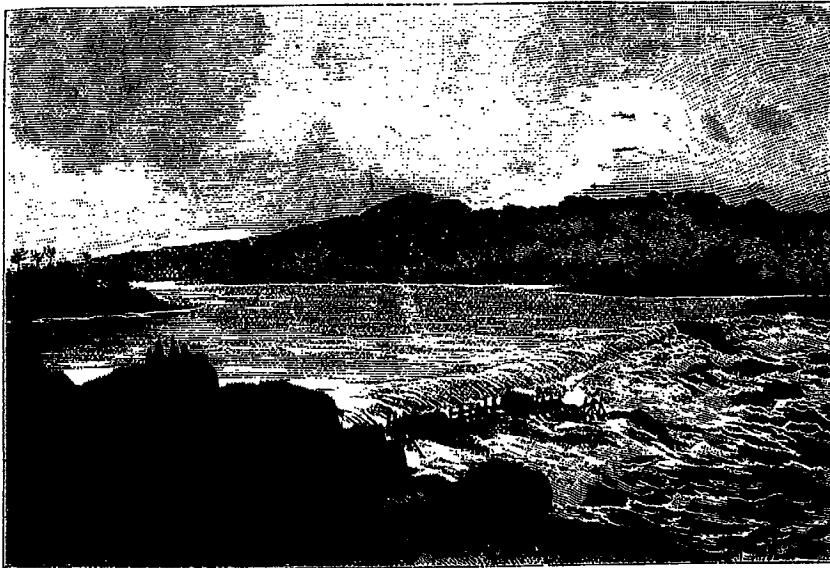
Le choix de Stanley s'arrêta sur l'île Ouana-Rousari, d'un accès facile, salubre, fertile et peuplée, située au beau milieu du fleuve, environ à quatre kilomètres en amont de la première chute.

Cette île, d'une longueur approximative de deux kilomètres, est sur certains points large de six à sept cents mètres; elle renferme de nombreuses agglomérations de huttes formant des rues régulières, presque tirées au cordeau, les unes parallèles, les autres transversales à angles droits.

Les habitants, nègres vouenya, sont très industriels et très inventifs. Excellents menuisiers, ils sont très habiles à fabriquer des caisses de bois carrées, ressemblant à des chapelières, où ils entassent les perles, les

coquilles et les baies qui constituent leur monnaie courante; ils filent aussi en mattres-cordiers les fibres des palmiers hyphoëne et des bananiers; ils fabriquent avec l'ivoire, qui abonde chez eux, les ustensiles les plus communs, des pilons à broyer le manioc, des jouets d'enfants, etc., etc.

Les conciliabules entre Stanley et les chefs du pays durèrent toute une semaine. Enfin le 10 décembre, les traités de cession de l'île Ouana-Rousari et le droit pour les blancs de bâtir et de séjourner dans cette propriété des Vouenya furent solennellement approuvés. Le drapeau de l'Association

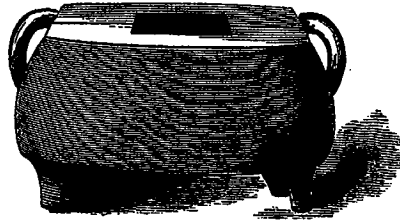


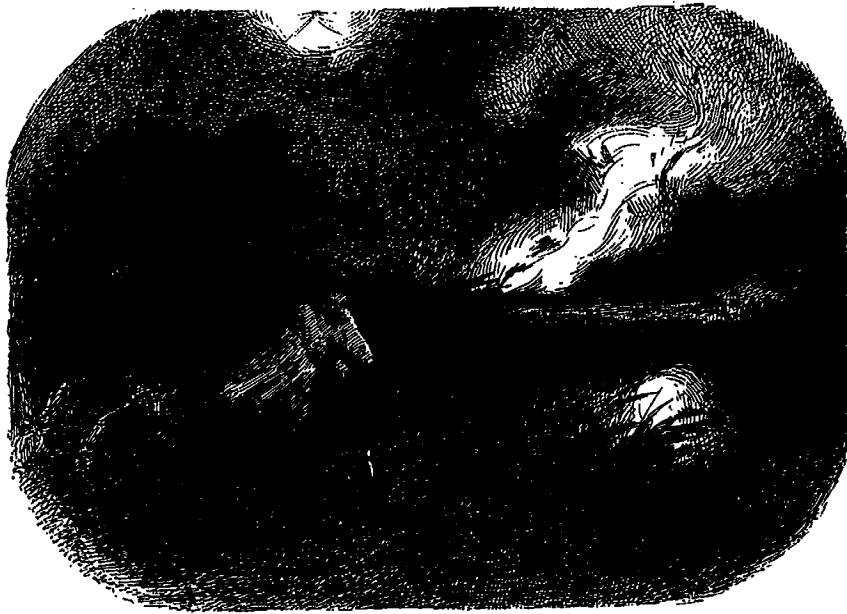
VUE DE L'ÎLE OUANA-ROUSARI (STATION DE STANLEY-FALLS).

fut solennellement hissé sur les eaux du Congo, au cœur même de l'Afrique, presque à égale distance de Banana et de Zanzibar, entre les deux océans.

La fondation de Stanley Falls-Station, couronnement en quelque sorte de l'œuvre africaine de l'Association internationale, devait être confiée à Roger. Malheureusement l'explorateur belge, dont la santé était fort compromise, ne put se charger de cette tâche aussi lourde qu'honorable. L'Anglais Bennie, mécanicien du *Royal*, fut laissé à Ouana-Rousari avec dix Zanzibarites, vingt Haoussas et des provisions de vivres pour une année.

Stanley, avant de quitter le poste avancé des Falls, envoya, *via* Nyangwé, un courrier au lieutenant Storms, chef de la station de Karéma, pour l'informer que le drapeau bleu à étoile d'or flottait à cent lieues à peine de l'extrémité septentrionale du lac Tanganika.





CHAPITRE XIII

Retour de Stanley et Roger à Léopoldville. — Troisième incendie de Bolobo-Station. — Rentrée de Roger en Belgique. — Hanssens est nommé chef de l'expédition du haut Congo.

STANLEY quitta l'île d'Ouana-Rousari le 11 décembre. Il retournait à Léopoldville avec Roger dont la santé laissait beaucoup à désirer.

Le départ ne fut pas entravé par les populations riveraines et le voyage s'effectuait rapidement, lorsqu'un accident imprévu, ce fut le seul heureusement, vint retarder la descente de la flottille. Le *Royal*, privé de son excellent mécanicien Bennie resté aux Falls, toucha le 15, au détour d'un flot, contre une sorte de snag énorme,

arbre flottant dont les branches soutinrent le steamer et l'empêchèrent de sombrer. Le renflouage ne fut achevé qu'après quatre jours de travail.

Le 20 décembre, la flottille stoppa au pied des collines d'Oupoto. Stanley, après des pourparlers avec les notables de la contrée que lui concilièrent son habileté et sa générosité habituelles, obtint la concession d'un vaste territoire pour l'établissement d'une station, et le drapeau de l'Association fut arboré sur ce point, entre les Falls et le district d'Iboko.

Cinq jours après, l'expédition atterrissait chez les Bangala. Mais Stanley n'eut point la bonne fortune de rencontrer son frère de sang Matamviké; il l'attendit inutilement pendant deux jours et partit pour échapper aux obsessions avides des sous-chefs et arrière-chefs bangala. En les quittant, l'agent général de l'Association promit de leur envoyer un blanc qui les enrichirait par ses nombreux cadeaux.

Le 29, la flottille s'arrêtait à l'embouchure du Loulougou et le même jour, sur la demande des indigènes, le drapeau étoilé d'or flottait sur le district de l'Ouranga.

Le 1^{er} janvier 1884, Stanley et Roger racontaient les circonstances heureuses de leur voyage aux lieutenants Van Gele et Coquilhat qui, grâce à leurs intelligents efforts avaient installé sous l'Équateur un établissement aussi confortable que propice.

Le 12 janvier, ils retrouvaient à Loukoléla M. Glave et ses hommes en parfaite santé et s'entendant à merveille avec les natifs, dans la ravissante clairière artificielle d'une forêt tropicale, sur laquelle ils avaient conquis un fertile domaine qu'enrichissaient des habitations hospitalières, des hangars bondés de matériel et de marchandises, des étables et des pouilliers pourvus d'hôtes nombreux et assurant pour de longs mois, à la garnison laborieuse de ce poste, des réserves contre la famine.

La dernière heure du séjour de Stanley à Loukoléla fut troublée par une désastreuse nouvelle arrivée du sud.

La station de Bolobo, relevée de ses cendres grâce aux efforts réunis de Brunfaut et Liebrechts avait été entièrement détruite par un incendie dans la nuit du 13 au 14 janvier.

Les sujets d'Ibaka n'avaient point pardonné à Boula Matari la rançon des huit cents mitakos, et ils avaient, dès qu'ils apprirent le retour imminent de Stanley, dirigé contre Bolobo-Station une attaque aussi lâche qu'impossible à réprimer.

A la date du 13 janvier, les populations des villages voisins de Bolobo-Station avaient processionnellement conduit à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un trafiquant bayanzi qui, pendant sa vie, avait contre-

balancé, grâce à ses richesses énormes. l'influence du roi Ibaka lui-même.

Ce jour là, Brunfaut et Liebrechts, retenus à leur poste en prévision de l'arrivée de Stanley, avaient refusé d'assister aux cérémonies, si répugnantes pour eux de l'inhumation.

Par caprice, ou mieux pour se venger du refus des blancs, les Bayanzi creusèrent la fosse du défunt au pied du morne sur lequel s'élevaient les bâtiments de la station, et ils s'évertuèrent à donner aux ordalies de l'enfouissement un appareil inusité.

Des sacrifices humains supplémentaires eurent lieu sur la tombe; les chants, les danses en chœur, les battements de mains, les batteries de tambour, les sonneries de trompe, les jongleries, et surtout les libations, furent continués par les assistants bien après le coucher du soleil.

Sans prendre garde au vacarme produit par ces réjouissances funèbres, les commandants de Bolobo regagnèrent à la nuit tombante l'habitation provisoire où ils couchaient depuis le dernier incendie de la station, en attendant que le corps de logis principal, encore en voie de construction, fût en état de les recevoir.

Avant de se livrer au repos, les deux pionniers belges passaient l'inspection minutieuse de leur domaine. L'ordre et le calme régnaient sur le morne de Bolobo. Les hommes de couleur dormaient près de leurs chimbecks de feuillage, groupés à quelques mètres de l'asile des blancs, à l'exception des gardiens de nuit allant et venant sur le plateau; le monstre-fusil, canon fétiche de Liebrechts, reposait silencieux sur son affût de bois ferré.

Arrêtés un moment sur le seuil de la hutte où ils comptaient se reposer des fatigues d'une journée bien remplie, le lieutenant Liebrechts et son ami Brunfaut regardèrent, à la lueur des feux de nuit, les nègres bayanzi dansant des rondes infernales.

Les cris rauques, les ricanements de cette sauvage multitude montaient jusqu'aux deux pionniers et résonnaient à leurs oreilles comme les aboiements d'une meute innombrable altérée de sang.

« Ne croirait-on pas que ces noirs veulent réveiller par leurs clameurs le mort qu'ils viennent d'enterrer? dit Brunfaut. Ils ont juré sans doute de nous empêcher de dormir.

Que ces gaillards s'amusent comme ils l'entendent, répliqua le lieutenant; je tombe de sommeil, et, fussent-ils assez audacieux pour venir pendant la nuit s'exercer au tir de mon canon Krupp, ils ne m'empêcheraient pas de dormir.

— A propos de canon, ajouta Brunfaut, il serait bon, mon cher lieutenant, de réparer un oubli que nous avons commis aujourd'hui même en déplaçant et replaçant le matériel et les munitions dont nous disposons. Les cartouches des winchesters, les gargousses et les charges du krupp, toutes nos munitions de guerre sont entassées pêle-mêle dans le nouvel arsenal, mais ce bâtiment est encore dépourvu de portes. Il serait prudent de faire transporter ces engins dans la cabane où nous logeons. »

Le sage avis de Brunfaut fut approuvé par l'officier d'artillerie qui, luttant courageusement contre un sommeil de plomb, fit transporter par une escouade de Zanzibarites réveillés à cette intention toutes les munitions de guerre dans la hutte d'herbages, sous les couchettes des deux commandants.

L'exécution de ces mesures d'ordre demanda plusieurs heures pendant lesquelles les nègres bayanzi continuèrent au bas de la colline leur infernal sabbat.

« Enfin, nous pouvons maintenant songer au repos. Bonsoir, Brunfaut; je dors debout, je me jette sur mon lit de camp.

Et ce disant, Liebrechts s'étendait en effet sur sa dure couchette, sans prendre même la peine de se déchausser.

Brunfaut procéda comme d'habitude aux détails de sa toilette de nuit. Il ôta un à un ses vêtements de flanelle blanche, s'enveloppa dans une ample gandourah en laine, et se glissa lentement dans le sac de toile étendu sur son lit de camp, de façon à ne pas déranger sa couverture de voyage, merveille de l'industrie européenne, où le talent d'un habile tisserand avait fidèlement représenté deux lions de l'Atlas se disputant à coups de griffes une pintade ensanglantée.

Cette couverture avait valu à son possesseur de nombreuses et respectueuses protestations d'amitié de la part des indigènes, et bien des fois les femmes d'Ibaka, les reines de Bolobo, avaient jeté sur elle des regards pleins de désirs et d'admiration.

Avant d'éteindre la chandelle fumeuse qui répandait dans la hutte une clarté douteuse, Brunfaut, par précaution et par habitude, fit jouer les gâchettes de ses revolvers, placés tout chargés sur une caisse d'emballage lui tenant lieu de bureau et de table de nuit. Puis, après s'être assuré du bon fonctionnement de ses armes, le pionnier jeta les yeux sur son chronomètre qui marquait onze heures et souffla sa lumière.

Au dehors le vacarme des Bayanzi avait cessé; mais Brunfaut percevait confusément les bruissements de centaines de créatures humaines, marchant

à pas de loup sur le flanc oriental de la colline de Bolobo, parmi les tiges desséchées des grandes herbes qu'avait roussies un récent incendie.

« Les sauvages manifestants ont terminé leurs funèbres ébats, dit Brunfaut dans les ténèbres. Les braillards se retirent et paraissent avoir enfin compris que la nuit est faite pour dormir. Bonsoir, Liebrechts ! »

Ce dernier n'entendit pas les paroles de son compatriote ; il dormait du plus profond sommeil. Brunfaut ne tarda point à en faire autant.

Mais à vingt mètres de la hutte occupée par les blancs, des centaines de Bayanzi s'apprêtaient à consommer le crime le plus lâche et le plus odieux.

Pendant que ces bandits sacrifiaient la veille, sur la tombe du trafiquant, des femmes, des enfants et des esclaves mâles, un potentat du district de Bolobo, mfoumi de village appelé Mondombero, ennemi implacable de Stanley et proche parent du défunt, avait appris aux assistants le retour immédiat de Boula Matari à la station, et réveillé contre les mundelés, par des paroles pleines de mensonges et d'odieuses calomnies, la haine des Bayanzi et leurs penchants au crime.

Encouragé par les clameurs et les approbations enthousiastes de ses auditeurs, Mondombero leur suggéra l'idée de traîner les victimes qu'ils avaient immolées et décapitées jusqu'au sommet du morne de Bolobo, pour les brûler dans l'in-

cidie des demeures des enfants et des serviteurs de Boula Matari.

Cet inqualifiable projet ne rencontra aucune opposition parmi les noirs qu'avait froissés le refus des mundelés d'assister à la cérémonie des funérailles.

Néanmoins, le moment de l'autodafé prémédité fut remis à une heure avancée de la nuit. L'obscurité sourit toujours aux lâches vengeances.

C'était donc l'écho affaibli de la marche de ces conspirateurs incendiaires que Brunfaut avait vaguement perçu peu d'instant avant de s'endormir.

Si l'explorateur eût pu alors observer les manœuvres des indigènes, il eût été surpris de voir sur la pente dénudée de la colline de Bolobo une



MONDOMBERO.

(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

forêt de brandons enflammés s'avancant lentement et détachant au souffle léger de la brise nocturne une nuée d'étincelles.

La bande criminelle gravit la colline sans éveiller les soupçons des sentinelles zanzibarites préposées à la garde du poste, mais accroupies, oublieuses de la consigne, devisant et fumant, les pieds dans les cendres d'un feu de bivouac, le dos appuyé à la cabane où reposaient les maîtres endormis.

Cette demeure rustique, quartier général provisoire des commandants de Bolobo, fut en un instant entourée par un ramassis d'incendiaires conduits par Mondombero.

Le mfoumi réclama l'honneur de mettre lui-même le feu à la demeure des enfants de Boula Matari. Il s'approcha de la hutte, et communiqua aux parois d'herbes sèches la flamme d'un brandon qu'il avait arraché des mains d'un de ses acolytes. Cette prouesse fut accueillie par les chants d'allégresse et de triomphe des noirs.

A ce bruit, Brunfaut s'éveilla en sursaut; il entrevit, comme au sortir d'un cauchemar effroyable, les jets de flamme qui serpentaient et lézardaient de rouge les fissures des murs de sa cabane, et eut aussitôt l'instinct du danger qui le menaçait.

D'un bond il s'élança hors de sa couche, courut au chevet du lit de Liebrechts, secoua avec énergie le malheureux dormeur, puis tous deux, affolés, mus par le seul sentiment de la conservation, sans songer à sauver du désastre le moindre objet, la moindre valeur, se ruèrent contre la porte, l'ouvrirent d'une poussée désespérée et coururent vers les chimbecks des hommes de couleur en jetant des cris d'alarme.

Deux minutes plus tard, les cartouches, les gargousses et la provision de poudre entassées par prudence sous les lits de camp des pionniers détonaient avec une explosion formidable; la hutte volait en éclats, et les parcelles flamboyantes allaient incendier les bâtiments adjacents pour la plupart recouverts de chaume.

Entre-temps la horde incendiaire ne restait pas inactive. Disséminées sur le plateau, les bandes de Mondombero promenaient de hangar en cabane leurs torches enflammées.

Arrivés aux chimbecks des hommes de couleur, les blancs constatèrent avec désespoir que leurs serviteurs avaient déserté en masse, privant ainsi leurs chefs de tout secours, de tout espoir d'arracher aux flammes envahissantes les ballots de marchandises, le matériel, l'outillage, les armes renfermés, deci delà, dans des hangars encore épargnés par les assaillants.

Navrés, le désespoir dans l'âme, ruinés, privés de leurs bagages person-

nels, Brunfaut et Liebrechts, songèrent à fuir la fureur dévastatrice des indigènes; ils gagnèrent en toute hâte sur les bords du fleuve, l'endroit où d'habitude les embarcations de service battant pavillon bleu étaient amarrées.

Aucune pirogue ne se trouvait dans cette baie, où le fétichiste Ibaka venait chaque jour accomplir, en compagnie d'une de ses épouses, une ordalie de désensorcellement.

Brunfaut et Liebrechts crurent entendre au loin, sur la nappe immobile du fleuve, le bruit cadencé de pagaies frappant simultanément les eaux et scandant les conversations animées de rameurs zanzibarites.

L'égoïste garnison noire de Bolobo-Station avait, en désertant, enlevé aux deux commandants une dernière branche de salut.

Les deux infortunés, si brutalement arrachés aux douceurs du sommeil, durent passer le restant de cette nuit terrible cachés dans les massifs de hautes herbes et de fougères arborescentes qui les dérobaient à la vue de bandits plus féroces que les hyènes, mais les laissaient exposés aux attaques incessantes, aux piqûres douloureuses de légions de moustiques et d'innombrables vampires ailés.

A l'aube du 14 janvier, après des heures de souffrances et d'angoisses impossibles à décrire, le malheureux Brunfaut, les membres déchirés, ensanglantés par les ronces et les insectes, puisait dans son caractère énergique assez de stoïcisme pour rire avec son compagnon d'infortune de leur situation précaire.

« Quel heureux mortel vous êtes, je pourrais dire même quel veinard, mon cher Liebrechts! Vous échappez au désastre avec des vêtements et une paire de grosses bottes inusables; moi, à part la pauvre gandourah qui pend comme une loque sur mes épaules, je suis aussi nu qu'un ver de terre. et je me demande à quel tailleur je m'adresserai pour reconstituer ma garde-robe.

— On peut se passer de vêtements, mon pauvre ami, le moanga est une saison peu pluvieuse. Mais comment nous soustraire aux poursuites des indigènes, où aller et surtout comment éviter les tortures atroces de la faim?

— Oh! le hasard providentiel a dans notre malheur assez bien fait les choses. Il nous a sauvés du danger imminent d'être déchiquetés comme des obus sous l'impulsion de plus de cent kilos de poudre; il pourvoira à notre avenir. La flottille de Stanley ne peut tarder à être en vue. Le mieux est de rester momentanément blottis dans nos cachettes. »

Deux heures après, Brunfaut désignait du doigt à Liebrechts, dont

l'estomac indocile réclamait impérieusement son premier déjeuner, une dizaine de petites barques remontant péniblement le Congo.

« Nous sommes sauvés, lieutenant; voici notre ami Mabouna, le commerçant bateké, pourvoyeur habituel de la station française établie par le docteur Ballay à Mbossi (embouchure de la Likouba) et qui nous apporte fréquemment en échange des poissons fumés, des rats desséchés et autres comestibles du même genre qui, dans les circonstances présentes, nous paraîtront des mets exquis. »

Brunfaut ne s'était pas trompé. Les pirogues hélées par les deux infortunés commandants de Bolobo accostèrent la rive.

Mabouna, qui plaçait l'amour du lucre au-dessus de tout autre sentiment, opéra le sauvetage des enfants de Boula Matari moyennant des promesses de cadeaux considérables.

On convint de nager à la rencontre de la flottille d'expédition du haut Congo qui, selon toutes probabilités, devait se trouver encore dans les parages de Loukoléla.

La journée du 14 amena la découverte des déserteurs de Bolobo-Station campés sur les bords d'une anse de la rive droite.

Ces serviteurs infidèles reconnurent leurs torts et se placèrent de nouveau sous le commandement des maîtres qu'ils avaient lâchement abandonnés au moment du péril.

Le 15 au matin, la flottille de Stanley, augmentée des pirogues des Bateké, des chefs blancs et de la garnison de Bolobo, s'arrêtait au pied du morne dévasté deux jours auparavant par les sauvages.

Ces forces coalisées débarquèrent, et campèrent dans les journées du 15, du 16 et du 17 sur la hauteur où par trois fois, les turbulents Bayanzi avaient exercé leurs ravages en haine de l'agent général de l'Association.

Ibaka accourut en toute hâte avec une suite nombreuse de sous-chefs et de notables bayanzi pour déclarer aux blancs qu'il était resté étranger au crime commis par une faction de Bayanzi, âmes vendues de Mondombero.

Les termes sincèrement indignés dont se servit le roi de Bolobo pour flétrir l'odieuse conduite des incendiaires persuadèrent Stanley, qui consentit, sur la demande des indigènes présents, à laisser sur le plateau trois fois ruiné les deux commandants Liebrechts et Brunfaut avec un renfort imposant d'hommes de couleur. Mais Brunfaut réclama et obtint l'autorisation de descendre avec la flottille jusqu'à Léopoldville, pour y

reconstituer autant que faire se pouvait sa garde-robe et celle de son compagnon.

Roger, gravement malade et autorisé dès cette époque à rentrer en Europe, se défit généreusement, en faveur de ses compatriotes dépouillés, d'une partie de son bagage d'explorateur.

Le 18, la flottille touchait à Kwamouth, où le lieutenant Pagels activait les travaux ébauchés par le regretté Janssen.

La situation de ce poste avait été admirablement choisie; les natifs, à l'instar de leur chef Makouenntcho, se montraient constamment favorables à la garnison étrangère.

Dans la soirée du 18, Stanley inspectait le poste de Msuata commandé par Ali-ben-Juana, le nyampara zanzibarite, témoin inconsolable de la catastrophe qui avait coûté la vie à son jeune maître. Il y rencontra le docteur Simms, chef de la *Livingstone Inland Congo Mission*, remontant le fleuve avec l'intention d'aller établir une maison évangélique à Misongo, chez les Bateké, devant Tchoumbiri.

Le 20, les voyageurs blancs de la flottille admiraient le développement pris par la station de Kinchassa, sous le commandement de M. Swinburne, l'un des agents les plus dévoués à l'œuvre de l'Association internationale.

Après deux heures de halte au port de la capitale du moyen Congo sur le Stanley-Pool, les bateaux jetaient l'ancre dans la baie de Léopoldville.

La future métropole du centre africain prospérait à merveille sous l'impulsion active et intelligente de son architecte de génie, le lieutenant Valcke; les maisons s'élevaient sur une ligne imposante le long de la terrasse bordée de plantations ravissantes; les magasins étaient fournis de vivres, de munitions, d'effets de campement et d'habillement et les habitants blancs et noirs, bien que tout récemment privés des soins du docteur Van den Heuvel, y jouissaient d'une santé parfaite.



UN COMMERÇANT BATEKÉ DE LA RIVE DROITE
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Après une absence de près de cinq mois (146 jours), Stanley ramenait intacts à Léopoldville les trois vapeurs *l'En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.* et la baleinière *l'Éclaireur*.

Les équipages des quatre embarcations avaient résisté aux fatigues de ce long et pénible voyage. La mort n'avait fait aucune victime parmi les membres de l'expédition.

Malheureusement, Roger et Stanley avaient été, durant ces cinq mois, cruellement éprouvés par la maladie.

L'explorateur belge, gravement atteint de la fièvre comateuse, se trouvait dans un état de santé assez critique pour que son retour immédiat en Europe fût ordonné.

Ce valeureux champion *récidiviste* de l'exploration africaine, dont le nom est étroitement lié aux tentatives des Belges dans l'Afrique centrale, tant à la côte orientale que sur les bords du Congo, jusqu'à la station extrême des Falls, fut assez heureux pour regagner, en avril 1884, le sol du pays natal.

Les nombreux amis et admirateurs de ce voyageur infatigable lui firent à la gare de Bruxelles une ovation chaleureuse.

« J'ai eu le plaisir, écrivait l'un d'eux le 1^{er} avril, de serrer la main à notre vaillant compatriote Roger, qui part demain pour Blandain, dans le Tournaisis, où il va se reposer dans sa famille. Il est encore très souffrant; ses jambes sont affreusement ulcérées; il est complètement sourd de l'oreille gauche.

« Mais ces inconvénients momentanés n'abattent pas son courage; il témoigne déjà du désir de retourner en Afrique aussitôt sa santé rétablie. »

Quant à Stanley, le long voyage pendant lequel il avait exploré le haut Congo sur un parcours de dix-sept cents kilomètres, fondé la station de Loukoléla, atteint l'île Ouana-Rousari en tête des rapides qui portent son nom, discuté sans cesse, palabré, péréoré, accompli les cérémonies de l'échange du sang avec les multiples chefs des villages visités, l'avait complètement exténué.

L'agent supérieur souffrait de douleurs rhumatismales dans les reins, contractées en restant assis pendant d'interminables journées sur le pont des étroites embarcations à vapeur, et d'une congestion du foie, conséquence fatale de son manque d'exercice.

Fort heureusement il rencontra à Léopoldville les soins qu'exigeait son état. Un jeune pharmacien, Ernest Courtois, qui s'était naguère improvisé

artilleur lors des troubles de Vivi, s'installa en qualité de docteur au chevet de l'illustre malade.

A peine remis de ses rudes épreuves, Stanley résolut d'inspecter les stations du bas Congo. Mais pour retirer le plus tôt possible de son expédition déjà féconde vers le haut Congo tous les résultats pratiques qu'on était en droit d'en attendre, pour consolider les relations établies, pour réaliser les promesses qui avaient été faites aux chefs indigènes, pour tenter de nouveaux et lucratifs efforts là où de premières tentatives avaient été infructueuses, pour choisir définitivement les emplacements de nouvelles stations entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari, enfin pour ravitailler le poste extrême des Falls et y conduire les agents et le personnel nécessaires à compléter cet établissement, il fallait un voyageur intrépide et décidé, un explorateur rompu aux difficultés, aux traverses de l'existence tropicale, un diplomate expert à manier les makokos fantasques du centre africain sans compromettre l'avenir de l'œuvre pacifique et humanitaire de l'Association, et en même temps un chef blanc capable de s'imposer par son caractère sympathique, ses qualités éminentes, son prestige et ses services rendus au drapeau bleu, aux agents internationaux stationnés en amont de Léopoldville: il fallait en un mot un second Stanley, un autre Boula Matari.

Le choix d'un successeur au commandement de l'expédition du haut Congo n'arrêta pas un seul instant l'agent supérieur de l'Association.

Depuis le mois de février 1882, l'un des officiers belges attachés à l'œuvre africaine avait rendu les services les plus signalés et montré par son esprit d'initiative, par l'intelligente activité de ses déplacements, par le succès incessant de chacune des opérations successives qu'il avait tentées, que la tâche de conduire une expédition de découvertes et de prise de possession sur les rives explorées ou inexplorées des fleuves africains n'était pas, toute périlleuse et délicate qu'elle puisse être, au-dessus de ses forces.

Cet agent, surnommé Boula Matari II par les peuplades indigènes du bas Congo et du Niari-Kouilou, et parfois appelé dans les principaux organes de la presse européenne le *Stanley belge*, était le capitaine: Edmond Hanssens.

Son grade, son affabilité, sa bienveillance inaltérable, lui avaient acquis le respect et l'estime de tous les blancs qui coopéraient à la réalisation du projet dû au roi Léopold II; son intrépidité, sa mâle énergie, sa bravoure héroïque, avaient mis à ses pieds les makokos les plus intraitables de la zone qu'il avait explorée; ses lauriers gagnés sur les champs de bataille de l'exploration africaine, l'habileté avec laquelle il avait rem-

pli les fonctions intérimaires d'agent général de l'Association et rangé sous le protectorat de l'étendard d'azur le district des turbulents Bayanzi le désignaient d'emblée au choix de Stanley.

Ce dernier expédia un courrier extraordinaire au vaillant capitaine belge pour l'inviter à se rendre immédiatement à Léopoldville. Le messager rencontra Hanssens à Manyanga-Nord, le 7 février 1884, au moment où le commandant de la division du bas Congo et du Niari venait de confier à Casman la mission de fonder la station de Mukumbi.

Au reçu de la missive de l'agent général, le capitaine se mit en route pour Léopoldville. A mi-trajet, il croisa une caravane conduite par son concitoyen Brunfaut qui, empêché par Stanley de retourner à Bolobo, allait remplir un emploi spécial sur la ligne de raccordement de Manyanga au bassin du Niari.

Mais l'infortuné survivant du désastre de Bolobo ne devait jamais accomplir la dernière mission qui lui fut confiée. Atteint d'une adénite, sorte de bubon résultant d'ulcères mal soignés, Brunfaut put à peine se traîner jusqu'à Manyanga-Nord, où la maladie rebelle l'obligea à réclamer d'urgence son rapatriement.

Entre-temps, le capitaine Hanssens était arrivé le 15 février à Léopoldville; Stanley fut pour lui d'une amabilité sans réserve.

« Je vous remercie, mon cher capitaine, lui dit-il, de l'empressement avec lequel vous répondez à mon message.

« Une lettre du colonel Strauch me rappelait tout récemment que le roi des Belges a pour vous la plus haute estime et vous porte le plus vif intérêt: l'honorable président de l'Association me recommandait en outre d'une façon toute particulière de vous employer dans des services où il vous serait aisé de vous mettre en évidence.

« Vous n'aviez certes pas besoin, auprès de moi qui depuis deux ans ai pu mieux que tout autre juger à sa valeur l'importance exceptionnelle de votre collaboration et apprécier vos qualités remarquables, de recommandations aussi puissantes et aussi chaleureuses; mais je suis ravi de vous apprendre qu'il existe entre l'auguste initiateur, le président et l'agent général de l'Association; entre la pensée, l'âme et le bras qui président à la réalisation de l'œuvre africaine, une parfaite communauté de sentiments une unanimité élogieuse pour reconnaître l'intelligence, le zèle et le dévouement de votre coopération.

« L'état actuel de ma santé ne me permet pas de reprendre la route des Falls, et c'est à vous qu'il appartiendra d'ouvrir définitivement à la civilisa-

tion la partie du fleuve qui s'étend entre le poste extrême que je viens d'établir dans l'île Ouana-Rousari et la station de l'Équateur.

« La façon magistrale dont vous avez mené jusqu'ici toutes vos entreprises m'est un sûr garant du succès de votre expédition future, et je laisse à votre initiative les soins de la préparer et de la conduire à bonne fin. »



M. ERNEST COURTOIS.

Dès le lendemain, Hanssens s'occupait de l'organisation de son futur voyage; il s'adjoignit en qualité de second le jeune voyageur Amelot, l'ex-chef de la station délaissée de Kimpoko, et choisit de concert avec Stanley les blancs qui devaient composer l'expédition.

On désigna MM. Courtois et le lieutenant suédois Wester, destinés à prendre la direction de la station des Falls.

La flottille du haut Congo, composée de l'*En Avant*, du *Royal*, de l'*Association Internationale Africaine*, de l'*Éclairneur* et d'une nouvelle baleinière

à rames, fut radoubée, remise à neuf, chargée de marchandises d'échange, de matériel, de vivres et de munitions.

Les vapeurs devaient être conduits par les mécaniciens Nicholls, Dress et Guérin, le premier de nationalité anglaise, le second originaire d'Allemagne, le troisième Français, et montés par une cinquantaine d'hommes d'équipage, Zanzibarites, Haoussas, Kroomen et indigènes du Congo. Comme on peut en juger, l'expédition était internationale.

Les préparatifs de départ, bien qu'activement menés par Hanssens, durèrent plus d'un mois.

Le capitaine stimulait l'ardeur de ses ouvriers, en se réservant pour lui-même une part de la grosse besogne d'emballage.

Il passait ses journées dans les magasins, éventrant les ballots pour en extraire les pièces d'étoffes, déclouant et reclouant les caisses, réunissant en paquets les objets de toute nature, empaquetant les boîtes de conserves, mesurant les rations de riz, de légumes secs, destinées au ravitaillement de l'expédition et des stations déjà existantes ou à établir, classant méthodiquement les articles divers qu'il devait donner en cadeaux aux chefs des territoires à acheter, calculant le nombre des mitakos (baguettes en laiton) et autres monnaies nécessaires pour l'entretien du personnel blanc et noir qui l'accompagnerait.

La quantité de travail imposé par la préparation d'une expédition comme celle qu'allait entreprendre le capitaine Hanssens est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Heureusement, l'assistance d'Amelot, de Courtois, de Wester et des mécaniciens européens de la flottille ne fit pas un instant défaut au commandant de la zone du haut Congo, et, n'eût été l'inéluctable nécessité où l'on se trouvait d'attendre à Léopoldville le retour d'une caravane expédiée à Vivi, au commencement de mars, pour y chercher des objets à remettre aux tribus arabes de Nyangwè, le départ eût pu avoir lieu vingt jours plus tôt.

La caravane attendue fut seulement de retour à Léopoldville le 23 mars. La journée du lendemain, un dimanche, fut consacrée en partie aux derniers travaux de chargement et aux fêtes improvisées en l'honneur des partants.

Les échos de la capitale future de l'État libre du Congo rediront longtemps encore l'éclat inusité des réjouissances célébrées à l'occasion de la partance imminente d'une expédition qui allait promener sur les rives du fleuve, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls, l'étendard du progrès et de la justice.

Le pharmacien Courtois, émule à ses heures du fameux baron Brice, relate dans une de ses plus intéressantes lettres le menu du banquet qu'il composa à Léopoldville la veille du départ de l'escadrille du haut Congo.

A titre de curiosité, nous reproduisons ce document culinaire :

Hors-d'œuvre: harengs à la daube, radis, saucisson, beurre de palme.

Entrées : ragoût de *mouton* aux tomates, côtelettes de *mouton* au riz.

Rôti : gigot de *mouton*, purée de pommes de terres, poulets africains, salade laitue, mayonnaise de saumon conservé.

Entremets : imitation de plum-pudding.

Dessert : ananas à l'eau-de-vie, bananes, papayes, maracoujas.

Vins : quelques bouteilles de bordeaux ordinaire, sur lesquelles on avait collé, pour se faire, illusion des étiquettes dorées portant les noms des crus les plus exquis du Médoc et de la Bourgogne; du vrai madère...

Bières anglaises, stout, pale-ale, généreusement offertes par Stanley.

Café et liqueurs assorties : gin et eau-de-vie de troque.

« On remarquera que le menu ne brille pas par la variété des viandes de boucherie, ajoute Courtois; mais faute de grives on mange des merles, et ce repas a été sans contredit le banquet le plus brillant, le plus succulent, le plus animé de tous ceux auxquels des explorateurs exilés à trois cents milles des côtes dans l'intérieur de l'Afrique incivilisée ont assisté. Il y avait *des vins!* quel luxe!... l'eau du Congo était depuis trois mois mon unique boisson.

« A l'issue du banquet, après les toasts et les discours de circonstance, un concert donné par tous les membres présents sous la direction du maestro Amelot jouant de l'accordéon s'est terminé par l'exécution en chœur de la *Brabançonne*...

« J'ai cru revoir, comme dans un rêve, la fin d'un festin de joyeux étudiants belges, un tableau d'un souvenir de ma chère patrie, dont je vais m'éloigner demain encore davantage, en conservant l'espoir et le désir d'y retrouver plus tard tous ceux que je chéris. »

La soirée du 23 réunit dans le spacieux logis de M. Boulanger, agent commercial de la station, tous les hôtes européens qu'hébergeait Léopoldville; en plus, les gros bonnets indigènes du district flanquant de droite et de gauche le potentat Ngaliema, ami plus que jamais avec les enfants de Boula Matari.

A minuit, l'agent général de l'Association, près de quitter aussi Léopold-

ville pour se rendre dans le bas Congo, fait une courte apparition au milieu des invités de M. Boulanger.

Stanley porte la santé du roi des Belges et boit au succès de l'expédition future, au milieu des vivats et des acclamations enthousiastes de l'assistance.

On se sépare ensuite. Hanssens rentré dans sa chambre ne songe même pas à prendre du repos; il s'installe à son pupitre d'explorateur, étale ses cartes du Congo, et écrit à ses parents et amis de Belgique quelques renseignements relatifs à son futur voyage.

Pour l'intelligence des récits qui vont suivre, nous empruntons à la lettre du savant capitaine des passages d'un vif intérêt :

« Le Congo, dont le point exact d'origine n'est pas encore bien connu, peut se subdiviser en trois parties, écrit Hanssens.

La première partie connue sous le nom de Loualaba coule du sud au nord, depuis les sources jusqu'à l'Équateur, par environ 25° 15' de longitude est de Greenwich; son cours est obstrué par des cataractes au nombre de sept, connues depuis 1877 sous le nom de Stanley-Falls.

« C'est sur la rive droite de cette partie du fleuve que se trouve établie, par 4° 15' de latitude sud, la ville de Nyangwé, centre commercial des plus importants, où habitent des masses d'Arabes venus de la côte orientale, localité qui doit à mon avis constituer un jour le trait d'union entre le bassin hydrographique du lac Tanganika et celui du Congo.

« La deuxième partie du fleuve s'étend des Stanley-Falls au Stanley-Pool; elle décrit d'abord une courbe convexe au nord de l'Équateur, revient dans l'hémisphère austral par environ 19° de longitude est, et coule ensuite jusqu'à Léopoldville dans une direction nord-nord-est, puis sud-sud-ouest.

« La troisième partie, et la plus connue, s'étend de Léopoldville à Banana.

« C'est dans la deuxième partie que je vais opérer pendant le temps qu'il me reste à passer au service de l'Association africaine. Cette zone complètement navigable sur un parcours de dix-sept cents kilomètres (soit trois cent quarante lieues belges!) présente une largeur variable de un à vingt kilomètres.

« A l'heure où j'écris ces lignes, l'Association possède le long de cette partie les stations suivantes :

« 1° Léopoldville; 2° Msuata: stations fondées par Stanley dans le premier semestre de l'année 1882;

« 3° Kwamouth, rive gauche, bâtie par le lieutenant Pagels sur un terrain

reconnu par moi en janvier 1883 et acquis par le regretté Janssen, ce brave et loyal compatriote, compagnon de ma première et heureuse expédition vers le haut Congo ;

« 4° Bolobo, fondée par moi en novembre 1882 ;

« 5° Loukoléla, à environ mi-chemin entre le Stanley-Pool et l'Équateur ;

« 6° Équateur-Station, où je retrouverai deux vaillants officiers de notre armée ;

« 7° Stanley-Falls, où un poste a été établi dans les derniers jours de décembre 1883.

« D'après l'énumération qui précède, il n'existe ni postes, ni stations dans toute l'étendue de près de onze cents kilomètres qui sépare la station de l'Équateur du poste avancé des Falls.

« C'est à moi qu'il appartient de combler cette lacune, en achetant pour le compte de l'Association les territoires situés aux endroits de la route à parcourir présentant la plus grande importance stratégique ou commerciale, en y établissant des installations définitives et en concluant des traités avec les chefs des tribus intermédiaires, chez qui il serait actuellement impossible de s'installer, mais que nous avons intérêt à ne pas nous aliéner, en raison de la concurrence de la mission de de Brazza.

« Indépendamment de cela, je dois opérer dans la zone inférieure, entre Léopoldville et Équateur-Station, et y faire l'acquisition de points géographiques qui *doivent* absolument devenir la propriété exclusive de la Société internationale. »

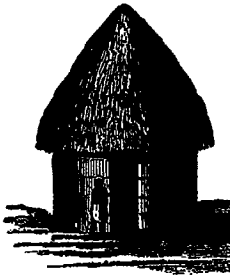
La mission confiée au capitaine Hanssens était, comme on le voit, fort compliquée et fort délicate, et susceptible de faire hésiter un homme d'une trempe moins résolue et moins énergique que celle de notre valeureux compatriote.

Mais Hanssens avait une foi entière dans la réussite de sa nouvelle entreprise.

Depuis son séjour en Afrique, durant deux années de voyage de découverte et d'exploration, Boula Matari II avait été en quelque sorte l'enfant gâté du succès : les rudes intempéries du ciel tropical avaient épargné sa robuste constitution ; les nègres du bas Congo, aussi bien que les tribus entièrement sauvages du Kouilou et du Niari, s'étaient courbés tour à tour aux pieds de ce mundélé, soit docilement, grâce au langage persuasif de ce généreux philanthrope, soit de vive force, sous les représailles victorieuses de ce vaillant soldat.

D'ailleurs les stimulants ne lui manquaient pas pour apporter dans l'accomplissement de sa tâche toute l'intelligence, toute l'activité, tout le zèle qu'il possédait : le sentiment du devoir, l'ambition avouable qui engendre les héros, l'enthousiasme que professait Janssen pour l'œuvre de prédilection de son Roi, et, disons-le, l'amour-propre, le désir de prouver à certains agents anglais de l'Association, enclins à croire les Belges incapables de « décrocher la timbale en Afrique », qu'il en était autrement, l'envie de couper l'herbe sous les pieds de l'opiniâtre explorateur français de Brazza, dans une lutte à armes courtoises bien entendu, où l'habileté et la rapidité de la marche seraient les seules forces mises en jeu, enfin l'espoir de retourner en Europe au terme de son engagement qui allait expirer dans dix mois, après avoir ajouté à ses brillants états de service l'heureuse terminaison de la campagne d'occupation poursuivie au Congo depuis cinq années.

C'est donc animée par les meilleurs pressentiments que la seconde expédition de l'Association, tentée jusqu'aux Falls, s'éloignait de Léopoldville. Selon toutes probabilités, la nouvelle campagne devait durer quinze semaines ou trois mois et demi environ, et le lecteur le verra dans les chapitres qui vont suivre, l'avenir devait prouver que ces heureuses prévisions n'étaient point exagérées.





CHAPITRE XIV

Départ de Léopoldville. — Mésaventures du *Royal* — M. de Brazza à la pointe de Ganchu.
— Curiosité féminine. — Chez le lieutenant Liebrechts à Bolobo.

MALGRÉ les causeries et les libations prolongées de la veille, tous les hôtes, blancs et noirs, de la station de Léopoldville se levèrent comme un seul homme, le 24 février 1894, à cinq heures du matin, aux premiers tintements de la cloche du réveil.

Le déjeuner, le traditionnel café au lait, réunit dans la salle à manger le personnel européen au complet : Stanley, dérogeant à ses habitudes, assistait à cette simple collation. Puis ceux qui partaient roulaient leur lit

de camp, bouclaient leur valise, distribuaient à leurs hommes de couleur des armes et des munitions; les stationnaires se rangeaient en armes, sous les ordres de Stanley; et dans un ordre parfait, comme un bataillon qui défile un jour de parade, la garnison de Léopoldville se rendait au bord de la petite baie, où les coquets vapeurs l'*En Avant*, l'*A. I. A.*, le *Royal*, sous pression, mêlaient leurs lourds nuages de fumée aux vapeurs légères du matin.

Il est sept heures; Hanssens préside aux manœuvres d'embarquement. Amelot monte sur l'*En Avant* qui porte le drapeau de commandement et doit recevoir à son bord le capitaine; MM. Wester et Courtois, ce dernier en qualité d'officier de santé de l'expédition, prennent place sur le *Royal* conduit par le mécanicien Guérin; le marin Nicholls et le mécanicien Dress s'installent à bord de l'*A. I. A.*; cinquante hommes de couleur s'installent comme ils peuvent dans les embarcations à vapeur ou parmi les ballots et les caisses encombrant les deux baleinières attachées à la remorque des steamers.

Bientôt le capitaine Hanssens donne le signal du départ; les bateaux s'ébranlent; Stanley salue une dernière fois de la voix et du geste le commandant de l'escadrille, et ordonne aux pelotons de la garnison de Léopoldville d'exécuter des salves de mousqueterie. Les détonations couvrent un moment les clameurs, les vivats, les hourras frénétiques des équipages des navires répondant aux acclamations enthousiastes des mille sujets de Ngaliema accourus sur les bords du Congo. Puis les voyageurs perdaient de vue les gracieuses constructions alignées sur la terrasse de Léopoldville et doublaient la pointe de Kallima, devant le village bateké de Mfwa (Brazzaville) où flottait encore sur une hutte indigène le drapeau aux trois couleurs de France.

Le *Royal*, excellent marcheur, avait gagné sur les autres embarcations à vapeur ou à rames une assez forte avance; il naviguait bon premier sur les eaux du Stanley-Pool, lorsque par une fausse manœuvre de son apprenti-timonier, le lieutenant Wester, il toucha contre un rocher.

Une voie d'eau se déclara aussitôt à l'avant du navire et pour réparer cette avarie on dut s'arrêter, perdre l'avance gagnée, et laisser filer les autres embarcations, dont les équipages envoyaient en ricanant aux passagers du *Royal* des compliments de condoléances.

Piqués au vif, MM. Guérin, Wester et Courtois hâtèrent les réparations et accélérèrent à tel point la vitesse du steamer, que le *Royal* dépassa de nouveau la flottille à quelques encâblures en aval de la station de Kiuchassa, où le commandant Swinburne adressait aux embarcations amies les saluts de pavillon réglementaires.

Mais le *Royal* devait jouer de malheur ce jour-là. A peine avait-il repris la tête de l'escadre, que son mécanicien désappointé prévenait Courtois et Wester d'un accident survenu à la machine. Les avaries étaient cette fois plus considérables : la machine refusait de fonctionner.

On dut larguer les voiles, virer de bord et aller accoster un banc de sable à fleur d'eau, défendant les abords de l'île Bamu. L'*En Avant*, l'*A. I. A.* et les deux baleinières dépassèrent le steamer avarié, et du pont de ces dernières embarcations partirent de nouvelles bordées sardoniques à l'adresse des marins du *Royal*.

La soirée du 24 fut encore plus émouvante pour l'équipage du vapeur déjà si éprouvé.

On venait de fixer les amarres qui retenaient le *Royal* au banc de sable sauveteur, lorsque éclata soudain une tourmente violente, une de ces tornadas courtes mais terribles, assez fréquentes dans la zone tropicale.

De grosses nuées noires et menaçantes se massèrent à l'horizon ; les coups de tonnerre, succédant presque sans intermittence aux éclairs incessants qui sillonnaient la nue, roulaient, précurseurs d'un orage inquiétant ; une bourrasque du sud-ouest souffla avec une rage inouïe, en soulevant des vagues montueuses, résistant victorieusement au courant normal du fleuve.

Au milieu de ces diverses secousses, les amarres du *Royal* se brisèrent, et le bateau filant sur ses ancrs courait le risque d'être emporté à la dérive.

Conservant leur sang-froid, les blancs se cramponnèrent aux cordages reliés encore au navire et, secondés par les hommes de l'équipage, ils résistèrent durant de longues heures à la fureur des éléments déchainés.

A voir ces hommes affolés, courbés en deux sur les amarres, tirant avec l'énergie du désespoir sur le bateau poussé dans tous les sens on eût cru assister aux péripéties émouvantes d'une scène de pêche sur les plages d'un océan, alors que les pêcheurs mettent tout ce qu'ils ont de forces à remorquer un énorme filet, dans les mailles duquel un géant des mers se débat.

Enfin, vers minuit, le calme se rétablit ; les nuages noirs disparaissent et le firmament est resplendissant d'étoiles.

De nouveaux cordages de rotang retiennent solidement le *Royal*. Guérin, Wester et Courtois escaladent le navire, s'enveloppent dans leurs grosses couvertures de voyage et s'endorment, mollement bercés par les lames paisibles du fleuve.

A l'aube du 26, la machine du steamer n'étant pas encore réparée, Courtois fit hisser au point le plus élevé de l'îlot sablonneux le pavillon de

l'Association, pour indiquer aux compagnons de voyage, si toutefois un steamer descendait à la recherche des retardataires, l'endroit où le *Royal* s'était échoué.

Aucune embarcation ne fut aperçue; seulement quelques pirogues indigènes passèrent au large de l'îlot et ne furent pas détournées de leur route par les appels réitérés des voyageurs en détresse.

Heureusement, les efforts de Guérin et de ses apprentis aides-mécaniciens, Wester et Courtois, aboutirent à remettre en état la machine avariée. Le *Royal* reprit la navigation et atteignit vers midi le restant de la flotte, occupé à faire du bois pour préparer le dîner dans l'un des multiples flots sans nom du Stanley-Pool.

Les mésaventures du *Royal* furent rapportées à Hanssens, qui saisit cette occasion pour présenter aux passagers blancs de ce steamer des remontrances amicales.

« Il ne s'agit pas ici de régates, mes chers messieurs, dit le capitaine d'infanterie amené par les hasards inhérents à l'existence d'explorateur africain à exercer les fonctions d'amiral d'une flottille, et vous devrez à l'avenir maintenir autant que faire se pourra le navire que vous montez en vue des autres embarcations.

« Du reste la victoire dans la joute nautique à laquelle nous nous sommes follement livrés a failli vous coûter assez cher, pour que vous ne soyez plus tentés de recommencer la lutte.

« Dans la soirée d'hier, pendant que nous nous étions arrêtés pour vous attendre, un essaim de barques banfunu a entouré l'*En Avant*; les payeurs, natifs de Kimpoko, ont aussitôt reconnu dans la personne d'Amelot un fétiche de mauvais augure, et ils ont réclamé à cor et à cri la tête de mon second. L'irritation de ces fétichistes s'est accrue devant mon refus persistant et je me voyais sur le point de recourir à la force pour me débarrasser de ces forcenés solliciteurs. Je n'ai heureusement pas été conduit à cette extrémité que vous auriez été les premiers à déplorer.

« Vous le savez mieux que tout autre, le *Royal* est un précieux marcheur dont il faut ménager les forces : la quille, la machine et la provision de charbon. Nul d'entre vous ne peut prédire si dans quelques semaines, lorsque nous côtoierons les districts des anthropophages, on ne devra pas faire appel à la vitesse de ce navire pour l'envoyer chercher des secours indispensables. »

Les termes de cette réprimande que nous empruntons avec intention à la correspondance d'un compagnon du chef de la seconde expédition du haut Congo, font connaître mieux que tout ce que nous pourrions dire

la bienveillance inaltérable dont Hanssens était animé envers ses subordonnés.

Aussi le commandant de l'expédition ne comptait-il que des amis dévoués, des serviteurs à toute épreuve dans le personnel hétérogène qu'il conduisit au cœur de l'Afrique.

Le 26, l'escadrille naviguait en bon ordre près de Kimpoko; dans la matinée, elle s'apprêtait à doubler la passe resserrée du fleuve en amont du Stanley-Pool, passe difficile où règne fréquemment la tourmente, où soufflait alors une épouvantable bourrasque du sud-ouest qui soulevait sur le fleuve furieux des lames énormes roulant des débris d'arbres et de végétaux arrachés aux rivages.

Les mécaniciens de la flottille familiers à ces colères brusques qui dévastent les falaises et démâtent les steamers, opposèrent le sang-froid, l'adresse, la prudence, à la rage momentanée des éléments.

Avec l'assentiment de Hanssens, les embarcations furent amarrées dans la baie de Nyamboua, anse spacieuse et profonde qui s'étale à l'abri des tempêtes au pied des hauteurs de la rive droite du Pool, en amont des falaises blanches, des *dover cliffs* de l'Afrique.

Les voyageurs ainsi préservés purent contempler sans péril le grandiose et terrible spectacle de la tourmente fluviale. Devant eux, les lames furibondes, repoussées par le courant, se déchiraient aux écueils, escaladaient les digues élevées des rives et des flots, avec le bruit lugubre et sourd des coups de canon d'un navire en détresse, et des monceaux d'écume se développaient en immenses éventails sur les rives, égrenant les chapelets de fleurs et de baies des plantes aquatiques.

Dans l'après-midi le vent tomba. Les paquets de troncs d'arbres et d'algues que les flots furieux avaient dispersés en chemin rayaient encore, de çà, de là, la nappe nacrée, presque immobile, pareille à un miroir d'argent.

A six heures du soir, l'obscurité presque complète obligea la flottille à stopper sans même pouvoir choisir un endroit convenable à l'installation d'un bivouac de nuit.

On aborda sur la rive gauche, dans un site marécageux, empesté et infesté de milliers de moustiques où les tentes des explorateurs ne tardèrent pas à se détacher sur un ciel menaçant et brumeux.

Au moment où les voyageurs, se disposaient à prendre un peu de repos, un orage tropical éclata brusquement, accompagné d'une pluie battante. Les larges gouttes d'eau crépitaient sur les tentes; le marais grossissait, montait graduellement; et vers trois heures du matin les fanges débor-

dantes se ruèrent vers le fleuve, en renversant dans leur course les frêles abris des infortunés voyageurs.

Fouettés par une pluie torrentielle, plongés dans la boue jusqu'à mi-jambes, les malheureux s'appellent dans la nuit, roulent en tâtonnant leurs tentes et leurs bagages inondés, et s'enfuient éperdus, aveuglés par un assaillant invincible.

C'est un sauve-qui-peut général, une panique indescriptible; la voix du capitaine Hanssens qui vibre comme un appel de clairon sonnait le ralliement n'est plus entendue. L'expédition se débande; Courtois et Wester, pliant sous le faix de leur tente et de leurs bagages, se sauvent à toutes jambes vers le fleuve dont les tons glauques et ternes transparaisaient dans les ténèbres; Hanssens et Amelot suivis de plusieurs noirs courent d'un autre côté, s'entonnent au hasard sous les voûtes de mangliers rouges massés sur les bords les plus élevés du marais.

L'aube trop lente à venir éclaire enfin de sa lueur blanchissante ce désordre lamentable. On se rejoint, on se compte, les visages défaits des malheureux transpercés jusqu'aux os se rasserèment; on se retrouve au grand complet.

Sauf quelques ustensiles dont la perte était réparable, et que les eaux fangeuses du marais avaient charriés jusqu'au fleuve, l'expédition sauvait son matériel de campement.

Hanssens fit retarder la reprise de la navigation afin de permettre à son personnel de laver et de sécher les effets maculés par l'inondation.

Rien de particulier ne signala le voyage entre ce point néfaste et la station de Msuata.

Dans l'embryon de ville fondée par Eugène Janssen sur les limites du domaine de Gobila, les compagnons d'exploration du capitaine Hanssens rencontrèrent une hospitalité confortable.

Le souvenir du jeune officier belge si tragiquement enlevé à la fleur de l'âge au moment où il allait ajouter un nom à la liste des stations qu'il avait déjà fondées en Afrique, n'était pas éteint dans le cœur des hommes de la garnison, et se mêlait fréquemment aux causeries du soir.

La présence de Hanssens, Boula Matarî II, qui avait été, on ne l'a pas oublié, l'ami et le compagnon d'exploration du regretté lieutenant, raviva dans la pensée des natifs la mémoire de Souzou M'pembé. Avec une touchante naïveté, le fétichiste Gobila demanda au capitaine s'il n'avait pas rencontré sur sa route l'âme et le corps de son fils regretté.

« Nous l'avons si longtemps cherché, racontait le mfoum de Msuata. Peut-être le fleuve l'a-t-il emporté dans sa course indomptable vers le

mpoutou, vers le pays des blancs. Depuis la perte de Souzou M'pembé nous sommes tristes, préoccupés et éprouvés par des maux de tout genre, nos plantations ont été détruites par les tornadas, une maladie contagieuse a décimé nos troupeaux de chèvres.

« Assurément, Ali-ben Juana (nyampara commandant de Msuata-Station) se montre sans cesse pour nous un ami empressé, un frère, mais il est sans pouvoir, sans force contre les méchants fétiches dont la rage s'est déchaînée sur notre contrée.

« Rendez-nous de grâce un mundelé aussi bon et aussi puissant que mon généreux fils adoptif. »

Hanssens ne savait que répondre à ces sollicitations pressantes et sincèrement émues. Le désir de satisfaire une créature inculte, mais un grand chef dévoué aux agents de l'Association, et par-dessus tout l'accomplissement d'un devoir, un hommage à rendre à la mémoire d'un compatriote infortuné, inspirèrent le capitaine.

« Je n'ai pas, hélas ! retrouvé sur les eaux la dépouille mortelle du pauvre Janssen, dont plus que vous j'ai déploré la fin si tragiquement prématurée ; les corps des victimes de la terrible catastrophe que nous a racontée Ali-ben Juana dorment ensevelis dans les profondeurs ignorées du Congo.

« Conservez fidèlement le souvenir de ce jeune mundelé, et vouez son nom au respect de vos enfants et de vos sujets.

« Nous élèverons ici même un monument modeste à la mémoire de Janssen. Sur la pierre commémorative où nous écrirons le nom et les actes de ce brave, vous viendrez invoquer l'âme de Souzou M'pembé, vous y conduirez les vôtres, et vous redirez souvent aux pèlerins futurs pourquoi ce mundelé est l'objet de votre pieux attachement. »

Dans la soirée du 28 mars, Hanssens ciselaît lui-même sur la face supérieure d'un bloc de rocher équarri le nom de son ancien élève de l'école de la Cambre et y faisait graver à la suite les glorieux états de service du jeune agent de l'Association.

Grâce à la généreuse initiative du premier commandant de la division du haut Congo, un roc inébranlable transmettra à la postérité la plus reculée le souvenir d'un officier dont la nation belge a le droit de s'enorgueillir.

Le lendemain, les bateaux de la flottille jetaient l'ancre dans l'anse septentrionale formée par la pointe de Ganchu, devant un poste civilisé récemment élevé par les agents de la mission française que conduisait M. Savorgnan de Brazza, à l'endroit même qu'avait précédemment choisi le malheureux abbé Guyot assisté du lieutenant Janssen.

Des Krouboys et des Kabindas, armés de chassepots, se rangèrent en bataille sur la rive, sous le commandement de quatre Européens; ils présentèrent les armes aux embarcations battant pavillon de l'Association africaine, et saluèrent d'une triple salve de mousqueterie le débarquement de Hanssens et de ses compagnons.

MM. de Brazza, Ballay, de Chavannes et un jeune homme de nationalité italienne, attachés à divers titres à l'expédition française, se portèrent au-devant des nouveaux débarqués et serrèrent avec effusion la main du capitaine belge, dont le nom et les remarquables travaux en Afrique leur étaient connus.

Les explorateurs fraternisèrent; une légère collation fut offerte à terre par M. de Brazza aux agents de l'Association internationale. Dans la soirée, le capitaine Hanssens leur offrit à son tour sur le pont du steamer *En Avant*, un banquet qui fut trouvé exquis, étant donnée la situation.

À la fin du repas, l'officier de marine français but à la santé de l'officier belge, à l'avenir des deux missions sœurs et à la prospérité de la société présidée par S. M. Léopold II, le plus grand philanthrope du siècle.

Les Belges et les agents au service du drapeau bleu applaudirent à tour de bras ce toast vraiment fraternel. Hanssens improvisa une réponse chaleureuse; mais avec une franchise louable, et tout en avouant qu'il professait la plus grande admiration pour le célèbre explorateur français, il se déclara prêt à faire tout son possible pour occuper avant lui, au nom de l'Association internationale, les points stratégiques et les positions importantes situés en amont.

« Votre déclaration est-elle un cartel, mon cher capitaine? dit en souriant l'explorateur français. J'accepte le défi, nous jouterons chacun à qui rangera le premier sous le protectorat d'un drapeau libérateur et humanitaire les districts incivilisés et inexplorés des anthropophages du centre africain.

« Mais, quoi qu'il arrive, nous resterons toujours bons amis, car nos missions ne sont pas rivales. Comme l'auguste initiateur et les promoteurs de l'Association africaine, les philanthropes français qui m'ont commissionné n'ont eu d'autre but que de patronner une œuvre d'un caractère éminemment humanitaire: mon expédition et la vôtre sont des manifestations anti esclavagistes, de rudes et laborieuses entreprises tentées contre les négriers, et en vue d'ouvrir pacifiquement à la civilisation, aux peuples producteurs, les vallées populeuses mais incultes de ces régions équatoriales. »

L'officier de marine disait vrai. M. Savorgnan de Brazza dirigeait une

expédition française différant totalement des entreprises ordinaires tentées sur les mers lointaines par son gouvernement.

Sa mission n'était pas de doter la France d'une nouvelle colonie, mais d'étudier le centre de l'Afrique, d'éclairer le commerce français sur ses ressources, d'introduire chez des peuplades sauvages les premiers rudiments de la civilisation.

Le résumé succinct des travaux successivement accomplis en Afrique par l'officier français dont le nom sera inscrit dans les annales de la découverte et de l'exploration à côté de ceux de Stanley et de Hanssens sera, croyons-nous, bien accueilli par nos lecteurs.



M. DE BRAZZA.

En 1875, Savorgnan de Brazza, alors jeune enseigne de vaisseau, secondé par un groupe de capitalistes français, entreprit l'exploration de l'Ogoué, persuadé que cette route qui marche devait être la voie la plus directe et la plus facile relativement pour atteindre le cœur de l'Afrique, ce sphinx redoutable à qui nul homme civilisé n'avait encore arraché son énigme, ce pays légendaire dont le soleil et les prétendus sables brûlants semblaient avoir arrêté à travers les siècles la marche cependant hardie de la race blanche.

De Brazza explora vaillamment durant trois années les rives populeuses de l'Ogoué.

De retour en France, le jeune explorateur fut acclamé par ses compatriotes.

Le gouvernement comprenant la nécessité de sauvegarder et d'étendre dans les contrées africaines qu'il avait découvertes l'influence et le prestige du nom français, chargea de Brazza d'aller, en compagnie du docteur Dallay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875.

De Brazza quitta cette fois l'Europe le 26 décembre 1879. Il partit seul et sans retard, car il désirait, en bon patriote, assurer à sa patrie une priorité de droits et d'occupation sur la zone de l'Afrique occidentale qu'il avait parcourue.

Le docteur Ballay, chargé de terminer les préparatifs de l'expédition, devait le rejoindre en Afrique, et lui amener des vapeurs démontables destinés à naviguer sur l'Alima et le Congo.

Préalablement M. de Brazza, mis par le ministre de la marine en rapport avec le comité français de l'Association internationale, reçut de ce comité des instructions consistant à choisir l'emplacement de deux stations hospitalières et scientifiques accessibles à tous les Européens.

L'une de ces stations, Franceville, fut établie sur le haut Ogoué, elle servit de point de départ pour le Congo à l'expédition française; l'autre sur le Congo même, à Mfwa (Brazzaville), et qui fut, comme on le sait, respectée par Stanley en 1881.

Une route carrossable de cent vingt kilomètres fut ensuite ouverte, par les soins de la mission de Brazza, entre Franceville et un point choisi sur l'Alima pour lancer les vapeurs démontables et arriver rapidement, en naviguant sur cet affluent de droite du Congo, au centre de l'Afrique.

Laissons l'explorateur français poursuivre l'œuvre humanitaire qu'il a entreprise et que la France, dans une heure d'enthousiasme, a moralement et financièrement appuyée : de Brazza ouvrait des routes nouvelles au commerce du monde dans une zone territoriale aussi vaste que les territoires réunis de la France et de la Belgique.

Le 30 mars, l'expédition Hanssens atterrissait à midi sur la rive droite, près de l'embouchure de la Lawson, en territoire bateké.

Les blancs, assistés d'un interprète, font une excursion de quelques heures sur la rive méridionale de cet affluent, arrivent dans un village bateké très peuplé, où leur venue excite à un haut degré la curiosité de la population et surtout celle toujours et partout en éveil des filles d'Ève.

« Les femmes, écrit Courtois, ne sont pas si craintives qu'en aval; elles nous croient des nègres barbouillés de blanc, et manifestent le désir de nous frotter le visage pour voir si nous ne déteignons pas.

« Je me prête à cette fantaisie. L'une d'elles s'approche de moi, me frictionne les joues, le nez, les lèvres de sa main mal lavée, puis elle contemple avec étonnement ses doigts qui n'ont pas changé de couleur, et elle affirme à ses compagnes la parfaite authenticité de mon teint.

« Son examen n'en reste pas là; elle m'enlève mon casque, me passe la main dans les cheveux qui, entre parenthèses, n'ont pas été coupés depuis tantôt cinq mois et me font ressembler à un chevalier du siècle de Louis XIV, ou mieux à un brigand calabrais de notre époque; elle pousse des cris d'étonnement, et part à mon nez d'un éclat de rire que j'impute à son manque total d'éducation.

« De la tête elle passe à mes pieds; elle observe d'un regard naïf, enfantin, mes chaussures, gros souliers de chasse dont les semelles déjà usées commencent à bâiller; elle s'assied ensuite devant elles, comme pour mieux les contempler, et sans rien dire, mais abusant de la liberté complète que je lui laissais (elle me maniait depuis un instant comme si j'eusse été un automate en caoutchouc, et je n'opposais aucune résistance), la curieuse prend un de mes pieds, le place sur ses genoux, et se met en devoir de délayer ma chaussure avec une adresse que lui eût enviée le premier garçon d'une boutique de cordonnerie. Puis dextrement elle enlève ma chaussure, tire ma chaussette et contemple avec une réelle surprise la couleur blanche de mes orteils.

« Je remets ma chaussure sans le concours de la négresse dont la curiosité paraît satisfaite, et qui s'est éloignée pour causer avec ses compagnes.

« J'avais à peine lacé mon soulier que la négresse revenait vers moi.

« Cette fois, ne sachant plus jusqu'où l'indiscrétion de cette noire fille d'Ève pourrait aller, je lui désignai du doigt mon camarade Amelot.

« Amelot fouille dans l'une de ses poches, en retire un ocarina et siffle dans cet instrument l'air de la *Valse des cent vierges*.

« Tout aussitôt les Vénus noires, dont l'attention s'était concentrée sur moi depuis le bizarre conseil de revision auquel je m'étais soumis, courent sus à Amelot, s'arrêtent bouche béante à deux mètres du musicien, écoutent avec un recueillement inexprimable les accents harmonieux du maestro qui, la valse finie, souffle une ritournelle entraînante, l'air de polka le plus dansant de son répertoire inépuisable.

« Les négresses se sentent comme enlevées, et d'emblée, sans mot d'ordre, sans entente préalable, elles s'ébranlent l'une après l'autre, pren-

nent leurs distances et se livrent aux entrechats les plus grotesques, aux pirouettes les plus comiques.

« Jamais sirène de la mythologie n'obtint par ses roulades versant le baume de l'oubli un résultat comparable au succès, au triomphe que remporta Amelot.

« Les femmes ne se souciaient plus de vérifier la couleur de nos têtes, de nos orteils, de nos poitrines. Elles étaient sous le charme de la danse, elles n'écoutaient même plus la musique du maestro, battaient des mains à contretemps, se balançaient en chœur, se déhanchaient, exécutaient en un mot les figures chorégraphiques de leur quadrille national, et paraissaient, tant certaines de leurs poses étaient lascives et impudiques, se douter peu ou point de notre présence.

« Autour d'elles, la population masculine du village s'était groupée en désordre. Les dilettanti de la localité apportaient les tambours, les fifres, les trompes d'ivoire, les marimbas et tous les instruments innombrables qui composent un orchestre nègre.

« Les guerriers accouraient avec leurs lances et leurs bannières, leurs carquois, leurs mousquets à silex, leurs sabres ébréchés, leurs énormes couteaux et leurs boucliers.

« Les musiciens, coiffés de leurs bonnets à plumes se rangèrent autour du chef de fanfare de l'endroit qui, à cheval sur les épaules d'un esclave, battait la mesure, scandait de la voix et du geste l'étrange cacophonie musicale dont nos oreilles menaçaient de saigner.

« Hanssens, mes camarades, sans en excepter Amelot qui avait depuis un instant reconnu l'inutilité de son concours instrumental, et moi, tous rangés sous un bananier au large et ravissant feuillage constituant un incomparable parasol, nous goûtâmes fort ce spectacle d'une réjouissante sauvagerie, provoqué par le talent musical de l'un d'entre nous.

« Mais on se lasse de toute chose; et j'avoue pour ma part avoir eu assez, après une heure, de la vue de ce ballet mi-comique dont la musique et les scènes étaient d'une désespérante monotonie.

« Le devoir, les labeurs sérieux nous rappelèrent fort à propos. Nous primes congé de l'aimable population de ce village bateké, en emportant les souvenirs inoubliables de la curiosité des femmes.

« A six heures du soir, nous soupions au milieu des nôtres, à l'embouchure de la Lawson. La nuit, d'une sérénité parfaite, ne nous ménagea pas de surprises désagréables; et le 1^{er} avril, jour des poissons, nous nagions, où plutôt nos embarcations nageaient sur le Congo, et nous

emportaient à toute vitesse vers le pays de Bolobo, ce royaume du légendaire Ibaka dont les sujets ont à diverses reprises manifesté le désir d'être éclairés par les blancs, de voir clair dans la nuit à la lueur des flammes de l'incendie de la station. »

Dans la journée du 2 avril, la flottille côtoyant la rive orientale du fleuve passa, sans s'y arrêter, devant la capitale du roi de Tchoumbiri qui, mécontent de ne pas avoir reçu la visite des mundelés, dépêcha à



LE CHEF A CHEVAL SUR LES ÉPAULES D'UN ESCLAVE, BATAIT LA MESURE.

leur poursuite ses meilleurs pagayeurs montés sur ses plus légères pirogues.

Hanssens, convaincu que son émule de Brazza tenterait par voie de terre, en usant de la plus grande célérité possible, une exploration chez les Bangala, habitants de la rive gauche du Congo, était peu disposé à perdre son temps en conversations oiseuses, dans les districts indigènes où l'influence du drapeau bleu étoilé d'or n'était pas menacée. Il fit accélérer la vitesse des embarcations.

A la nuit tombante, les bateaux jetèrent l'ancre dans un canal dont les eaux murmurantes clapotent entre le bord oriental d'un îlot stérile

où des pêcheurs indigènes ont élevé des huttes au pied de quatre palmiers géants, et la rive gauche du Congo, basse et prodigieusement fertile.

Les voyageurs débarquèrent sur cette rive, et installèrent le bivouac à la lisière d'un bois ravissant, parmi les grandes herbes et les lianes rampantes.

Le lendemain, à la pointe du jour, Hanssens, déjà embarqué, s'appêtait à donner le signal du départ, lorsque le mécanicien du *Royal* signala au capitaine l'absence de MM. Wester et Courtois.

Ces deux derniers, pensant que l'ancre serait levée comme d'habitude, à sept heures du matin, s'étaient furtivement glissés, dès l'aube, hors du campement dans l'intention bien excusable de prendre une vue du ravissant paysage que les bords du Congo présentaient à cent mètres en amont de la halte.

En artiste désireux de conserver la vision tout entière de son voyage en Afrique, Courtois s'était muni, avant de quitter l'Europe d'un de ces appareils à l'aide duquel le premier venu peut s'improviser photographe.

Le capitaine Hanssens, mécontent du retard que lui occasionnaient les goûts artistiques de son compatriote, se mit lui-même à la recherche des retardataires.

Il les aperçut au moment le plus solennel de leurs opérations : Wester, accroupi dans les herbes, maintenait le trépied supportant la boîte photographique ; Courtois, la tête cachée sous un lambeau de toile noire, fixait le cliché ; ni l'un ni l'autre, tant ils étaient absorbés par leurs occupations, n'entendirent les bruissements des herbes foulées sous les pas de Hanssens.

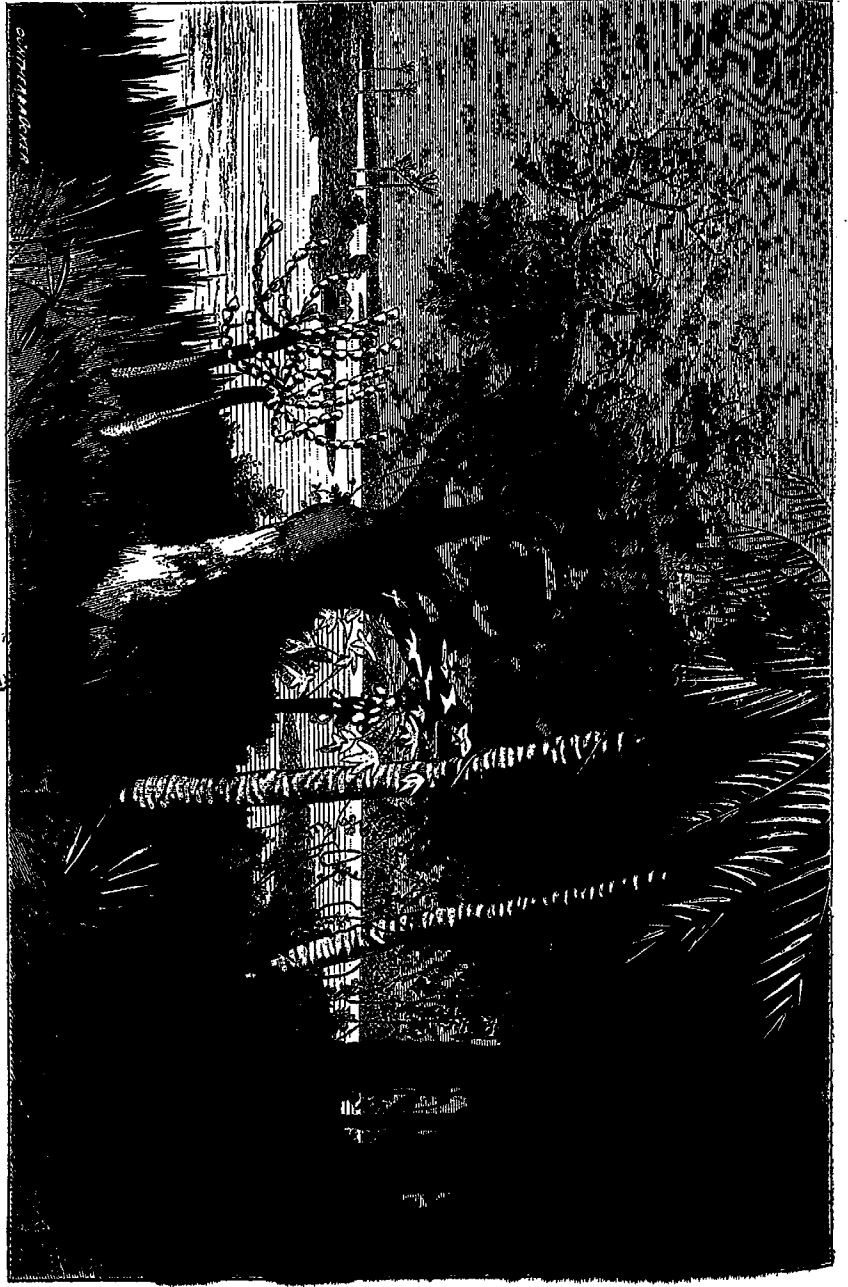
Celui-ci saisit le bras de Courtois qui, sans détourner la tête et de ce ton de voix habituel aux photographes prononça les paroles traditionnelles, légèrement modifiées :

« Ça commence ; ne me poussez pas ! »

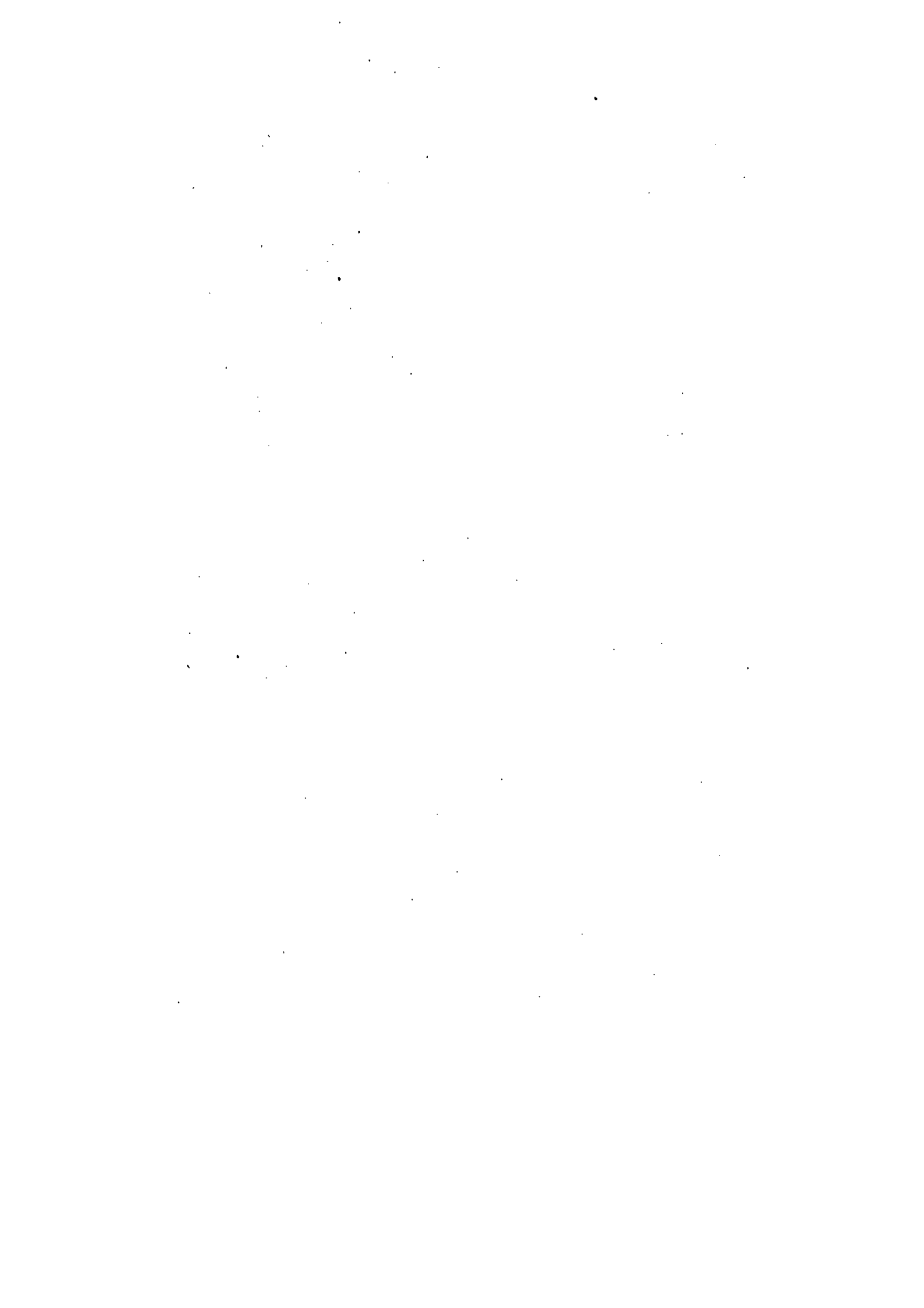
Le capitaine partit d'un franc éclat de rire.

« Eh bien, messieurs, dit-il, les vapeurs sont sous pression ; nous devrions être en route à cette heure. Avez-vous oublié les termes de mon speech à M. de Brazza ? »

— Mais, commandant, était-il permis de quitter un site aussi délicieux que celui qui s'étale à notre vue, sans emporter un vivant souvenir, une reproduction de ce tableau ? Ce n'est pas une photographie incolore qu'il en faudrait, c'est un pastel, une copie fidèle retraçant l'harmonieux ensemble de ces falaises de la rive droite, où meurent les lames amollies



L'ILE DES QUATRE PALMIERS.



du fleuve ourlant d'un liséré d'écume une couche rocheuse de couleur rouge tendre, et confondant avec les teintes lapis-lazzuli du ciel leur tons de rouille et de vert; puis cet flot où quatre palmiers géants semblent de leurs frondes étiques protester contre les dômes touffus et l'enchevêtrement inextricable des rameaux, des arbres séculaires, des vignes vierges et des plantes arborescentes de la rive gauche.

— Le paysage est en effet ravissant, mon cher monsieur Courtois. J'ignorais vos goûts et votre talent artistiques; je suis heureux de les connaître, ils seront probablement profitables à l'expédition. Pour le moment, installez-vous à bord du *Royal*; admirez la nature en compagnie de M. Wester, mais sachez que nous devons côtoyer aujourd'hui le district des turbulents Bayanzi, qui lors du dernier voyage de M. Stanley ont décoché la moitié de leurs munitions de guerre contre les quilles des steamers, et tenez compte de cet avertissement. »

Néanmoins, contrairement aux prévisions du chef de l'expédition, les habitants des villages en aval de Bolobo assistèrent, impassibles, au passage des embarcations de la flottille.

A cinq heures du soir, Hanssens, en serrant la main de son compatriote Liebrechts, eut l'explication de l'attitude pacifique des populations riveraines soumises au sceptre d'Ibaka.

« Depuis un mois, dit le lieutenant d'artillerie, le pays est entièrement tranquille. Ibaka s'est mis en quatre, peu de temps après le dernier incendie de Bolobo, pour faire payer à Mondombero et aux chefs des villages indigènes qui avaient participé au crime des indemnités considérables.

« De nombreuses contestations ont été soulevées, et il ne se passa guère de jours, pendant la seconde quinzaine de janvier et le mois de février suivant, sans que deux ou trois villages des environs ne se livrassent bataille.

« Je m'empresse d'ajouter que généralement ces combats étaient peu sanglants; les indigènes luttaient pendant une semaine entière, mettaient en ligne trois ou quatre cents guerriers, et il n'y avait ni tués, ni blessés de part et d'autre.

« Quotidiennement, chacun des chefs belligérants venait m'importuner pour que je prisse son parti; et longtemps il m'a été difficile de leur faire comprendre que mon devoir était de me tenir en dehors de leurs querelles.

« Enfin j'y suis parvenu; ils ne m'ont plus fatigué de leurs folles exigences, mais le territoire de la station est devenu, en cas de contestation, le lieu de réunion des chefs. Ici ils se sentent en sûreté, et ne craignent

pas de tomber victimes d'un guet-apens, comme cela leur arrivait lorsqu'ils tenaient ailleurs leurs délibérations; ils m'ont dit même: « Chez l'homme blanc, dont nous sommes les amis, chacun de nous se sait à l'abri d'une attaque, le mundelé est notre frère à tous, et lorsque nous aurons entre nous des motifs de brouille, il sera l'arbitre obéi, le juge impartial de nos discussions. »

« Peu à peu les chefs, arrière-chefs, sous-chefs, fils de chefs, et voire même la plupart des hommes libres du district sont venus me soumettre des questions de droit local, que j'ai toujours tranché au mieux des intérêts des parties adverses; mes jugements m'ont acquis, outre une renommée de justice et d'impartialité, la confiance des populations bayanzi. Ma station renaissante est un aréopage où je suis à la fois président, juge et juré. Ibaka met à mes pieds sa couronne, il est mon plus assidu et mon plus servile courtisan; j'use de mon influence, du pouvoir que m'ont confié les notables de la contrée, pour inculquer aux Bayanzi le respect du drapeau de l'Association. Comme vous le voyez, ce drapeau flotte sur mon logis, à côté du pavillon de notre chère Belgique; l'un et l'autre sont, je l'espère, à tout jamais implantés sur le plateau de Bolobo. »

Hanssens embrassa avec effusion son vaillant compatriote, qui venait en termes si modestes de narrer le plus brillant résultat auquel pouvait aspirer un mundelé exilé chez les peuplades sauvages du Bolobo.

Le commandant de la division du haut Congo inspecta la station et félicita chaleureusement Liebrechts de l'activité surprenante qu'il avait déployée dans la réédification des bâtiments.

Le lieutenant belge présenta à son supérieur son adjoint, M. Vannérus, officier suédois, à qui revenait aussi une bonne part des éloges décernés.

Dans la matinée du 4 murs, les blancs de passage à Bolobo envahirent la salle à manger de la station, qu'ils transformèrent en salle de correspondance.

On mit au pillage le papier administratif, l'encre et les plumes du lieutenant Liebrechts, et des monceaux de lettres, rédigées en français, en suédois, en anglais, en allemand, mentionnèrent chacune des phrases à peu près identiques, pouvant se traduire ainsi :

« Je quitte aujourd'hui Bolobo à midi précis; je confie mes correspondances à M. Liebrechts, qui se chargera de les faire parvenir à L'opoldville. »

« Le capitaine Hanssens nous ayant avisés de l'impossibilité où nous trouverions d'expédier avant les mois d'août ou de septembre des nouvelles à nos parents ou à nos amis d'Europe, soyez sans crainte au.

sujet de mon futur et long silence; je me porte actuellement comme un charme, et je partage cette faveur avec tous mes compagnons de voyage. »

A midi précis, en effet, les bateaux levaient l'ancre en présence d'Ibaka, de ses femmes et de nombreux flâneurs noirs; les blancs échangeaient de la main des signes d'amitié avec les lieutenants Liebrechts et Vannérus, et aux cris d' « Au revoir ! au revoir ! » les partants mêlaient des recommandations dernières concernant l'envoi immédiat d'un messenger pour porter à Léopoldville leur volumineuse correspondance.

Liebrechts s'acquitta sur-le-champ de ces commissions.

Il expédia vers Léopoldville son unique canot de service, dont la boîte aux lettres entièrement remplie contenait des missives datées de Bolobo (centre africain), et destinées à être lues trois mois après en Belgique, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède et en Norvège.

Entre-temps, l'escadrille filait vers l'Équateur; cette fois Courtois avait pris à bord de l'*En Avant* la place d'Amelot.

L'officier de santé de l'expédition avait fait cette mutation pour se rapprocher du mécanicien Nicholls atteint depuis la veille par la fièvre intermittente.

Amelot, qui avait déjà fait un apprentissage de mécanicien dans le bas Congo, conduisit le *Royal*, et Guérin remplaça sur le bateau amiral le fonctionnaire indisposé.

Le pont de ce bateau était d'une exigüité telle que le pauvre Courtois de moyenne stature, éprouva toutes les peines du monde à se caser commodément à côté de son malade.

Malgré son désir, Hanssens n'avait pu héberger son compatriote dans la cabine où il était logé à bord de l'*En Avant*.

Cette petite cabine, que Stanley avait fait construire à l'arrière de son bateau de prédilection, contenait un cadre en bois formant lit, une petite table, une chaise et quelques porte manteaux. Sa hauteur, proportionnée à la taille au-dessous de la moyenne de l'agent général de l'Association, était telle, que le capitaine Hanssens, dont un officier de grenadiers eût envié la taille et la prestance, ne pouvait se tenir dans sa chambre à coucher autrement qu'assis, couché ou plié en deux.

En outre, comme le chef de l'expédition avait déposé pêle-mêle sur la couchette de la cabine divers colis et paquets renfermant les articles précieux que la pluie aurait pu avarier ou gâter ailleurs, et ses bagages personnels, la chaise et la petite table étaient les seuls meubles disponibles de la chambre de l'amiral (c'est ainsi que les blancs, imitant en cela l'exemple de Hanssens, avaient baptisé ce local.

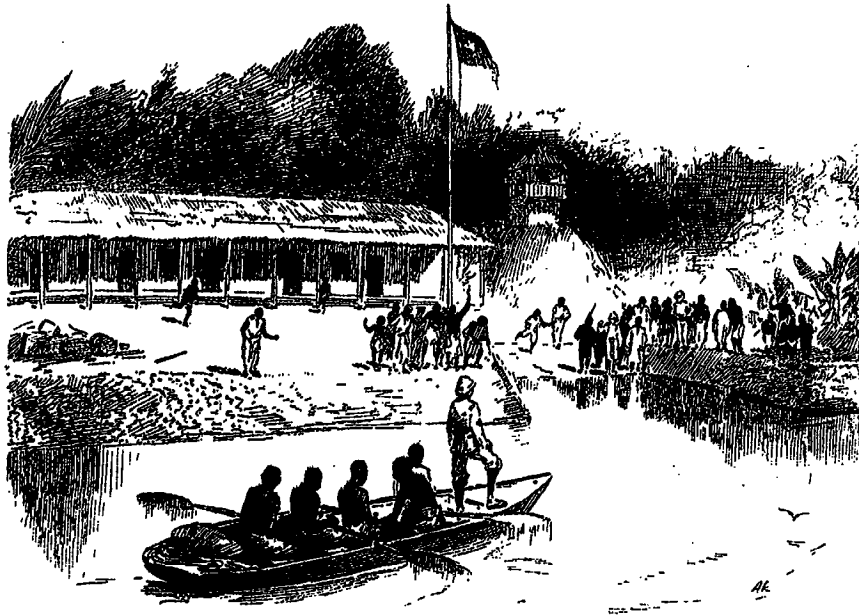
« Comme vous voyez, écrivait le capitaine à l'un des siens, en lui donnant la description de son logis flottant, ce n'est pas précisément le comble du confortable, mais à la guerre comme à la guerre ! je ne suis pas venu en Afrique pour me rouler dans la ouate.

« Je ne me tiens d'ailleurs dans cette cabine exiguë que lorsqu'il pleut très fort, et quelquefois pour manger, pour écrire ou pour faire la sieste sur l'unique chaise qu'emporte mon expédition.

« Je passe le reste de mon temps à l'avant du bateau, pressé comme un hareng entre des hommes de couleur et des caisses ; mais je suis mieux placé pour respirer l'air, pour ressentir le ravissement produit par la course, pour examiner ce pays, pour contempler des tableaux absolument nouveaux et complètement inédits, pour entasser en un mot dans ma mémoire les souvenirs nombreux et précis d'un voyage que je vous conterai dans dix mois, à mon retour sous le ciel de la Belgique, plus sombre mais plus cher à mon cœur que celui qui darde en ce moment sur la fragile toiture de ma cabine les rayons de son soleil de feu. »

Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas été donné à Hanssens d'accomplir cette promesse ? Combien de descriptions fidèles et maintenant à jamais inédites, combien de pages éloquentes, de documents historiques et scientifiques, d'observations utiles et précises, de réflexions saines et larges concernant les pays étranges où se sont arrêtés les regards de l'explorateur belge, manquent aujourd'hui à l'historiographe chargé de retracer une à une les découvertes et les étapes multiples d'un illustre défunt !





CHAPITRE XV

Une excursion à Ikoutou. — Station de Ngombé. — Un mariage dans l'Oubangi. — La rivière Mboungtou. — Les Bangala et le *mossolo* du mundélé. — Coquilliat chef de la station d'Iboko.

DOUZE jours après avoir quitté Léopoldville, l'expédition Hanssens campait à la fin de la journée du 5 avril sur un îlot parallèle à la rive droite, devant le village bateké de Mbossi.

Le lendemain, au point du jour, on apercevait le drapeau tricolore français sur la hutte la plus élevée du village établi sur la pente d'une falaise couverte de bananiers et de sorghos et tombant à pic, par son versant septentrional, dans les eaux brunâtres d'une grosse rivière appelée Likouba.